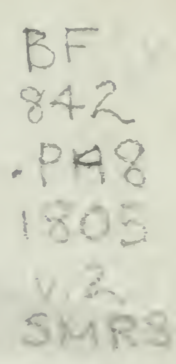




PHYSIONOMIE PORTATIVE.

TOME SECOND.

PHYSIONOMIE PORTATIVE,

D'APRÈS LAVATER, LES PERNETY, ET PLUSIEURS AUTRES CÉLÈBRES PHYSIONOMISTES.

ORNÉE DE PLUSIEURS FIGURES.

TOME II.



À PARIS,

CHEZ BERTRAND-POTTIER ET FÉLIX BERTRAND, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

Rue Galande, N°. 51, à l'Abeille.

M. DVIII V.



SUITE
DE QUELQUES AUTORITÉS
EN FAVEUR
DE LA SCIENCE
DES
PHYSIONOMIES.

BACON.

DESCRIPTIO, qualis possit haberi notitia de animâ ex habitu corporis, aut de corpore ex accidentibus animæ duas nobis peperit artes, utramque prædictionis : inquisitionibus alteram *Aristotelis*, alteram

Hippocratis decoratam. Quamquam autem tempora recentiora has artes superstitiosis et phantasticis mixturis polluerint, repurgatæ tamen ac in integrum restitutæ, et fundamentum habent in naturâ solidum, et fructum edunt ad vitam communem utilem. Prima est physionomia, qui per corporis lineamenta animi indicat propensiones; altera somniorum naturalium interpretatio, quœ corporis statum et dispositionem et animi agitationibus detegit. *De augm.* 50, *L. IV*, 1.

LEIBNITZ.

Si les hommes s'étudiaient davantage à observer les mouvemens extérieurs qui accompagnent les passions, il serait difficile de les dissimuler. Quant à la honte, il est digne de considération, que des personnes modestes ressentent quelquefois des mouvemens semblables à ceux de la honte, lors-

qu'elles sont témoins d'une action indécente. *Nouv. Ess. sur l'entendement hum.*, liv. II, ch. XX.

POETE ITALIEN.

Con gli occhi de la mente
Il cor si vede.

In vultibus hominum mores colligo.

Petrone.

OVIDE. (*Métam.*, 11, 447.)

Heu quam difficile est, crimen non prodere
vultu !

ERNESTE.

Ex eo etiam animi corporisque cernitur conspiratio quod fere solet naturalis corporis habitus cum habilitatibus propen-

sionibusque animi consentire ut ex oratione, incessu, colore de animi ingenii que ratione conjectura fieri possit. Fidem enim corporis animique celeres habere motus solent et tardiores animi impetus plerumque habent; nihil ut de eo dicam quod quidam est oris vultusque lineamentis, totius capitis conformatione, de animi naturâ et indole judicari posse existimant, in quo quidem experientiam minimè illi habent repugnantem. Quamquam enim accidit interdum, ut animi hominum conformationi oris non respondeant satis, non tamen propterea negandam est naturalem animorum indolem talem fuisse, qualem vultus prodit; cum operâ et studio propensiones naturales ita infringi et dejici, vitiaque ingenii emendari possint, ut eorum nullum penè vestigium relinquatur. Quam in rem insigne est Socratis exemplum, etc. *Init. Solid. Doctr.* p. 170.

SULZER.

C'est une vérité méconnue, mais non moins réelle, qu'entre tous les objets qui charment nos regards, il n'en est pas de plus intéressant que l'homme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. L'acte le plus grand et le plus inconcevable de la nature est d'avoir su tellement modeler une masse de matière brute, qu'on y voit l'empreinte de la vie, de la pensée, du sentiment et d'un caractère moral. Si nous ne sommes pas saisis d'étonnement et d'admiration à la vue de l'homme, c'est uniquement l'effet de l'habitude qui nous familiarise avec les choses les plus merveilleuses. Delà vient que le visage humain n'excite pas l'attention du vulgaire. Mais pour celui qui s'élève au-dessus du préjugé de la coutume, et qui sait envisager les objets attentivement et avec réflexion, chaque physionomie est un objet remar-

quable. Quelque frivole que paraisse à la plupart des hommes la science des physionomies, il est cependant très-vrai que toute personne attentive et qui a un peu de sensibilité, possède cette science, au moins jusqu'à un certain degré, puisqu'elle découvre à ne pouvoir s'y méprendre dans la physionomie et le maintien de l'homme, ce qui au moment actuel se passe dans son intérieur. Nous disons souvent avec la plus grande persuasion, qu'un homme est gai ou triste, qu'il est pensif, inquiet, chagrin, etc. ; et nous serions fort surpris qu'on s'avisât de nous contrarier là-dessus. Il est donc certain que nous pouvons démêler dans la figure d'un homme, et sur-tout dans son visage, quelque chose de ce qui se passe dans son ame. *Nous voyons l'ame dans le corps.* Ainsi nous pouvons dire : *Le corps est l'image de l'ame*, ou *l'ame elle-même rendue visible.* (Théorie générale des beaux arts, *partie II, art.* Portrait.)

GELLERT.

L'air du visage fait une partie essentielle de la décence. Ce qui plaît ou rebute le plus dans l'air d'une personne, c'est le caractère de l'esprit et du cœur qui se peint sur le visage et dans les yeux. Une ame honnête, douce et paisible, exempte d'orgueil et de remords, remplie de bienveillance et d'humanité, une ame supérieure aux sens et aux passions, se découvre aisément sur la physionomie et dans toute l'action du còrps. Un air modeste, gracieux, enchanteur, en est l'expression ordinaire; c'est elle qui imprime sur le front un caractère de noblesse et de majesté, et dans les yeux celui de la candeur et de la cordialité; c'est d'elles que proviennent cette douceur, cette affabilité répandues sur toute la physionomie, cette gravité du front que tempère la sérénité; ce regard affectueux qu'ac-

compagne la pudeur ; en un mot, la plus belle expression, le plus beau coloris du visage résultent d'un bon esprit et d'un bon cœur. — Mais, dira-t-on, la physionomie est trompeuse? Oui, on peut la contrefaire ; cependant il est bien rare que la contrainte ne trahisse pas l'imposture, et l'on distingue aussi aisément l'air naturel de l'air emprunté, qu'on distingue une pensée juste de celle qui n'est qu'éblouissante. Le fard n'est jamais la peau elle-même, quelqu'adroitement qu'il soit appliqué. Cette objection même, que sous une heureuse apparence on cache quelquefois un cœur déréglé, cette objection, dis-je, ne m'ébranle pas. J'en conclurais plutôt que ces personnes avaient beaucoup de disposition naturelle aux bonnes qualités dont leur physionomie conserve encore les traces. Enfin, s'il est vrai qu'une ame pleine de douceur et de sérénité, est souvent voilée par un extérieur morne et

sombre, et qu'un regard hautain et menaçant accompagne quelquefois un caractère aimable : cette dissonnance peut provenir ou de mauvaises coutumes qu'on a contractées, ou de mauvais exemples qu'on a eu sous les yeux ; peut-être aussi, cet extérieur désagréable est-il l'effet d'un vice de tempérament, ou peut-être enfin est-il notre propre ouvrage, la suite d'une longue habitude que nous sommes pourtant parvenus à reformer.

L'expérience nous prouve que certains penchans déréglés et vicieux impriment sur le visage des traces bien sensibles. Et quest-ce que le plus beau visage, si l'on y voit les traits odieux de la luxure, de la colère, de la fausseté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil et du mécontentement? A quoi sert l'extérieur le plus séduisant, s'il laisse entrevoir un caractère frivole ou malhonnête ? Ainsi, le plus sûr moyen d'embellir notre physionomie, autant qu'il

dépend de nous, est d'embellir notre âme et d'en refuser l'entrée à toute passion vicieuse ; le meilleur moyen de rendre cette physionomie expressive et intéressante, est de penser juste et avec délicatesse. Enfin, pour y répandre un caractère de dignité, remplissez votre ame de sentimens vertueux et religieux : ils imprimeront sur tous les traits de votre visage la paix de votre ame et la noblesse de vos pensées.

Le célèbre Young a dit quelque part, qu'il ne pouvait se figurer d'aspect plus divin que celui d'une belle femme à genoux, dans l'heure de la dévotion, qui ne se croit point apperçue, et sur le front de laquelle se réunissent l'humilité et l'innocence d'une ame pieuse.

Il n'est pas douteux que cette expression d'affabilité et de bienfaisance que nous aimons tant à trouver dans l'extérieur, nous deviendrait naturel, si nous étions en effet aussi bons que nous nous effor-

çons de le paraître, et il nous en coûte plus peut-être pour feindre la bonté, qu'il ne nous en coûterait pour l'acquérir. Supposons deux ministres d'état égaux en qualités naturelles, et doués des mêmes avantages extérieurs. L'un s'est formé aux vertus du christianisme, l'autre s'est borné à la politesse et aux talens de l'homme du monde. Lequel plaira le plus par son extérieur et ses manières? Celui dont le cœur est rempli du noble amour de l'humanité, ou celui qui par amour-propre seulement cherche à paraître aimable?

La voix est souvent aussi l'expression naturel du caractère, et elle participe à ce qu'il a de bon ou de mauvais. Il y a un certain ton qui décèle le manque d'idées, et qu'on perdrait en apprenant à penser. *Leçons de Morale*, p. 303, 307.

O toi dont l'aspect épouvante,
Que ta jeunesse était brillante,

Hélas ! où sont tes agrémens ?
De la destruction l'image
Sillonne déjà ton visage,
Et prêche tes égaremens.

GELLERT, *trad. par Me. Reclam.*

LA CHAMBRE.

Celui-là n'avait pas raison qui se plaignait autrefois de ce que la nature n'avait pas mis une fenêtre au devant du cœur, pour voir les pensées et les desseins des hommes : non-seulement parce que ce sont des choses qui ne tombent pas sous le sens, et que quand les yeux verraient tout le fond et tous les replis du cœur, ils n'y pourraient rien remarquer qui leur en donnât la moindre connaissance ; mais encore parce que la nature a pourvu à cette découverte et a trouvé des moyens plus certains pour la faire, que n'eût été cette étrange ouverture que Momus s'était imaginée.

ginée. Car elle n'a pas seulement donné à l'homme la voix et la langue, pour être les interprètes de ses pensées ; mais, dans la défiance qu'elle a eue qu'il pourrait en abuser, elle a fait encore parler son front et ses yeux, pour les démentir quand elles ne seraient pas fidèles. En un mot, elle a répandu toute son ame au-dehors, et il n'est point besoin de fenetre pour voir ses mouvemens, ses inclinations et ses habitudes, puisqu'elles paraissent sur le visage, et qu'elles y sont écrites en caractères si visibles et si manifestes. — En effet le secret de la sagesse consiste à savoir ce que l'on est, ce que l'on peut et ce que l'on doit faire ; et celui de la prudence à connaître aussi ce que sont les autres, ce qu'ils peuvent et ce qu'ils désirent. Y a-t-il aucune connaissance qui doive être plus agréable et plus utile que celles-là, et celui qui les aurait acquises ne se pourrait-il pas vanter de jouir des plus grands avantages

qui se puissent trouver dans la vie ? Cependant l'art de connaître les hommes enseigne toutes ces choses : car quoiqu'il semble n'avoir d'autre but que de découvrir les inclinations, les mouvemens de l'ame, les vertus et les vices qui sont en autrui ; si est-ce qu'il apprend en même tems à chacun à les reconnaître en soi-même, et à s'en faire des jugemens plus justes et plus sincères que s'il les considérait d'abord en sa personne.

Mais comme cet art est obligé d'examiner à fond les choses qui regardent les mœurs, il est impossible qu'en cherchant leurs causes et la manière dont elles se forment, il ne fasse entrer en son dessein la plus belle et la plus curieuse partie de la physique, et qu'en parlant de la conformation des parties, des tempéramens, des esprits et des humeurs, des inclinations, des passions et des habitudes, il ne découvre ce qu'il y a de plus caché dans le corps et dans l'ame,

Je dis bien davantage. Par toutes ces connaissances, il elève l'esprit jusques au souverain Créateur de l'univers. Car, lui faisant voir les miracles sans nombre qui se trouvent dans l'homme, il le porte insensiblement à glorifier l'auteur de tant de merveilles, et le conduit ainsi à la fin à laquelle il est destiné. (*L'Art de connaître les Hommes*, *par le Sieur* de la Chambre, *conseiller et médecin du Roi.*

LE PHYSIONOMISTE.

CHAQUE homme a des dispositions à tout, et cependant on peut dire qu'il n'a que pour très-peu de choses des dispositions particulières.

Tous les hommes ont des dispositions au dessin, car ils peuvent tous apprendre à écrire, bien ou mal, mais un seul peut-être entre dix mille deviendra bon dessinateur. Il en est ainsi de la poésie et de l'éloquence, et l'on peut en dire autant de la science des physionomies.

Il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour avoir aussi des dispositions à cette dernière science: mais entre dix mille, il n'en est pas un qui deviendra bon physionomiste.

Sans les avantages de la figure, personne

ne deviendra bon physionomiste. Les plus beaux peintres sont devenus aussi les plus grands peintres. *Rubens*, *Vandick*, *Raphaël*, qui offrent trois degrés de beautés mâles, sont aussi trois génies de la peinture, mais chacun d'un ordre différent.

L'entrée du sanctuaire de la physionomie doit être fermée à ceux qui s'y présentent avec un cœur pervers, des yeux méchans, un front mal conformé, une bouche de travers. « L'œil est la lumière du corps : » si ton œil est simple, tout ton corps sera » éclairé; mais si ton œil est mauvais tout » ton corps ne sera que ténèbres. »

Ces paroles ne sauraient être assez mûrement pesées, assez profondément méditées par celui qui se propose de devenir physionomiste.

OEil simple, et qui vois les objets tels qu'ils sont, à qui rien n'échappe et qui n'y ajoutes rien, tu es la plus parfaite image de la raison et de la sagesse! Que dis-je,

image? Tu es la raison et la sagesse même. Sans ta vive lumière le physionomiste ne voit rien, tout ce qui l'environne est voilé de ténèbres.

Celui qui a pu dire sérieusement une fois en sa vie : « Qu'importe la figure d'un » homme ? Je m'arrête uniquement aux ac- » tions et non pas aux visages ». Celui qui a dit, ou aurait pu dire « Tous les fronts » me paraissent égaux : je n'apperçois au- » cune différence entre les oreilles, » ou quelque chose d'équivalent, ne deviendra jamais physionomiste.

Celui qui voit un inconnu s'avancer vers lui pour demander un service, ou pour traiter de quelqu'affaire, et qui n'éprouve pas au même instant quelque chose qui l'attire ou le repousse, celui-là, dis-je, ne deviendra jamais physionomiste.

Dispositions, Qualités et Talens du Physionomiste.

D'abord, comme je l'ai déjà observé, une figure avantageuse, un corps bien constitué, une organisation fine, des sens faciles à émouvoir et qui transmettent fidèlement à l'ame l'impression des objets extérieurs, et sur-tout un regard pénétrant, prompt et sûr.

Des sens subtils invitent son esprit à observer, et à son tour l'esprit d'observation perfectionne les sens et doit les maîtriser.

Sans un jugement exquis le physionomiste ne pourra jamais, ni observer avec justesse, ni arranger et comparer ses observations, et moins encore en déduire les conséquences. La science des physionomies est le jugement reduit en pratique, ou bien la logique des différences corporelles.

A une profonde sagacité, le physionomiste doit joindre une imagination vive et forte, un esprit prompt et subtil. Il doit avoir de l'esprit, pour trouver la ressemblance des signes découverts avec d'autres objets. L'esprit seul crée et forme le langage physionomique. Ainsi le physionomiste doit non-seulement posséder sa langue à fond, il doit aussi être le créateur d'un langage nouveau, également précis, naturel et intelligible.

Tous les règnes de la nature, toutes les nations, tous les ouvrages du génie, de l'art et du goût, tous les magasins de mots doivent fournir à ses besoins.

S'il veut être sûr de ses jugemens, l'art du dessin lui devient indispensable. Le dessin est la langue naturelle de la science physionomique; c'est un puissant secours pour l'imagination.

Une étude non moins indispensable pour lui est celle de l'anatomie du corps humain.

Il doit posséder encore la physiologie, ou la science de la perfection du corps humain dans l'état de santé. De plus, il faut qu'il connaisse bien les tempéramens.

Mais de toutes les connaissances du physionomiste, la plus importante est celle du cœur humain. Combien il doit être attentif à examiner, à dévoiler son propre cœur! Cette science, si difficile et si nécessaire, il devrait la posséder au plus haut degré de perfection possible ; ce n'est qu'à proportion de la connaissance qu'il aura acquise de lui-même, qu'il sera capable de connaître les autres.

. . . .

Si de viles passions assiègent ton ame, que de faux jugemens elles te dicteront! Que l'orgueil, l'envie, la haine et l'égoïsme fuient loin de ton cœur! Sans quoi ton œil étant mauvais, *tout ton corps ne sera que ténèbres ;* tu liras le crime sur le front où la vertu est écrite, et supposeras chez les

autres tous les vices dont ta conscience t'accuse. Celui qui a quelque ressemblance avec ton ennemi, aura tous les défauts que ton amour-propre offensé suppose, peut-être faussement, à ton ennemi. Les beaux traits t'échapperont, les mauvais seront exagérés, et tu n'observeras que des caricatures et des difformités.

Le physionomiste doit connaître le monde, fréquenter les hommes de tout état, les voir, les étudier dans toutes sortes de circonstances et de situations ; une vie retirée ne saurait lui convenir, et il ne doit point se borner à ne voir que des gens ordinaires, ou se renfermer toujours dans le même cercle. Enfin les voyages, des relations étendues et variées, le commerce des artistes, et des savans qui ont fait de la connaissance des hommes une étude réfléchie, celui des personnes très-vicieuses et très-vertueuses, très-instruites et très-bornées, et sur-tout celui des enfans ; le

goût des lettres, de la peinture, et de tous les ouvrages de l'art. — Toutes ces ressources et d'autres encore sont, pour lui, d'un besoin indispensable.

Résumons en peu de mots: Le physionomiste doit joindre à un corps bien fait et bien organisé, le talent de l'observation; une imagination forte, un esprit vif et pénétrant, beaucoup de connaissances et d'habileté dans les arts; sur-tout, il doit avoir une ame ferme et douce, innocente et calme, un cœur exempt de passions farouches et dont tous les replis lui soient connus. Personne ne comprendra l'expression de la générosité, ne distinguera les signes qui annoncent une grande qualité, s'il n'est généreux lui-même, animé de nobles sentimens et capables de grandes actions.

ANECDOTES PHYSIONOMIQUES.

1. Le père d'un jeune homme vertueux qui allait commencer ses voyages, lui dit en prenant congé de lui : *Tout ce que je te demande, mon fils, c'est de me rapporter le même visage.*

2. Une jeune personne qui avait presque toujours vécu à la campagne, et en qui brillaient l'innocence et la piété, rencontra un soir son visage dans une glace, au moment où ayant fini sa prière, elle allait poser son livre et emporter sa lumière. Frappée de sa propre image, elle baisse les yeux, et une noble modestie colore ses joues. Elle passa l'hyver en ville. Entourée d'adorateurs, occupée d'objets frivoles, et entraînée dans un tourbillon de plaisirs, elle

elle oublia ses exercices de dévotion. Vers le printems la jeune dame retourne à la campagne : elle se retrouve dans sa chambre, elle approche de la table où elle avait posé son livre de prières, se présente devant le miroir, et pâlit en se regardant. Elle pose la lumière et tombe à genoux : « Grand » Dieu, s'écrie-t-elle, je ne me reconnais » plus ! Combien je suis changée ! mon vi- » sage porte l'empreinte de ma folle va- » nité ! Comment n'en ai-je pas été frappée » plutôt ? Ah ! c'est dans le sein d'une pai- » sible retraite, dans le doux exercice de » la piété et de la bienfaisance, que je » veux en effacer la trace. »

3. « Que je meure si cet homme n'est » pas un fripon, disait *Titus* en parlant » du prêtre *Tacite*. Je l'ai vu, dans la tri- » bune, pleurer et sangloter trois fois, » quand rien ne devait exciter les larmes, » et se détourner dix fois pour cacher un

» sourire lorsqu'il était question de vices
» ou de calamités. »

4. « A Combien estimez-vous mon vi-
» sage, demandait un inconnu à un phy-
» sionomiste. Celui-ci répondit, comme de
» raison, que cela n'était pas facile à ap-
» précier. » — « Il vaut quinze cents écus,
» dit le questionneur, car cette somme
» vient de m'être prêtée, seulement sur
» ma physionomie, par une personne qui
» ne me connaissait pas. »

5. Le trait suivant est tiré des Eloges des Savans. Un étranger qui se nommait *Kubisse*, passant dans une salle chez M. *Delanges*, fut tellement frappé à la vue d'un portrait qui y était avec plusieurs autres, qu'il oublia de nous suivre, et s'arrêta à considérer ce tableau. Environ un quart-d'heure après, ne voyant pas venir M. *Kubisse*, nous fûmes à lui, et le trou-

vâmes les yeux encore fixés sur le portrait. — Que pensez-vous de ce portrait, lui dit M. *Delanges*, n'est-ce pas celui d'une belle femme ? — Oui, répondit M. *Kubisse*, mais, s'il est bien ressemblant, la personne qu'il représente a l'ame la plus noire, ce doit être une méchante diablesse. — C'était le portrait de la *Brinvilliers*, célèbre empoisonneuse, presqu'aussi connue par sa beauté que par ses forfaits qui l'ont conduite à l'échafaud.

6. Un ami du comte de T. qui réside à W., entra un jour chez ce seigneur avec un visage qu'il affectait de rendre serein. Après avoir terminé l'affaire qui l'amenait, il voulait se retirer. « Je ne vous laisse pas » sortir, lui dit le comte. — Cela est fort » étrange, lui répondit son ami, il faut que » je m'en aille. — Vous ne sortirez point de « ma chambre », et en même tems le comte

fermait la porte à la clef. « Au nom du ciel, » pourquoi cela » ? — « Parce que je lis sur » votre visage, que vous méditez un mau- » vais coup ». — « Qui ? moi ! Pouvez-vous » m'en croire capable » ? — « Vous pro- » jettez un meurtre, ou je n'y vois pas » clair ». — Il pâlit à ces mots, avoua que le comte avait deviné juste, lui remit un pistolet qu'il tenait caché, et lui raconta ce qui donnait lieu au dessein qu'il avait formé. Le comte fut assez généreux pour tirer son ami de la situation pénible qui l'aurait conduit au crime.

7. Un pauvre demandait l'aumône dans la rue. « Combien vous faut-il, lui dit un » passant frappé de l'honnêteté de sa phy- » sionomie » ? — « Eh ! comment oserai-je » vous dire cela, répondit le mendiant, » vous me donnerez ce qu'il vous plaira ; je » serai satisfait et reconnaissant de tout ».

— « Non, dit le physionomiste, dites ce » qu'il vous faut, et que ce soit peu ou » beaucoup, soyez sûr que vous l'aurez ». — « Donnez-moi donc huit sous ». — « Les » voici; si vous m'eussiez demandé cent » florins, vous les auriez également ob- » tenus. »

~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~

DE L'ÉTUDE DE LA PHYSIONOMIE.

CELUI qui veut devenir physionomiste doit savoir dessiner, ou au moins avoir jusqu'à un certain point le talent et l'habitude du dessin. Il a besoin du *tact physionomique* pour apercevoir et pour saisir les caractères de la nature. Il lui faut du *jugement* pour rédiger avec ordre les observations qu'il aûra faites, pour les généraliser et les indiquer par des signes abstraits. Enfin, il faut savoir le *dessin*, pour représenter les caractères et pour les déterminer avec exactitude. Sans ces qualités, il est impossible de faire jamais des progrès en physionomie.

La science des physionomies consiste à exercer le tact et le jugement; à mettre dans un vrai jour les observations qu'on

aura faites ; à dénoter chaque aperçu, à le caractériser et à le représenter.

Elle consiste à rechercher, à fixer, à classifier les signes extérieurs des facultés intérieures; à découvrir les causes de certains effets par les traits et les mouvemens de la physionomie ; à bien connaître et à savoir distinguer les caractères de l'esprit et du cœur qui répugnent ou qui conviennent à telle forme ou à tels traits du visage.

Elle consiste à trouver des signes généraux, apparens et communicables pour les facultés de l'esprit, ou pour les facultés internes en général ; puis à faire de ces signes une application facile et sûre.

PRÉCEPTES PHYSIONOMIQUES.

EXAMINEZ avec soin ce qui est commun à tous lés individus de l'espèce humaine ; ce qui distingue universellement l'organisation de notre corps de toute autre organisation animale ou végétale.

Etudiez séparément chaque partie et chaque membre du corps humain : les liaisons, les rapports et les proportions qu'ils ont entr'eux.

Distinguez les proportions des lignes droites d'avec les proportions des courbes. Si les rapports des parties du visage et des membres du corps répondent à des lignes droites ou perpendiculaires, on peut en attendre dans un degré éminent un beau visage, un corps bien fait, un esprit judicieux, un caractère noble, ferme et énergique. Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse être doué de ces avantages, lorsque les parties du corps s'écartent en apparence de cette symétrie, pourvu que celle-ci se trouve dans les rapports bien gardés des lignes courbes. Seulement je remarquerai que les proportions des lignes droites sont plus favorables et moins sujettes à s'altérer.

Lorsque vous aurez acquis une connaissance générale des parties du corps, de

leurs liaisons et de leurs rapports; lorsque vous les connaîtrez assez pour apercevoir et pour expliquer dans un dessin le trop ou le trop peu, les écarts, les transpositions, les dérangemens; lorsque vous serez bien sûr de votre coup-d'œil et de votre discernement, alors seulement vous passerez à l'étude des caractères particuliers.

Commencez par des visages dont la forme et le caractère ont quelque chose de bien marqué; par des personnes dont le caractère vous offre du moins un côté positif et non équivoque. Prenez, par exemple, ou un penseur très-profond, ou un imbécille-né; un homme délicat, sensible, facile à émouvoir, ou bien un homme obstiné, dur, froid, insensible.

Ce caractère individuel, vous l'étudierez premièrement comme si vous n'aviez que lui seul à étudier. Observez votre sujet dans l'ensemble et dans les parties séparées. Décrivez-vous à vous-même, en termes exprès,

sa forme et ses traits, tout comme si vous deviez dicter son portrait à un peintre. Si la chose est possible, demandez à l'original des séances pour votre description, comme s'il était question de le copier, le crayon à la main. Dessinez-le ainsi en paroles d'après nature. Observez d'abord la stature, puis vous examinerez les proportions, c'est-à-dire les proportions apparentes, telles qu'elles peuvent être mesurées par des lignes perpendiculaires et horizontales; enfin, vous déterminerez successivement le front, le nez, la bouche, le menton, et en particulier l'œil, sa forme, sa couleur, sa situation, sa grandeur, sa cavité, etc.

Lorsque votre description sera achevée, relisez-la attentivement, et confrontez-la mot pour mot avec l'original. Demandez-vous positivement : n'ai-je rien oublié? n'ai-je rien ajouté? et les traits que j'ai saisis sont-ils exprimés avec assez de vérité et de précision? Sur cette description, vous

dessinerez le portrait de la personne absente. Vous l'avez mal décrite, vous l'avez mal observée, ou du moins vous ne l'avez pas observée en physionomiste, si votre esquisse ne rend pas le caractère principal de l'original. Pour vous en faciliter les moyens et vous assurer du succès, habituez-vous à saisir promptement et à vous bien imprimer les traits essentiels de la physionomie que vous voulez étudier. Voici comment je m'y prends. J'examine d'abord le visage en face; la *forme* est le premier objet qui fixe mon attention; je considère si elle est ronde, ovale, triangulaire, ou à laquelle de ces figures principales elle répond le mieux. Je les ai ajoutées à la fin du volume pour expliquer d'autant plus clairement mon idée.

Il est peu de visages qui n'ayent quelque ressemblance avec l'une ou l'autre de ces figures, ou qui ne puissent y être ajustés aisément. La forme du visage trouvée, je

cherche celle du profil, et je la rapporte à l'une des moitiés de mes quatre figures. Après cela, je fixe la longueur perpendiculaire des trois sections ordinaires, du front, du nez et du menton. J'observe leurs différences perpendiculaires et le rapport de leur situation. L'opération devient aisée, si je tire une ligne en idée depuis le point le plus enfoncé de la racine du nez, jusqu'au point le plus avancé de la lèvre de dessus. Moyennant quoi je puis comprendre ces rapports sous trois classes générales : une pour les formes perpendiculaires, une pour celles qui avancent par le haut, et une autre pour celles qui rentrent par le haut. A moins d'adopter ces points fixes et faciles à trouver, à moins de se les représenter comme la base de la physionomie, il est absolument impossible de reproduire d'imagination la véritable forme de la tête avec une exactitude physionomique. Je recommanderai aussi cette méthode à

nos

nos jeunes peintres en portraits : ils doivent s'y assujétir nécessairement s'ils veulent parvenir à dessiner la forme du visage correctement et d'après les règles de la physionomie.

Ces deux points une fois imprimés dans ma mémoire, je parcoure séparément le front, les sourcils, l'entre-deux des yeux, le passage du front au nez, et le nez même. Je fais une attention particulière à l'angle caractéristique que forme le bout du nez avec la lèvre de dessus, s'il est rectangle, obtus ou aigu; et je retiens lequel de ses côtés l'emporte en longueur, si c'est le haut ou le bas. La bouche vue de profil, n'admet aussi que trois formes principales, ou bien la lèvre de dessus deborde celle d'en bas, ou bien elles sont placées toutes deux en ligne perpendiculaire, ou bien c'est la lèvre de dessous qui avance. Je fais les mêmes distinctions pour mesurer et pour classifier le menton : il sera ou per-

pendiculaire, ou saillant, ou rentrant. Le dessous du menton décrira une ligne horizontale, ou bien il sortira de cette direction, soit en remontant, soit en descendant. Je m'arrête encore soigneusement à la courbure de l'os de la mâchoire qui est souvent de la plus grande signification. Quant à l'œil, je mesure d'abord sa distance de la racine du nez, puis j'observe sa grandeur, sa couleur, et enfin le contour des deux paupières. C'est ainsi qu'en très-peu de tems je parviens à étudier un visage, et à l'apprendre, pour ainsi dire, par cœur, comme j'apprendrais un morceau de poésie. Je jette d'abord un coup d'œil sur l'ensemble; je parcours les divisions principales; je m'imprime l'ordre des périodes; ensuite je récite à livre fermé; et lorsque je me vois arrêté, je consulte encore une fois le texte. Telle est la méthode qu'il faut suivre pour bien retenir les traits du visage. C'est le seul moyen de s'exercer dans l'art

d'observer, et d'y acquérir cette espèce de supériorité que demande la science des physionomies.

Après avoir étudié ainsi à fond un visage caractéristique, examinez plusieurs jours de suite toutes les physionomies que vous rencontrerez, et cherchez-en une qui vous offre des ressemblances frappantes avec le sujet dont vous vous êtes occupé. Pour mieux découvrir ces rapports, attachez-vous d'abord uniquement au front. S'il ressemble comptez aussi sur la ressemblance des autres traits. Le grand secret des recherches du physionomiste, c'est de simplifier, d'abstraire et d'isoler les traits principaux et fondamentaux qu'il lui importe de connaître.

Dès que vous aurez trouvé un tel front, et par conséquent, d'après mes principes, un tel visage ressemblant, mettez-vous aussitôt à l'étudier à son tour; tâchez de rapprocher ce qui manque encore pour une

entière analogie; approfondissez le caractère de ce nouveau personnage, et sur-tout le côté saillant que vous avez reconnu au précédent. Si la ressemblance de leurs traits est bien marquée, bien décidée, vous ne tarderez pas, j'en suis sûr, à découvrir le signe physionomique de leur conformité d'esprit.

Pour être encore plus sûr de votre fait, épiez le moment décisif où ce caractère prédominant est mis en activité. Observez alors la ligne qui naît du mouvement des muscles, et comparez-la dans les deux visages. Ces lignes sont-elles encore pareilles, la conformité d'esprit ne saurait plus être un problême.

Si vous découvrez après cela un trait tout-à-fait singulier dans la physionomie d'un homme extraordinaire, et que le même trait reparaisse une seconde fois sur le visage d'un homme distingué, sans que vous puissiez le trouver ailleurs, ce trait fonda-

mental deviendra un signe positif du caractère, et vous y fera appercevoir une infinité de nuances qui peut-être vous seraient échappées.

L'une de nos premières règles sera donc de commencer par les caractères les plus extraordinaires. Etudiez avant toute chose les caractères extrêmes, les extrémités les plus éloignées des caractères opposés. D'un côté les traits d'une bonté excessive, de l'autre ceux d'une noire méchanceté. — Un poëte plein d'imagination et de chaleur, ou un esprit apathique que rien ne saurait émouvoir. — Un imbécille né ou un homme à grands talens.

Visitez pour cet effet les hôpitaux des fous ; choisissez-y des sujets complettement égarés; dessinez la forme et les traits de leurs visages, premièrement les traits qui leur sont communs à tous, puis ceux qui distinguent chacun en particulier. L'étude de l'individu vous conduira à des règles

générales dont l'application deviendra très-aisée. Dessinez, dis-je, et décrivez exactement. Etudiez chaque partie séparément; considerez-la ensuite dans sa liaison et dans ses rapports. Demandez-vous où est le siège, où sont les marques caractéristiques de la folie? Détachez chaque trait; distinguez ceux qui sont positifs; et rétablissez-les dans le système musculaire, pour en observer les connexions et les nuances.

Transportez-vous après cela dans une société de gens sensés, qui pensent, qui réfléchissent sainement. Là, vous recommencerez vos opérations, et vous suivrez la même méthode que je viens d'indiquer.

Si vous manquez de tems, d'occasion et de facilité pour embrasser dans votre plan toutes les parties du visage, attachez-vous de préférence à deux lignes essentielles qui vous dédommageront en quelque sorte du reste, et qui vous donneront la clef de tout le caractère de la physionomie. Je

parle de la fente de la bouche et de la ligne que la paupière supérieure décrit sur la prunelle. Les entendre à fond, c'est avoir l'explication de tout le visage. Je soutiens hardiment, qu'à l'aide de ces deux linéamens, il est possible et même aisé de déchiffrer les facultés intellectuelles et morales d'un individu quelconque, à la façon dont le peintre rendra ces deux traits, vous reconnaitrez s'il est physionomiste ou non.

Mais ces linéamens dont nous parlons sont si mobiles, et leurs inflexions si délicates, qu'ils faut une pratique des mieux exercées pour les bien saisir. Par cette raison, je me contente souvent de les observer dans le profil, qui les fait mieux ressortir sur-tout la ligne de l'œil. Si cet expédient ne suffit pas encore, j'y ajoute, autant que possible, le passage du front au nez, et celui du nez à la bouche. Ces deux parties m'offrant des points fixes et presqu'inva-

riables, je les dessine exactement en idée, pour les reproduire ensuite de même sur le papier. Faites une étude particulière des silhouettes. Faites-en vous même, et servez-vous du microscope solaire; la tête doit être approchée du mur autant que possible, mais dans une attitude parfaitement libre et dégagée.

Le physionomiste doit aussi tâcher d'observer des personnes endormies. Il les dessinera dans cet état: il copiera en détail les traits et les contours: il conservera sur-tout les attitudes, ne fut-ce que par des lignes générales: il saisira les rapports qui se trouvent entre le corps, la peau, les bras, et les jambes. Ces attitudes et ces rapports sont d'une signification infinie, et particulièrement chez les enfans. La forme du visage y est analogue aussi, et cet accord est visible.

Les morts fournissent un nouveau sujet d'étude. Leurs traits acquièrent une préci-

sion et une expression qu'ils n'avaient ni dans la veille ni dans le sommeil. La mort fait cesser les agitations auxquelles le corps est en proie tant qu'il est uni à l'ame.

Mais ce que je recommande au physionomiste préférablement à tout, c'est l'étude des plâtres.

Je lui conseillerais de se procurer une collection de crânes de personnes connues; qu'il tire les silhouettes de ces crânes qui reposeront sur une même planche horizontale; qu'il cherche les triangles dans lesquels ils peuvent être compris. Je dis qu'il choisissent des personnes connues; car il doit apprendre avant que d'enseigner. Il doit comparer le fait avec le fait, le caractère positif de l'exterieur avec le caractère positif de l'intérieur. Et ce n'est qu'après avoir trouvé les rapports de l'un à l'autre, qu'il étudiera les rapports inconnus des caractères approchans. Ne vous pressez pas de donner des préceptes: s'ils ne soutiennent

pas l'examen le plus sévère, ils vous exposeront à la honte et au mépris. A-t-on la réputation d'être physionomiste, on vous fait mille questions indiscrettes auxquelles on vous oblige de répondre sur le champ. Ces questions sont ridicules sans doute; mais n'y aurait-il pas une vanité plus ridicule encore à vouloir y satisfaire? Il faut *avoir* avant de *donner*. Voilà pourquoi je dis à chaque commençant : observez en silence, et ne communiquez vos jugemens qu'à un petit nombre d'amis. Ne répondez point à tous ces curieux qui cherchent moins la vérité qu'ils ne vous tendent des pièges. Si vous n'avez d'autre but que de briller par votre savoir; si c'est là le seul motif qui vous anime, vous ne réussirez jamais dans la science dont nous traitons. Croyez-vous avoir fait quelque découverte? Avant de la mettre au jour, attachez-vous à la constater; vérifiez-la par des expériences exactes et réitérées; consultez avec un

observateur éclairé, mais renvoyez les questionneurs indiscrets, et n'augmentez pas vos embarras par des jugemens précipités. Une collection d'empreintes de médailles anciennes et modernes en gypse, est encore une ressource essentielle et presque indispensable pour le physionomiste. Il ne saurait assez étudier le langage. Etudiez votre langue maternelle : étudiez les langues étrangères, et sur-tout la française qui est si riche en expressions physionomiques et caractéristiques. Dans vos lectures, dans vos sociétés, vous épierez tous les mots significatifs et vous les noterez dans un vocabulaire. C'est ainsi, par exemple, que vous établirez différentes classes, différentes espèces, pour l'amour, pour le jugement, pour l'esprit, etc. Etudiez encore les portraits et les tableaux d'histoire.

Le physionomiste étudiera dans le *Titien* la noblesse du style, le naturel et le sublime de l'expression, les visages voluptueux.

Michel Ange nous fournira des caractères énergiques, fiers, dédaigneux, opiniâtres, invincibles.

Nous admirerons dans les têtes du *Guide* l'expression touchante d'un amour tranquille, pur, céleste.

Les ouvrages de *Rubens* nous offriront les linéamens de la fureur, de la force de l'ivrognerie, de tous les excès du vice.

Van der Werf sera notre modèle pour les physionomies modestes et souffrantes.

Nous chercherons chez *Lairesse*, chez le *Poussin*, et sur-tout chez *Raphaël*, une composition simple, la profondeur dans les pensées, le calme de la noblesse, un sublime inimitable.

Il ne faut pas attendre beaucoup de noblesse de *Hogart*, mais quelle richesse inexprimable dans les scènes comiques ou morales de la vie. Personne n'a mieux caractérisé les physionomies basses, les mœurs crapuleuses de la lie du peuple, les

les charges du ridicule, les horreurs du vice.

Gérard Dove a bien rendu les caractères bas et ceux des fripons, les physionomies qui expriment l'attention.

Je consulterai *Wilkenboon* pour l'expression de l'ironie, *Spranger* pour les passions violentes.

Callot avait le talent de représenter avec un naturel singulier les mendians, les filoux, les bourreaux. C'est aussi le genre de *A. Bath.*

Je choisirai *Henri Goltini* et *Albert Durer* pour toutes sortes de sujets comiques et bas, pour les paysans, les valets, etc.

Martin Devos, *Lucas de Leyde*, et *Sébastien Brand* ont excellé dans le même genre; mais on trouve aussi chez eux des physionomies pleines de noblesse et d'un sublime vraiment apostolique.

Rembrand, entr'autres mérites, avait celui de bien rendre les passions du petit peuple.

Annibal Carrache entendait supérieurement le comique et les charges de toute espèce. Il avait sur-tout le talent, si nécessaire au physionomiste, de présenter le caractère en peu de traits.

Chodowiecki seul vaut toute une école. Ses enfans, ses jeunes filles, ses mères de famille, ses valets sont admirables. Chez lui chaque vice a ses traits caractéristiques, chaque passion les attitudes et les gestes qui lui conviennent. Il a étudié en observateur habile tous les rangs de la société. La cour et la ville, le bourgeois et le militaire, lui fournissent tour-à-tour les scènes les plus variées et les plus vraies.

Schellenberg a un tact particulier pour rendre les ridicules de province.

On peut citer de *Lafage* ses bacchanales, ses physionomies gaies et voluptueuses.

Rugendas est le peintre de la fureur, de la douleur, des grands effets de la passion.

Bloemaert n'a pour lui que les attitudes qui marquent l'abattement.

Les têtes de *Schlictter*, gravées à l'eau-forte par Rode, caractérisent à merveille la souffrance dans les grandes ames.

Le gigantesque est le genre favori de *Fuesli*. Son génie s'exerce sur des caractères énergiques : il peint à grands traits les effets de la colère, de la frayeur et de la rage, toutes sortes de scènes terribles.

Dans les tableaux de *Mengs*, que de goût, de noblesse, d'harmonie et de calme!

Ceux de *West* portent l'empreinte d'une noble simplicité, du calme et de l'innocence.

Toutes les passions se trouvent réunies dans les yeux, les sourcils et les bouches de *Lebrun*.

Parmi les peintres en portrait, *Mignard*, *Largillière*, *Rigaud*, *Kneller*. *Regnolds* et *Van Dick*. — *Giboon*, *Van Derbanck*, *Mans*, *Poel*.

Les meilleurs morceaux de *Kupetzki*, *Kihoni*, de *Lucas*, *Kranack*, et sur-tout de *Holbein*. Quelle école instructive pour le physionomiste!

Les têtes de *Denner* seraient impayables pour l'étude de la physionomie, si ses détails microscopiques répondaient mieux à l'esprit de l'ensemble.

Soutmann dont nous avons quelques bonnes têtes, serait tout aussi peu celui que je proposerais pour modèle. Je fais plus de cas de la précision et de la vigueur de *Blihoff*; mais le connaisseur, le vrai peintre, le physionomiste mettront au-dessus de tout les portraits de *Morin*.

Je n'ai vu que très-peu de têtes de *Rembrand* dont le physionomiste puisse tirer parti.

Avec plus de santé, de connaissances et d'habitude, *Colla* serait devenu peut-être un des premiers peintres en portraits; ses têtes sont presqu'autant d'études.

REMARQUES PHYSIONOMIQUES.

1. Un extérieur rebutant n'exclut pas toujours de grandes facultés intellectuelles.

2. Lorsqu'un trait principal du visage est significatif, le trait accessoire le sera aussi.

3. Le plus beau des visages est susceptible de dégradations; et il n'en est point de si laid qui ne puisse prétendre à l'embellissement.

4. Les caractères positifs du visage annoncent toujours des qualités positives, mais le défaut de ces caractères ne suppose pas le défaut absolu des facultés correspondantes.

5. Etudiez avec attention les visages auxquels vous trouverez un défaut total de correspondance.

6. Abandonnez-vous toujours aux premières impressions.

7. De toutes les observations que vous

avez occasion de faire, n'en négligez aucune, quelque fortuite, quelqu'indifférente qu'elle paraisse.

8. Remarquez les différentes statures.

9. Remarquez aussi la voix (comme font les Italiens dans leurs passe-ports et dans leurs signalemens). Observez quels sont les voix et les fronts qui s'associent le plus souvent. Pour peu que vous ayez l'oreille délicate, comptez que le son de la voix vous fournira bientôt des indices sûrs auxquels vous reconnaîtrez la classe du front, du tempérament et des caractères.

10. Observez les traits particuliers de chaque physionomie qui a son caractère propre.

11. Distinguez soigneusement ce qui est naturel, ce qui est accidentel, ce qui est produit par des causes violentes.

12. Le physionomiste ne doit pas juger en dernier ressort sur un signe unique, cependant il le peut dans certains cas.

13. Il est pour la physionomie des momens décisifs qu'il importe d'observer.

14. Etudiez la superiorité que certaines physionomies ont sur d'autres.

15. Dans l'étude de la physionomie, ayez pour règle de chercher la conformité des caractères dans la ressemblance des visages, et la ressemblance des visages, ou du moins celle de leur forme, dans l'analogie des fronts. Rapprochez donc toujours, tant que vous pourrez, des caractères, des crânes, des formes de visage, des fronts et des traits qui se ressemblent. Rapprochez, observez, comparez!

16. Si vous avez le bonheur de rencontrer un homme qui ait le don si rare de s'intéresser sans affectation à ce qu'on lui propose, un homme qui agit en chaque chose avec une attention réfléchie, qui ne répond jamais sans avoir écouté jusqu'au bout, qui sait toujours se decider sans prendre jamais le ton décisif. — Ne man-

quez pas d'étudier son visage, et dans l'ensemble et dans les moindres traits. Le degré de l'attention détermine le degré de jugement, le degré de la bonté d'ame, le degré de l'énergie. Celui qui est incapable d'écouter, est incapable aussi de tout ce qui mérite le nom de sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter pourra réussir dans tout ce qui est à la portée de l'esprit humain. Un seul visage où se peint l'attention vous fournira des indices qui vous aideront à déchiffrer les qualités les plus estimables dans d'autres individus.

17. Voici quelques traits dont le concours promet infailliblement la physionomie la plus heureuse, je dirais volontiers une physionomie surhumaine.

a. Une conformité frappante entre les trois principales parties du visage : le front, le nez et le menton.

b. Un front qui repose sur une base presque horizontale, avec des sourcils presque

droits, serrés et hardiment prononcés.

c. Des yeux d'un bleu clair ou d'un brun clair qui paraissent noirs à une petite distance, et dont la paupière supérieure ne couvre que le quart ou le cinquième de la prunelle.

d. Un nez dont le dos est large et presque parallèle des deux côtés, avec une légère inflexion.

e. Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre de dessus s'abaisse doucement par le milieu. La lèvre inférieure ne doit pas être plus épaisse que celle d'en haut.

f. Un menton rond avancé en saillie.

g. Des cheveux courts, d'un brun foncé et qui se partagent en grosses boucles frisées.

18. Pour bien étudier un visage, il faut l'observer en profil, en face, aux trois quarts, aux sept huitièmes, et du haut en bas. On lui fera fermer les yeux pendant quelque tems, puis il les rouvrira.

19. Se borner au contour pour le dessin.

20. Rien n'est plus propre à exercer le physionomiste que l'étude des *peintures à l'huile.*

21. On me demandera quels sont les auteurs physionomiques dont je conseille la lecture? Le nombre de ceux qu'on peut citer avec éloge est très-petit, une quinzaine de jours suffisent pour les parcourir tous, et leurs observations, même les plus sensées, ont encore besoin d'être éclairées de près. Lorsqu'on a lu deux ou trois de ces ouvrages on les connaît presque tous.

Porta, et après lui *Peuschel* et *Pernety* ont rassemblé ce que les anciens ont écrit de plus essentiel sur cette matière. Chez le premier, le bon, le médiocre, le mauvais se trouvent confondus; son livre fourmille de contradictions. Il rapporte à la file, sans ordre ni méthode les opinions d'*Aristote*, de *Pline*, de *Suétone*, de *Polémon*, d'*Adamentin*, de *Galien*, de

Trogue Conciliator, d'*Albert*, de *Scot*, de *Maletius*, d'*Avicène* et de plusieurs autres. Quelquefois il ajoute ses propres réflexions, qu'il explique par les physionomies des hommes celèbres, et c'est par cet endroit sur tout qu'il est intéressant. Quoique sujet aux rêveries de l'astrologie judiciaire, il y donne pourtant moins que ses prédécesseurs.

Peuschel et plus encore *Pernety* ont bien mérité de la science des physionomies pour l'avoir dégagée d'une foule d'absurdités qui l'embarrassaient autrefois, mais leurs écrits offrent peu d'idées neuves, et ils sont très-éloignés d'avoir déterminé avec précision les traits du visage : détermination qui est pourtant si nécessaire, et sans laquelle la physionomie serait la plus dangereuse de toutes les sciences ébauchées.

Helvetius dans sa *phisionomica medici-*

nalis a supérieurement bien caractérisé les tempéramens.

Il faut lire *Huart*, malgré ses idées crues et ses hypothèses trop hardies. Cet auteur a appuyé ses propres observations sur de bons passages tirés d'*Aristote* de *Galien* et d'*Hipocrate*, mais il ne nous a guère enrichi de nouvelles découvertes.

On apprend peu de choses avec *Philippe May*, mais *Lachambre* est un écrivain judicieux, qui a réussi sur-tout dans les caractères des passions.

Jean de Hagen de Indagine, fera plus de sensation par sa propre physionomie que par son ouvrage. Celui-ci n'est guère qu'une compilation, mais qui mérite pourtant quelqu'attention.

Marbitius est un bavard insupportable. Son Discours *de varietate faciei humanæ* (Dresde, 1676, in-4°.) ne contient pas six idées qui lui appartiennent. La plus absurde

absurde de toutes, celle de la transposition et de l'arrangement des parties du visage, a été adoptée d'après lui par un écrivain de nos jours.

Parson, que MM. de Buffon et de Haller se sont donné la peine d'abréger, est, malgré toutes ses imperfections, un auteur classique pour la partie qui traite de la mobilité de la physionomie, des muscles du visage, et du langage des passions.

Au risque de donner du scandale, je citerai aussi le fameux *Jacob* Bohme. L'écrit qui traite de la complexion est un trésor inestimable pour celui qui sait distinguer l'or du fumier.

Guillaume Gratarole, médecin de Pergame, est encore un physionomiste digne d'être étudié. J'estime son ouvrage, tant pour la richesse des matières que pour la précision du style. Il a pour titre : *De prædictione morum naturarum que hominum*

facili, cum ex inspectione vultus, aliarum que corporis partium, tum aliis modis.

Enfin, il me reste à nommer *Scipio Claramontius*, le meilleur et le plus solide de tous les auteurs physionomistes des siècles passés. Avec beaucoup d'érudition il n'ennuie pas ses lecteurs par des citations entassées; il voit, il juge par lui-même: il entre dans les détails sans être diffus. Son livre *de conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus*, mériterait, sinon d'être traduit en entier, du moins d'être extrait et commenté: cet ouvrage, si estimable a bien des égards, est cependant très-imparfait à d'autres. Nombre d'anciennes erreurs y ont été répétées; mais pour peu qu'on soit en état de comparer cet auteur avec ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, on applaudira à ses découvertes, à ses idées neuves et originales, et à ses réflexions judicieuses.

22. Le physionomiste doit nécessaire-

ment se procurer une nombreuse collection de *portraits remarquables*.

23. Mais la meilleure et la plus utile de toutes les écoles sera toujours la societé des gens de bien.

24. Jugez peu. Tout est dans l'homme, si je puis m'exprimer ainsi, *étiquette et contenu*, *branches et racine*, *disposition et emploi*, *chair et os*. Développez cette idée, suivez-la aussi loin que vous pourrez, et elle vous donnera la clef de toute la physionomie.

DE LA SILHOUETTE.

La silhouette du corps humain, ou seulement du visage, est de tous les portraits le plus faible et le moins achevé; mais, d'un autre côté, il en est le plus vrai et le plus fidèle, lorsque la lumière a été placée à une juste distance, lorsque l'ombre s'est peinte sur une surface bien unie, et que le visage s'est trouvé dans une position parfaitement parallèle à cette surface. Une telle copie est *faible*, car elle n'offre rien de positif et ne rend que le contour extérieur du visage; elle est *fidèle*, car elle est l'empreinte immédiate de la nature, et porte un caractère d'originalité que l'artiste le plus habile ne saurait saisir au même degré de perfection dans un dessin fait à la main. Quoi de plus imparfait que le

portrait de la figure humaine dessinée d'après l'ombre! et cependant de quelle vérité n'est pas ce portrait! Cette source si peu abondante n'en est que plus pure.

La silhouette n'offre *qu'une seule ligne* de la figure qu'elle représente, nous n'y voyons ni mouvement, ni lumière, ni couleurs, ni élévation, ni cavité; les yeux, les oreilles, les narines, les joues...., tout cela est perdu; il ne reste qu'une partie des lèvres, et cette faible esquisse n'en est pas moins d'une expression infinie. On peut supposer avec assez de vraisemblance que l'ombre des corps a donné la première idée de l'art du dessin et de la peinture.

L'effet qu'elle produit est très-borné; mais nous le répétons, cet effet est de la plus grande vérité. Il n'est point d'art qui approche de la vérité d'une silhouette bien exacte.

Qu'on en fasse l'essai. Prenez une silhouette dessinée avec toute l'exactitude

possible d'après nature, puis réduite en petit sur du papier huilé bien mince et bien transparent; posez-la sur un profil de la même grandeur, dessiné par le plus habile artiste, et ayant tout le mérite de la ressemblance, vous découvrirez bientôt dans ces deux objets ainsi comparés des différences sensibles.

La silhouette fixe l'attention: en l'arrêtant aux simples contours extérieurs, elle simplifie l'observation qui devient par là plus facile et plus exacte.

La silhouette est l'empreinte du caractère, mais elle ne le rend pas toujours pleinement: souvent elle exprime beaucoup, et souvent aussi elle ne saisit que les moindres traits.

Vouloir *tout* expliquer par une simple silhouette serait une folie; c'en serait une autre de lui refuser toute espèce de signification.

Les silhouettes les plus marquées sont

celles qui représentent un homme, ou fort colère, ou très-doux, ou très-opiniâtre, ou très-faible, un esprit profond ou un esprit superficiel.

La fierté et l'humilité s'impriment dans la silhouette mieux que la vanité.

On y retrouve, presque à ne pas s'y méprendre, la bonté du cœur, l'énergie de l'ame, la mollesse, la sensualité, et sur-tout l'ingénuité.

La supériorité du génie s'y peint mieux que la grande stupidité; la profondeur du jugement mieux que sa clarté.

Le génie créateur plus que la richesse des idées, sur-tout dans le contour du front et de l'os de l'œil.

Les lignes *perpendiculaires*, ou *relâchées*, ou *fortement tendues ; celles qui s'inclinent en avant ou qui se retirent brusquement en arrière; les lignes droites et faibles ; les sections courbes*, *tendues ou ondulaires des cercles*, *des paraboles et des*

hyperboles ; celles qui sont concaves, convexes, coupées ou angulaires. — Serrées, prolongées, composées, homogènes ou hétérogènes ; celles enfin qui contrastent ensemble.

Toutes ces lignes peuvent être rendues avec la plus grande exactitude par l'ombre ; leur signification est des plus variées, des plus précises et des plus positives.

On distingue dans chaque profil neuf sections horizontales : 1, *l'arc du sommet de la tête jusqu'à la racine des cheveux ;* 2, *le contour du front jusqu'au sourcil ;* 3, *l'intervalle entre le sourcil et la racine du nez ;* 4, *le nez jusqu'au commencement de la lèvre ;* 5, *la lèvre supérieure ;* 6, *les deux lèvres proprement dites ;* 7, *le haut ;* 8, *le bas du menton ;* 9, *le cou ; puis encore le derrière de la tête et la nuque du cou.*

Chacune de ces parties, considérée en elle-même, est un caractère, une syllabe, une parole, souvent un jugement, un dis-

cours entier de la nature toujours véridique.

Lorsque toutes ces sections sont dans une harmonie parfaite, le caractère est si décidé, qu'un paysan, un enfant le reconnaîtront ; plus elles contrastent ensemble, plus un caractère est difficile à déchiffrer.

Un profil qui n'est composé que d'une seule espèce de lignes, c'est-à-dire dont toutes les lignes sont également concaves ou convexes, droites ou tendues, un tel profil est une carricature ou un monstre.

Les physionomies les plus fines et les plus heureuses supposent un concours de différentes lignes, mêlées et assorties dans une belle proportion.

L'ensemble d'une silhouette doit être jugé principalement d'après la longueur ou la largeur du visage.

Un profil bien juste et bien proportionné doit être égal en largeur et en hauteur. Une ligne horizontale tirée depuis la pointe

du nez jusqu'à l'extrémité de la tête, pourvu que la tête ne soit ni inclinée en avant ni penchée en arrière, ne doit point excéder en longueur la ligne perpendiculaire qui s'étend depuis le sommet jusqu'à l'endroit où se fait la jonction du menton et du cou.

Toutes les formes qui s'écartent sensiblement de cette règle, sont autant d'anomalies ou très-heureuses ou très-malheureuses.

La silhouette facilite plus que tout autre dessin cette manière de mesurer et de comparer la hauteur et la largeur de la tête.

Si la longueur de la tête excède sa largeur, et que les contours soient en même tems durs et angulaires, on doit s'attendre à *beaucoup d'opiniâtreté*. Si dans la même disproportion, le contour est à la fois lâche et alongé, il sera l'indice d'une *extrême faiblesse.*

La tête a-t-elle au contraire plus de largeur que de longueur, alors un contour

dur, roide, angulaire et tendu, annonce une inflexibilité redoutable, et qui est presque toujours accompagnée de la plus noire méchanceté. Un contour lâche et mou est dans le même cas, la marque infaillible de la sensualité, de la faiblesse, de l'indolence et du penchant à la volupté.

La silhouette exprime plutôt les dispositions naturelles que l'état actuel du caractère.

Les parties que nous avons comprises dans la 2e. et la 3e. section de la silhouette, sont celles qui retracent le plus souvent et avec le plus de certitude le jugement, la force active et passive de l'homme. Le *nez* indique particulièrement le goût et le sentiment, les lèvres, la douceur ou l'emportement, l'amour ou la haine.

Le menton désigne l'espèce et le degré de la sensualité. Le *cou*, la *nuque*, et l'attitude de la tête en général indiquent la lâ-

cheté, la roideur, la droiture du caractère. Dans *le sommet de la tête,* on reconnaît moins la force que la richesse de l'esprit; dans *l'occiput* on distingue le caractère mobile, irritable, celui qui a de l'énergie et du ressort.

Plus un caractère est efféminé, plus les lignes du visage sont courbes et plus le menton recule; cependant un menton qui recule n'est pas la marque absolue d'un caractère efféminé et mou; souvent il cache le courage le plus mâle: dans le premier cas les contours du haut du visage sont en même tems obtus et arrondis, et n'ont rien d'anguleux.

Un menton saillant est toujours le signe d'un caractère ferme et prudent, d'un esprit qui sait réfléchir; pourvu qu'il n'avance pas au point de ressembler à la forme d'une anse, il est une marque infaillible de force et de sagesse.

Un front dont la voûte, sans sinuosités, est unie, continue et obtuse, n'admettra jamais un nez aquilin, le contour du nez sera alors concave, et cette concavité et le contour circulaire voisin de l'os de l'œil, supposent toujours un menton qui recule.

DU PORTRAIT PHYSIONOMIQUE.

Le *portrait physionomique* est l'explication du caractère, des mœurs et des talens d'un individu quelconque, par l'examen attentif de sa physionomie.

Ce portrait peut, comme les portraits ordinaires, ne présenter que le profil ou les trois-quarts de l'objet qu'on veut peindre: il peut de même être plus ou moins ressemblant, ou, pour parler exactement, plus ou moins vrai. Dans aucun cas, il ne faut conclure que la science des physionomies est fausse et illusoire; seulement on doit dire que le *peintre physionomiste* est plus ou moins habile.

La science des physionomies est vraie, puisqu'elle est dans la nature: on écrira vingt volumes pour prouver qu'elle est

fausse ; on peut en écrire cent pour prouver qu'elle est vraie.

Je crois qu'il faut écrire très-peu sur cette science qui apprend à connaître l'homme intérieur par l'homme extérieur. Examinez, comparez, jugez la nature ; point de dessins jusqu'à ce qu'on soit parvenu à démontrer aux enfans ce que beaucoup d'hommes sensés ne soupçonnent pas encore. Si LAVATER eut moins écrit, moins fait dessiner, je pense qu'on aurait plus de confiance en sa science. La nature, malgré ses apparentes contradictions, est toujours vraie ; tout ce qui sort de la main des hommes a son côté faible, qui manque par conséquent de vérité.

Peintre physionomiste, on vous fait mille questions auxquelles souvent vous n'avez pas une réponse prête ; jugez les physionomies des questionneurs, jugez les bien, et ils confesseront tout haut ou tout bas que vous possédez la vérité.

Ne disputez jamais sur votre science, peignez bien et toujours, et vous aurez toujours raison.

Pour parvenir à bien connaître les autres, connaissez-vous d'abord vous-même. Ne vous épargnez pas si vous voulez mériter d'être épargné. Ne dites pas toujours toute la vérité; dites-la quelquefois à l'oreille : ménagez l'amour-propre, emparez-vous du cœur. L'indulgence est souvent la marque d'un véritable talent en physionomie.

Pour devenir bon peintre physionomiste, il faut avoir une intention droite; l'esprit observateur, souple sans mollesse, ferme sans dureté, insinuant sans bassesse; une force de corps élastique; une physionomie heureuse; il faut, sur-tout, avoir un grand empire sur soi-même, et l'humeur très-égale. Le peintre n'en sera que meilleur s'il a connu l'empire des passions.

Méditer en silence, observer, comparer et juger, voilà la vie du peintre-physionomiste.

« Je puis me tromper, qu'on me prouve
» mon erreur par des faits pris dans la na-
» ture, et je conviendrai franchement que
» j'ai tort ». Tel doit être le langage du
physionomiste en commençant un portrait.

Combien le peintre-physionomiste se prépare à lui-même et aux autres de douces jouissances! Se trouve-t-il au sein d'une honnète famille? il voit avec tout le monde sur toutes les physionomies l'empreinte de la vertu, du bonheur qu'elle procure, et qu'aucun effort humain ne peut ravir, mais lui seul démêle les qualités particulières de chacun des membres de cette honorable assemblée; lui seul peut apprécier les dispositions des enfans, conseilier leurs parens sur l'état qu'ils doivent leur donner; lui seul peut rassurer leur tendre sollicitude inquiète sur le sort, le caractère d'un fils chéri qui joint aux plus heureuses dispositions, l'inclination la plus décidée à la légèreté, aux défauts de son âge; qui pourra

mieux que le peintre-physionomiste diriger les goûts, réprimer à propos les passions d'un bon jeune homme dupe des autres et de lui-même? qui l'aidera plus sûrement dans le choix d'un ami, d'une épouse?

Mais si ses plaisirs sont grands, ses peines ne le sont pas moins. Il voit faire accueil à l'homme faux, méchant, qu'un masque hypocrite rend méconnaissable à des yeux sans expérience : il voit la vertu briller sur le visage du pauvre délaissé. Un demi-physionomiste insulte à sa science en lui montrant un homme vicieux et beau, et un autre laid et vertueux. Un anti-physionomiste publie que le peintre a attribué de grandes vertus à tel homme qui n'est connu que par ses vices : heureux si on ne lui fait pas le reproche bien plus affreux d'avoir condamné l'innocent.

Quelqu'état que nous puissions embrasser, nous lui trouverons toujours un bon et un mauvais côté : pourquoi la profession

de peintre-physionomiste serait-elle seule exemptée d'un tribut que payent toutes les productions humaines? la perfection n'est qu'en Dieu. Pour nous, ayons constament une intention droite, et dans quelques circonstances que ce puisse être, nous serons toujours certains de remplir le but que l'Eternel nous a assigné.

PORTRAIT PHYSIONOMIQUE
D'UN GRAND PRINCE,

D'après un camée, par Couriguer.

LA physionomie est remarquable par l'harmonie de toutes ses parties : ce n'est certainement pas là un visage ordinaire ; et, quelque soit sa ressemblance, je vais dire avec franchise ce que m'inspire à son égard mon tact physionomique.

L'énergie et la prudence forment le fond de ce caractère, et c'est ce qu'expriment, à ne pas s'y méprendre, le menton large et avancé, les angles de la mâchoire inférieure bien saillans; voilà les signes de l'énergie. La bouche est le sceau de la prudence. La capacité se découvre dans la forme du crâne, et un jugement prompt et vif dans

celle du front. L'os de l'œil, si rarement aussi apparent, ainsi que les angles de la mâchoire inférieure, en même tems qu'ils annoncent une énergie extraordinaire, renouvellent encore le signe d'une grande capacité. Le nez courbé dès sa racine est la marque d'une certaine destinée à commander : il a d'ailleurs beaucoup de noblesse et annonce la grandeur des conceptions. Le courage se lit très-visiblement sur les lèvres fermées sans effort. Le passage assez court du nez à la lèvre supérieure pourrait bien indiquer une extrême vivacité ; cette bouche est sûre de ses projets. Cet œil embrasse à la fois un grand espace et voit impatiemment le moindre obstacle à la réussite de ses desseins ; s'il n'y avait pas autant de constance et de fermeté dans le menton et le front, et de prudence dans la bouche, cette impatiente vivacité pourrait nuire à l'accomplissement de ses volontés. Je ne puis m'empêcher de

revenir encore sur la belle harmonie qui règne sur cette physionomie d'une si grande expression, harmonie qui se manifeste jusque dans l'oreille, très-bien placée, et qui n'est pas ici le signe le moins expressif de l'intrépidité et de l'amour de l'ordre : les cheveux eux-mêmes conviennent parfaitement à la tête ; qu'on se figure à leur place des cheveux frisés, on verra que l'air de légèreté et de jeunesse qu'ils donnent en général à toute physionomie, siérait mal à celle-ci : ils nous priveraient d'ailleurs de la vue du crâne.

Le célèbre Lavater ne se méprit point à de semblables traits ; il prédit au héros ses hautes destinées.

RECUEIL

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DE

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR

Les mots physionomiques, l'expression du visage et de toute la personne; les signes de quelques passions, vices, vertus, défauts et qualités; sur les physionomistes; enfin sur tout ce qui peut avoir rapport à la science des physionomies.

A.

AMI. *Caractéres qui distinguent le véritable ami.*

Un ami vrai nous semble le plus grand bien que nous puissions acquérir; je dois

donc commencer par indiquer les traits auxquels vous pouvez le reconnaître.

Que son front soit ouvert et se courbe agréablement en arrière vers le haut; qu'il soit exempt de rides habituelles, de bosses, d'enfoncemens inégaux : qu'il soit plutôt grand que petit, sans cependant sortir de la classe des fronts moyens : la surprise, l'étonnement ne doivent pas le couvrir de rides désagréables : il doit être toujours serein.

Les sourcils assez bien fournis se courbent en arc doucement arrondis : ils ne se joignent point.

L'os de l'œil à l'extrémité externe des sourcils ne sera ni trop ni trop peu saillant.

Son œil (peu importe la grandeur) est doux quoique pénétrant ; les yeux bleus en général sont plus tendres : un tiers de la prunelle est recouvert par la peau qui porte la paupière : l'angle interne de l'œil est plutôt arrondi qu'alongé : la peau qui est

est au-dessous des cils n'est point gonflée non plus que le muscle qui se trouve un peu plus bas.

Le sourcil est à une distance moyenne de l'œil et ne le couvre pas beaucoup.

Les joues sont pleines sans enflure ; leurs ondulations sont douces et plus marquées dans la joie, le chagrin, et tout sentiment qui affecte l'ame : elles sont d'un coloris frais et peu foncé.

Le nez ne présente pas de très-grandes inégalités, mais à le considérer de près, il offre cependant un léger enfoncement vers son extrémité : les ailerons du nez qui couvrent les narines sont dégagés et celles-ci bien ouvertes.

La distance de dessous le nez au bord supérieur de la lèvre supérieure n'est pas très-grande ni très-droite, mais un peu recourbée vers le bas.

Les lèvres sont bien proportionnées, sans enflure et sans maigreur, d'un coloris

frais et agréable. La lèvre supérieure avance sur l'inférieure.

Les dents blanches, propres et bien rangées, plutôt petites que grandes.

La ligne qui sépare les deux lèvres se dessine régulièrement dans toute sa longueur, en marquant la forme des lèvres, sans un enfoncement très-prononcé au milieu.

Le menton, vu de profil, ne dépasse pas les lèvres, ou, au contraire, recule un peu : il est moyennement osseux, et les angles de la mâchoire inférieure ne remontent pas de manière à former un ovale avec l'extrémité du menton, mais ils sont disposés de manière à laisser place entr'eux et le menton à des sinuosités légères qui descendent des joues : il n'y a pas ce qu'on appelle un double menton.

L'oreille est bien dessinée, détachée, et de moyenne grandeur.

Les trois distances, la première de la

racine des cheveux à la naissance du nez, la seconde de la naissance du nez à son extrémité, la troisième de l'extrémité du nez à celle du menton sont à-peu-près égales.

L'ensemble de la physionomie est agréable sans qu'il ait besoin d'être ce qu'on est convenu d'appeler beau ou laid.

Les cheveux frisent naturellement; ils ne sont ni trop touffus ni trop longs.

La tête est proportionnée au corps.

Le corps n'est ni long ni court.

Les épaules assez larges.

La taille bien prise.

Les cuisses et les jambes bien faites.

Le pied, les bras, les mains, les doigts et les ongles également.

Sa démarche est ferme et sûre sans affectation.

Sa voix agréable et sonore, il prononce bien.

Sa mise n'est ni recherchée ni hors de mode.

Il est propre dans tout ce qu'il fait.

Il écrit avec ordre, ou, du moins, ses lignes ne se croisent pas les unes sur les autres : elles suivent toutes la même direction, et quoiqu'il ne s'attache pas à peindre, il met pourtant de la précision et de la netteté dans ce qu'il écrit.

Si dans le portait du véritable ami j'employe souvent le terme *moyen*, il ne faut pas s'en étonner : c'est qu'en effet, pour être vraiment ami de quelqu'un, et remplir tous les devoirs que prescrit l'amitié, le milieu dans tout est nécessaire, trop de chaleur nuit autant que la froideur même.

N. B. On peut être très-bon ami avec moins de belles qualités que n'en indiquent les différens signes que je viens de marquer, mais il est impossible de les posséder, ces signes, sans être susceptible de devenir un ami parfait.

Anatomie (du corps humain), nécessaire au physionomiste non-seulement quant aux parties qui sont exposées à la vue, mais aussi quant au rapport, à l'arrangement, et à la séparation des muscles; savoir bien distinguer la proportion et la liaison de tous nos vaisseaux et de tous nos membres; avoir l'idéal de la plus haute perfection du corps humain, non seulement pour apercevoir au premier coup d'œil chaque irrégularité dans les parties solides et musculeuses, mais aussi pour indiquer d'abord toutes ces parties par leur nom, en sorte que la langue physionomique lui soit très-familière.

Application. Des contours hardiment prononcés, mais sans dureté, des yeux perçans et des paupières supérieures qui se replient dénotent l'*application*.

Aristote. Ce prince des philosophes

a fait un traité de physionomies : on a de lui la règle des contraires qui consiste, lorsqu'on a reconnu certaines qualités dans un homme, à les nier dans un autre d'une complexion tout-à-fait opposée à celle du premier.

AVARICE. Observez seulement la démarche de l'avare quand il vous quitte après un refus, sur-tout s'il n'a pas eu le tems de se préparer à son refus; et supposé même qu'il l'ait prévu, sa prudence sera pourtant en défaut, et vous le démasquerez; sa lèvre est toujours marquée d'un *noli me.*

B.

BONTÉ. Un des principaux signes de la bonté consiste dans une lèvre supérieure qui avance sur l'inférieure sans former une saillie désagréable : la douceur du regard, un maintien modeste, une démarche égale

et posée l'indiquent également. La *bonté*, quand elle est sans appui, entreprend des choses qui sont au-dessus de ses forces; elle promet ce qu'elle ne peut tenir; elle commence ce qu'elle ne saurait achever. L'*énergie* qui n'est pas adoucie par la bonté, est difficile à mouvoir; elle fait moins qu'elle ne pourrait; elle opprime et devient injuste. La *bonté* sans *énergie* est un nuage sans eau; l'*énergie* sans *bonté*, un poids sans levier. Quand on possède l'une de ces qualités aux depens de l'autre, on n'est guère un parfait honnête homme. L'*énergie* seule est *dureté*, et une trop grande *bonté* dégénère en *simplicité*. L'une pèche par un excès de mollesse, l'autre par un excès de roideur. C'est dans leur juste milieu que vous trouverez la *force active*, *l'équité*, la probité.

La bonté (qui n'est que la vertu ou la force par excellence) est exprimée par la

ligne de la bouche correctement dessinée, bien pure, bien précise, égale des deux côtés vers les angles de la bouche.

C.

CAMPER (Pierre), médecin hollandais. Deux de ses écrits les plus remarquables ont pour objet de juger des passions de l'homme par les traits de son visage. Le premier offre les differences que présentent les traits des hommes des differens pays et des différens âges ; l'autre indique aux peintres la manière d'exprimer les diverses passions. Il a été traduit en français en 1792, en 2 vol. in-4°. et 1 vol. de pl. in folio. Plus concis que *Lavater*, moins conjectural que *Porta*, Camper se fait lire avec interêt, non-seulement par les dessinateurs et les artistes, mais encore par les moralistes : c'est après sa mort que son fils a publié ces deux ouvrages.

CARACTÈRE. La noblesse du caractère reparait principalement dans le passage du front au nez: elle ne souffre ni entaille, ni inégalité, ni disproportion dans cette partie du visage: vous la reconnaitrez d'ailleurs à la sérénité du visage; à des yeux bien fendus, mais qui ne sortent jamais à fleur de tête; au dessin gracieux de cette partie musculeuse qui s'étend depuis l'aile du nez jusqu'à la bouche; enfin à la forme, à l'arrangement et à la propreté des dents.

La bassesse ne saurait se déguiser: tantôt elle baisse le front comme si elle méditait; tantôt elle se ravise subitement, et s'efforce de redresser la tête sans qu'elle parvienne à la tenir long-tems levée, et moins encore à la tenir dans l'équilibre du repos. Son regard est profond, toujours aux aguets, jamais serein, jamais content. Sa bouche oblique est quelquefois meublée de longues dents mal rangées.

Caractères moraux (divers). Tandis que le *sens droit* se manifeste d'ordinaire par un regard qui porte directement sur l'objet qui est devant lui, et par une belle proportion dans la forme du visage, *le faux esprit* se trahit presque toujours par quelque dérangement des traits de la physionomie, et sur-tout de la lèvre, ne fut-ce que dans le moment où il est en activité.

L'homme *modeste* qui sait se tenir à sa place, qui se donne le tems d'attendre, et qui craint de se mettre en avant, ne s'annonce guère par de grands yeux perçans: il ne sourit pas habituellement, et jamais aux dépens d'autrui. Le rire sardonique et la modestie sont aussi opposés que le *oui* et le *non*. C'est la *vanité* qui aime à sourire, et quelquefois même avec amertume: sa compagne favorite est *l'affectation*, et vous ne manquerez pas de la démêler dans les traits voisins de la bouche.

L'humilité baisse les yeux, et se plait à rester en arrière. Ses traits sont doux et arrondis.

L'orgueil se dresse et s'élève. L'orgueilleux s'annonce sur-tout décisivement dans le moment où il vous approche et dans celui où il vous quitte. La plupart du tems vous lui trouverez un profil avance et fortement arqué, un nez aquilin et des yeux étincelans.

La *bonhommie* se peint dans tous les traits du visage. Elle veut une bouche qui a de la mobilité sans agitation, un front bien voûté, un son de voix uniforme et doux, une nonchalance qui fuit toute espèce d'assujétissement. Son contraste est la *malice* qui n'est jamais contente, qui réserve une réponse contradictoire à chaque proposition. Elle a pour caractère physionomique un système osseux très-massif, des traits marqués, les joues qui approchent de la forme triangulaire, une mâchoire large et

grossière, une lèvre d'en bas qui déborde, de petits yeux, un front droit sillonné de lignes transversales. Le trait qui s'étend depuis le nez jusqu'à la lèvre supérieure est fort rapide, et presque sans échancrure.

CHAMBRE (Marin Cureau de la), né au Mans vers l'an 1594, membre de l'académie française et de celle des sciences, conseiller et médecin du roi. Ses ouvrages physionomiques sont les *Caractères des Passions*, 4 vol. in-4°., et réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; et l'Art de connaître les hommes. On y trouve des observations justes et de bonnes vues.

CHASTETÉ. La *chasteté* se caractérise moins par les formes que par les attitudes : le regard baissé et la contenance modeste l'indiquent assez. Lorsqu'elle est une vertu, une résistance aux attraits de la sensualité, elle peut s'associer aux tempéramens les plus sanguins.

CHATOUILLEUX. Se prend pour *susceptible* au moral; on en connaît le sens physique; presque tous les adjectifs sont des mots physionomiques, c'est-à-dire qu'ils ont un sens à-la-fois physique et moral.

CHEVEUX ET POILS. *Significations générales des cheveux.*

Une chevelure douce annonce un caractère doux, et *vice versâ.*

Des cheveux qui frisent naturellement par leur extrémité, et non à la manière des Nègres, indiquent de la *facilité dans l'esprit.* Une longue chevelure dont les boucles suivent une espèce d'ordre symétrique sans apprêt, indique la *noblesse du caractère.* Au contraire, des cheveux frisotant, courts, en désordre, dénotent la *légèreté*, le peu de *solidité des idées, leur désordre.*

Les têtes chauves, lorsqu'elles n'ont pas été rendues telles par accident, appartien-

nent ordinairement à des hommes d'une imagination *ardente, exaltée.*

Les chagrins, les maladies, une grande frayeur, blanchissent les cheveux plus encore que ne fait l'âge.

Le poil qui couvre certaines parties du corps indique autant le *penchant aux voluptés* que *la force.* Un bouquet de poil sur la poitrine marque particulièrement ce penchant aux plaisirs des sens.

COU. La grandeur, la forme, la direction habituelle du cou peuvent donner de grandes lumières sur le caractère et les mœurs. *Droiture, rectitude morale*, ces deux expressions peignent à-la-fois le moral et le physique; droiture sans roideur, flexibilité sans mollesse, forme glorieuse, muscles bien dessinés, tels sont les avantages physiques dont le possesseur ne peut manquer de tirer un grand parti pour ses mœurs et son caractère.

COURAGE. Les traits physionomiques du courage marchent toujours de pair avec ceux de la probité : toute fraude est lâcheté.

D.

DENTS. La mal-propreté des dents, lorsqu'elle n'est pas accidentelle, indique *l'insouciance* et la *paresse*. De grandes dents, bien ou mal rangées, dénotent ordinairement peu de capacité. Des dents propres, serrées, blanches, plutôt petites que grandes, qu'on ne voit pas habituellement, sont la marque d'un caractère *ami de l'ordre*.

Tout accident à part, la dépravation d'un homme peut très-bien se reconnaître à des dents cariées, mal arrangées, sales et ébréchées.

DISCRÉTION. L'homme qui sait

écouter sait aussi se taire, et la *discrétion* influe sur toutes nos actions.

DOUCEUR. La douceur a tous les dehors de la tranquillité et du calme. Les sourcils sont mollement arqués et médiocrement fournis ; le nez régulièrement ou irrégulièrement dessiné n'avance presque jamais par le haut ; il y a plutôt une petite cavité vers la racine ; les lèvres bien ondées ne s'affaissent pas dans les coins ; le front est couvert d'une peau fine et unie.

DROITURE, RECTITUDE MORALE. Combien de sens renferment ces mots! En même tems qu'ils expriment une ame bien ordonnée, ils désignent l'attitude et la démarche naturelle à l'homme, une attitude où tous les membres sont à leur place, une démarche sûre qui le conduit directement à son but.

E.

EFFRONTÉ. Ce mot est d'une grande signification. Celui qui trouva cette expression était bien persuadé que les plis et la rougeur du front témoignent ce qui se passe dans l'intérieur de la tête et du cœur.

EMPORTEMENT. Les signes de l'*emportement* sont un front, ou proéminent et fort osseux, ou perpendiculaire et mal arrondi par le haut; des sourcils épais ou rares et en désordre; le plus souvent de grands yeux, et quelquefois aussi de petits yeux bruns; un grand nez et une grande bouche; un menton large et saillant avec de profondes incisions; une espèce de tremblement dans la lèvre inférieure; une voix sonore; une démarche rapide et inquiète; un pas lourd.

EPAULES. Des épaules larges annoncent la force, étroites la faiblesse.

ETOURDERIE, MOQUERIE. L'*étourdi* et le *moqueur* remuent sans cesse les lèvres, ils ne se donnent pas le tems de vous entendre, et leurs réponses ne sont jamais satisfaisantes. Ils ont toujours la bouche de travers, plus ouverte d'un côté que de l'autre.

F.

FAIBLESSE, PERFIDIE, INCONSTANCE. Les visages qui réunissent des contours fortement arqués, de faibles sourcils éloignés des yeux, un petit nez flasque, une bouche molle et un petit menton, ont ordinairement à combattre l'*inconstance* et la *perfidie* qu'entraîne la *faiblesse*.

FOURBERIE. La fourberie est un défaut

d'énergie active, et on cherche alors à couvrir ce défaut par un effort : la fourberie diffère de la fausseté en ce que l'homme fourbe agit, et que l'homme seulement faux peut être dans l'inaction et ne montrer sa fausseté que lorsque l'occasion s'en présente, c'est-à-dire sans la chercher. Les signes physionomiques de l'une sont à peu près ceux de l'autre, seulement il y a moins de mobilité dans les traits de l'homme faux que dans ceux du fourbe, par les raisons que je viens de dire.

La fourberie ou la fausseté se peint très-bien sur des lèvres mal jointes et tant soit peu de travers; dans une manière de parler, ou très-basse et entre-coupée, ou braillarde; dans un regard qui se porte furtivement par-tout, et qui ne se fixe pas habituellement sur l'objet qui est devant vous, sans cependant être baissé comme celui de l'homme timide.

FRONT. *Quelques significations du front.*

Un front spacieux, voûté agréablement sans rides permanentes, indique à-coup-sûr *une grande imagination.*

Petit, étroit, à rides dans tous les sens, il marque *petitesse*, *entêtement*, *incapacité d'esprit.*

Avec des rides transversales qui paraissent lorsque les yeux sont fortement tendus en haut, il est l'indice *de la paresse* si les rides sont fortes et presque permanentes : si elles sont régulières dans toute la largeur du front, et qu'elles ne soient pas désagréables à l'œil, elles marquent de *l'harmonie dans les idées, une conception juste et vraie.*

Une empreinte bien marquée traversant le front de haut en bas, marque *l'application.*

Un front qui descend perpendiculaire-

ment sur le nez avec un léger enfoncement au milieu et une courbure assez rapide vers le haut, est le signe *du jugement* et *de la froideur*; froideur qui peut s'allier à la chaleur de l'imagination, *mais qui exclue celle du cœur.*

Un front qui avance du haut en forme de boule et semble écraser le nez, est *l'indice absolu de la bêtise.*

Plus la voûte du front est alongée, plus on doit s'attendre à trouver *de la faiblesse*; et enfin de la folie, plus il est serré, compacte sans être noueux ni ridé, plus on trouvera de force et de fermeté.

Le front en général donne la mesure de nos facultés intellectuelles. Quelque soient les égaremens d'un homme, il faut conserver encore l'espérance de le voir revenir au bien, s'il conserve un front ouvert et serein, exempt de rides habituelles, d'un teint clair et luisant doucement.

G.

Généralités physionomiques. Les parties *solides* indiquent la mesure de nos facultés.

Les parties *molles* marquent l'usage que nous en faisons.

L'imagination, le jugement, la bêtise, l'entêtement, la sérénité, etc., se lisent principalement sur le front.

La capacité également sur le front ainsi que dans la forme du crâne.

Les moyens intellectuels et physiques se connaissent encore à l'os de l'œil, aux sourcils, au nez quant à sa partie dure, aux angles de la mâchoire inférieure, au menton.

La douceur et son contraire s'expriment par la forme, la direction, la rareté ou l'épaisseur des sourcils.

La force particulièrement par la barbe, le poil, la grosseur des os.

Le penchant à la volupté se voit par les lèvres, les joues, le menton quant à sa partie charnue, par un bouquet de poils sur la poitrine; une verrue sur le visage, avec un poil long et frisotant, marque aussi cette inclination.

La bonté, la méchanceté, la malignité, la dépravation se remarquent dans l'œil, sur la lèvre supérieure, et sur-tout dans la forme de la ligne qui sépare les lèvres.

La finesse, la ruse, dans la forme du nez et de l'angle interne de l'œil.

L'orgueil, la prétention, l'humilité, la douceur, la modestie, etc., etc., dans l'œil.

Le dédain, la prétention sur la lèvre inférieure et dans les coins de la bouche.

La voix, le port, la demarche, l'attitude, la manière de se vêtir, l'ameublement, la bibliothèque, tout ce qui entoure ou approche l'homme, n'est pas moins

physionomique que sa figure, et ne donne pas des notions moins justes sur son caractère et ses mœurs. Il est certain, comme le remarque Labruyère, qu'un sot ne marche pas, ne s'assied pas, ne met pas son chapeau comme un homme d'esprit : pour peu que l'on soit observateur, la différence est bientôt faite, et l'on a acquis un moyen sûr de distinguer et de classer tous les hommes ; heureux le peuple dont le roi est physionomiste.

On peut voir tout en tout, et quelquefois tout en une seule partie.

Gravité, décence. L'homme grave et décent vous découvre toujours un front osseux, carré et sillonné de rides égales, de petites plissures presque perpendiculaires et faiblement prononcées entre les sourcils. Des lèvres qui ne sont ni pendantes ni jointes avec effort : il se fait connaître par son maintien et ses mouvemens ;

mens; par l'air dont il vous aborde et vous congédie; par l'attention avec laquelle il vous écoute; enfin par des réponses sages et pertinentes, et qui vont toujours au but, sans écart ni détour.

H.

HERDER. Voyez ses observations sur la forme et la figure. (Il y en a un court extrait dans le Recueil des Autorités en faveur de la science des Physionomies.)

HONNÊTETÉ. On ne risque rien d'appeler *honnête* un visage qui réunit dans le même degré l'*énergie* et la *bonté*.

I.

INDOLENCE. L'indolence n'a pas besoin d'être caractérisée, toute la masse du corps l'annonce, sur-tout la démarche

peu assurée et penchée, les bras pendans, la bouche ouverte, l'abattement des yeux.

Intempérance. Un extrême relâchement dans le bas du visage, et particulièrement un menton fort charnu est la marque, je ne dis pas, d'une *intempérance* décidée, mais au moins d'un penchant naturel vers ce vice; il en coûte aux personnes ainsi constituées des combats perpétuels pour ne pas se livrer aux excès.

Ivrognerie. Un nez ou trop plombé, ou trop colorié, l'œil hagard et des lèvres mal closes, sont les suites ordinaires de l'*ivrognerie*.

J.

Joues. *Quelques significations des joues.*

Les joues sèches et plates, décolorées, marquées d'empreintes profondes et li-

vides, désignent la *privation des jouissances* et *la sécheresse de l'ame*, si leur état actuel est une suite des excès en tout genre.

Au contraire, pleines et colorées, elles marquent *la santé, l'aptitude et l'inclination aux jouissances*, et si leur enflure est considérable et les muscles très-prononcés, elles indiquent *un penchant très-grand aux plaisirs des sens.*

Des joues médiocrement pleines, couvertes d'un coloris frais, sans être foncé, qui, dans les mouvemens de la joie et de la surprise, offrent des empreintes ondulées qui ne déparent pas la physionomie; de telles joues sont un sûr indice *d'un bon naturel, singulièrement propre aux jouissances de l'ame, sensible sans faiblesse.*

JUGEMENT, DISCRÉTION. Des sourcils placés horizontalement, des yeux creux et fortement dessinés, une tension marquée dans la ligne que décrit la bouche quand

elle est fermée, ont toujours paru des indices infaillibles d'un caractère *judicieux* et *discret*.

L.

Lavater (Jean-Gaspard-Christian), né à Zurich en 1741, et mort dans cette ville le 12 janvier 1801, devint ministre du culte protestant, et s'acquit de la réputation par ses discours éloquens, où régnait une douce sensibilité. Ses écrits sont nombreux, pleins d'onction et de vues neuves et piquantes. On lui doit, 1°. *OEuvres en prose*, in-8°.; — 2°. *Journal de l'Observateur de soi-même.* Le pasteur *Zollikoffer* de Leipzig en a donné une édition en 1778; — 3°. *Salomon*, 1783, in-8°.; — 4°. *Poëmes*, 1785, in-8°.; — 5°. *Nathanael*, in-8°.; — 6°. *Jésus Messie*, ou *Evangiles et Actes des Apôtres mis en cantiques*, 1786, 4 vol.; — 7° *Lettres Fraternelles*, 1787, in-8°.; — 8°. *Traité sur les Physionomies*, an-

noncé sous le titre *d'Essais physiognomoniques.* C'est l'écrit le plus considérable de Lavater, et qui lui a procuré le plus de célébrité. Le fond n'en est pas neuf; un lyonnais, l'abbé *Pernety*, avait déjà publié un volume in-12 très-bien écrit sur le même sujet; mais les détails, les descriptions, les rapprochemens singuliers et ingénieux de l'auteur allemand ont rendu son ouvrage très-remarquable, et l'ont fait regarder sinon comme le père, au moins comme le régénérateur de la science des physionomies. Ces essais physionomiques ont été traduits en français, en quatre forts volumes petit in-folio, ornés d'une multitude de planches.

LÈVRES et BOUCHE. Des lèvres charnues, fortement dessinées, marquent une *grande inclination aux jouissances sensuelles :* petites, minces, étroites, de la *sécheresse.*

La lèvre de dessus avançant sur l'inférieure est le chiffre ordinaire de la *bonté*, quoique le signe contraire ne suffise pas seul pour déterminer la *méchanceté*.

Lorsque le milieu de la lèvre supérieure forme un enfoncement sensible sur le milieu de la lèvre inférieure qui alors avance, c'est le signe de la *malignité*.

Il y a *dépravation* lorsque la ligne qui sépare les lèvres n'est pas régulièrement dessinée, que la bouche est tant soit peu de travers et entr'ouverte.

Des lèvres pendantes, blafardes et qui laissent échapper la salive, indiquent la *paresse*, la *faiblesse*, le *flegme* tout pur, et par flegme, je n'entends pas seulement la tranquillité, qui est le sens qu'on donne ordinairement à ce mot, mais *l'insouciance*, la *nonchalance* personnifiée. Souvent aussi cet abattement des lèvres est la suite des excès du vin et des femmes. Une bouche riante sans affectation, qui

s'ouvre agréablement, qui n'offre aucune difformité dans sa ligne ni dans la conformation des lèvres, est un certificat de *bonté*, de *vertu* bien rare, et d'autant plus précieux.

Les coins de la bouche qui relèvent marquent la *prétention*, *l'orgueil*.

Lorsque la partie qui se trouve entre le nez et la lèvre supérieure se courbe vers le bas au lieu d'être presque droit, comme il est presque toujours, cette rareté en indique une dans le caractère, et n'appartient en effet qu'à un esprit original, c'est-à-dire peu commun.

Une bouche habituellement fermée sans affectation, et d'ailleurs bien conformée, indique le *courage*.

Libéralité. La *libéralité* et *l'avarice*, mises en comparaison, se distinguent aisément quand même elles ne seraient pas occupées précisement à donner ou à prendre.

L'air de satisfaction et l'insouciance de l'une, l'inquiétude et la circonspection de l'autre forment un contraste qui n'échappe à personne.

M.

MENTON. *Quelques significations du menton.*

Un menton osseux, presque carré, qui avance un peu, et à peu près de niveau avec la lèvre supérieure dans le profil, marque l'*énergie*, la *fermeté*, la *constance* : est-il alongé en forme d'anse et baissé de manière à former un angle assez aigu avec les extrémités de la mâchoire inférieure, c'est tout le *contraire*.

Les angles que forment les extrémités de la mâchoire inférieure, s'ils sont saillans, marquent l'*énergie*.

MODÉRATION. La modération dans les desirs marche toujours de pair avec

une physionomie reposée et sereine, dont les traits sont plus ou moins prononcés.

N.

NEZ. *Quelques significations du nez.*

Un nez qui se recourbe dès sa racine, moyennement long, sans difformité, est la marque *d'une certaine destinée à commander;* gros à son extrémité, charnu, il indique la *gourmandise*, plombé, *l'ivrognerie*, et en général du penchant aux plaisirs des sens.

Des narines bien ouvertes, avec les ailerons bien dégagés, dénotent le *courage*, souvent et quelquefois en même tems une grande délicatesse de sentimens qui peut aisément dégénérer en amour de la volupté. Une petite inflexion vers l'extrémité du nez lui donne une certaine expression de *finesse et d'esprit.*

Une nez bossu et dont les inflexions sont profondes, marque toujours de la faiblesse, quelque soient d'ailleurs les qualités du sujet.

Dans un vieux livre intitulé *Bagatelles Communes, ou Trésor de bons mots*, je trouve sur le nez un article assez singulier, et, ce qui vaut mieux, assez juste, pourvu toutefois qu'on se ressouvienne de cette maxime vulgaire, *l'excés en tout est un défaut*, et qu'on ne prenne pas des plaisanteries pour des vérités.

D. Quel est le meilleur nez?

R. Le grand. Consultez la liste des empereurs romains, presque tous eurent un grand nez. Numa, second roi de Rome, eut un nez très-grand; aussi fut-il nommé Pompilius, qui signifie grand nez.

Le plus grand nombre des rois de Rome eurent un grand nez, excepté Tarquin-le-Superbe, aussi fut-il chassé du trône et de la ville. — Ceux qui ont un grand nez

sont plus sages que les autres, et font mieux leurs fonctions naturelles, parce que les humeurs sortent plus facilement ; d'où Homère, qui fut sage, est appellé l'homme au grand nez : et de-là vient encore le proverbe que ceux-là sont sages qui sentent de loin, et qu'on dit d'un stupide qu'il n'a pas de nez.

— Les anciens avaient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei*. Je regarde cette partie comme la *retombée* du cerveau. Ceux qui connaissent un peu la théorie de l'architecture gothique saisiront aisément ma comparaison. C'est sur le nez que repose proprement la voûte du front, dont le poids écraserait sans cela impitoyablement et les joues et la bouche.

Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des

autres traits : aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté ; et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué. *Non cuique datum est habere nasum.* Voici ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau.

a. Sa longueur doit être égale à celle du front.

b. Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine.

c. Vue par devant, l'épine (*spina, dorsum nasi*) doit être large et parallèle des deux côtés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu.

d. Le bout ou la pomme du nez (*orbiculus*) ne sera ni dur ni charnu : le contour inférieur doit être dessiné avec précision et avec correction, ni trop pointu ni trop large.

e. De face, il faut que les aîles du nez

(*pinnæ*)

(*pinnæ*) se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous.

f. Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur.

g. Les narines doivent aller plus ou moins en pointe, et s'arrondir par derrière. Elles seront en général doucement cintrées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

h. Les flancs du nez ou de la voûte du nez formeront des espèces de parois.

i. Vers le haut il joindra de près l'arc de l'os de l'œil, et sa grandeur du coté de l'œil doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand merite ont le nez difforme; mais il faut différencier aussi le mérite qui les distingue. C'est ainsi, par exemple, que j'ai vu des

hommes très-honnêtes, très-généreux et très-judicieux, avec de petits nez échancrés en profil, quoique d'ailleurs heureusement organisés : ils avaient des qualités estimables, mais celles-ci se bornaient à un esprit doux et endurant, attentif et docile; fait pour recevoir et pour goûter des sensations delicates. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardens à les poursuivre. Les nez perpendiculaires, c'est-à-dire qui approchent de cette forme; car je m'en tiens à mon premier principe, que dans toutes ses productions la nature abhorre les lignes entièrement droites. Ces sortes de nez, dis-je, peuvent être regardés comme des *clefs de voûte* entre les deux autres; ils supposent une ame qui sait agir et souffrir tranquillement et avec énergie.

Socrate, *Boerhave* et *Lairesse* avaient le

nez fort laid, et n'en étaient pas moins de grands hommes; mais le fond de leur caractère était une humeur douce et patiente.

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures. Jamais je n'y ai été trompé, mais cette forme est très-rare. Vous pouvez parcourir dix mille visages dans la nature, et mille portraits d'hommes célèbres, sans la retrouver une seule fois : elle reparaît cependant du plus au moins dans les portraits de *Fauste Socin*, de *Swift*, de *César Borgia*, de *Clepzeker*, d'*Antoine Pagi*, de *Jean-Charles d'Enkenberg* (personnage fameux pour sa prodigieuse force de corps), de *Paul Sarpi*, de *Pierre de Médicis*, de *François Carrache*, de *Cassini*, de *Lucas de Leyde*, du *Titien*.

Sans cette large épine et avec une racine forte étroite, le nez indique souvent une énergie extraordinaire. — Mais celle-ci se réduit alors presque toujours à une élas-

ticité momentannée, sans suite et sans durée.

Les peuples tartares ont généralement le nez plat et enfoncé; les Nègres d'Afrique l'ont camard; les Juifs, pour la plupart, aquilin; les Anglais cartilagineux et rarement pointu. S'il en faut juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens, au contraire, ce trait est distinctif et de la plus grande expression. Enfin, et je l'ai déjà dit, il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France: on peut s'en convaincre par les galeries de *Perrault* et de *Morin*.

O.

OEIL. *Quelques significations de l'œil.*

La couleur jaune tirant sur le brun, qu'on appelle noire lorsqu'on ne la voit pas

de près, semble particulièrement appartenir au *génie*. L'œil noir à la *perspicacité*, et quelquefois, sur-tout s'il est petit, à la *malignité*. Le bleu marque la *tendresse*, la *langueur*, et quelquefois en même tems la *faiblesse*, la *paresse* et peu de *capacité*. Le brun est ordinairement la marque de la *vivacité*, et s'allie cependant à beaucoup d'espèces de caractères.

Lorsque l'angle interne de l'œil se prolonge et se termine en pointe, il marque la *ruse*, la *profonde politique* : au contraire, la *bonhommie*, la *bonne foi*, si cet angle est obtus et arrondi ainsi qu'on le voit aux enfans.

Lorsque l'œil regarde en face et que la prunelle, et même une partie du blanc de l'œil se découvrent, il indique presque de la *bêtise*, de *l'imbécillité*, ou de la *folie* : au contraire, lorsqu'un tiers ou un peu plus de la prunelle est couvert par la peau qui porte la paupière, il est l'indice de

l'*esprit*, de la *prudence*, et se joint presque toujours à un regard pénétrant. Un regard droit est toujours une bonne recommandation, cependant un œil louche ne doit pas infirmer le jugement lorsqu'il n'est pas accompagné d'autres signes de la fourberie : il y a beaucoup de gens qui, avec des yeux droits, ont le regard louche, et ce sont ceux-là qui ne regardent jamais un homme en face en lui parlant, et dont le regard furtif et méfiant se porte par-tout où il ne croit pas être aperçu.

L'œil est le miroir de l'ame : l'amour, la haine, la hardiesse, la crainte, la surprise, etc., etc. Toutes les passions, tous les sentimens s'y peignent fidèlement, et un enfant même ne s'y trompe pas.

Oreilles. Une oreille de moyenne grandeur, bien détachée, avec le petit bout libre, d'ailleurs correctement dessinée, dont l'intérieur est assez spacieux,

est le signe de l'harmonie et de l'ordre des idées, et généralement prévient en faveur de la personne qui en est pourvue. Il y a de grandes oreilles bien dessinées qui disent beaucoup, il y en a de petites plates qui ne disent rien.

Os de l'œil. L'*os de l'œil* est cette éminence osseuse qui se trouve à l'extrémité externe du sourcil : il est l'indice d'une *grande capacité* lorsqu'il est très-saillant ; il est cependant d'excellentes têtes qui ne l'ont pas très-apparent.

P.

Pantographe. Nom d'une sorte d'instrument propre à réduire toutes sortes de figures, de plans, de cartes, d'ornemens, etc., etc., très-commodément et avec beaucoup de précision et de promptitude. Cet instrument est composé de quatre

règles mobiles ajustées ensemble sur quatre pivots, et qui forment entr'elles un parallélogramme. A l'extrémité d'une de ces règles, est une pointe qui parcourt tous les traits du tableau, tandis qu'un crayon fixé à l'extrémité d'une autre branche semblable, trace légèrement ces traits de même grandeur, en petit ou en grand, sur le papier ou plan quelconque sur lequel on veut les rapporter. On donne aussi le nom de singe à cet instrument dont le P. *Scheiner*, jésuite allemand, est l'inventeur.

Parallèle entre les deux sexes. Généralement parlant, les femmes sont beaucoup plus délicates, plus tendres, plus sensibles et plus passibles, plus faciles à former et à conduire que le sexe masculin.

Elles sont créées pour être épouses et mères tendres. Tous leurs organes sont subtils, flexibles, faciles à émouvoir et à blesser, susceptibles en tout sens.

Avec ce caractère de tendresse, avec cette subtilité et cette mobilité de leurs sens, et avec ce tissu léger de leurs fibres et de leurs organes, il n'est pas surprenant qu'elles soient si dociles et en même tems si faibles. Mais d'un autre côté le pouvoir de leurs charmes l'emporte sur la puissance de l'homme.

Si la femme succombe aisément à la séduction, son cœur n'est pas moins porté à chérir la vertu, à se tourner au bien, à recevoir toutes les impressions qui peuvent l'ennoblir, l'épurer et la rendre aimable. Les femmes ont un goût naturel pour tout ce qui tient à la *propreté*, à la *beauté*, à la *symétrie*. L'homme pense et la femme sent: la force de l'un consiste dans la *réflexion*, la force de l'autre dans le *sentiment*.

L'empire des femmes est souvent plus solide, plus absolu que celui des hommes. Elles l'exercent par une larme, un soupir, un regard. Malheur à elles quand elles ont

recours à l'emportement et à la violence ; c'en est fait alors de leur pouvoir, et nous les prenons en aversion.

Parmi les vertus de leur sexe, je compte la sensibilité la plus pure, une tendresse de cœur inépuisable, une belle simplicité de mœurs, une ferveur d'attachement qui va quelquefois jusqu'à l'héroïsme.

La physionomie de la femme porte l'empreinte d'une sainteté inviolable que l'homme d'honneur se fait un devoir de respecter et qui en impose souvent aux libertins les plus effrénés.

Chez elles *l'amour* le plus ardent n'est pas à l'abri de l'inconstance. Leur *haine*, au contraire, est presque toujours implacable, et ce n'est que par une flatterie adroite qu'on peut parvenir à les appaiser.

L'esprit de l'homme embrasse *l'ensemble*, la femme s'attache aux *détails*.

Il est assez naturel que la *timidité* soit l'apanage ordinaire d'un sexe faible.

L'homme savoure le spectacle majestueux d'un ciel chargé d'orages, son ame s'élève quand il entend gronder la foudre sur sa tête. La femme tremble à l'approche du tonnerre ; elle se cache devant l'éclair, et cherche un asile dans les bras de son protecteur.

Dans les mêmes circonstances, la femme *pleure*, et l'homme est tout au plus *sérieux ;* elle se désole d'un évènement qui chez nous excite à peine un *regret ;* elle se livre à l'impatience et au murmure, et nous ne songeons pas seulement à nous plaindre. Le sentiment de l'homme prend sa source dans l'imagination, celui de la femme part du cœur.

Leur franchise est plus ouverte que la nôtre ; réservées elles sont impénétrables. A tout prendre, elles sont plus *patientes*, plus *indulgentes*, plus *bienfaisantes*, plus *confiantes* et plus *modestes* que nous.

Si l'homme occupe la première place

dans l'échelle de la création, le second échelon appartient à la femme. L'homme seul ne l'est qu'à demi; c'est un roi sans empire. Il est l'honneur et le soutien de la femme; mais ce n'est que par la femme aussi qu'il devient ce qu'il peut et ce qu'il doit être.

La constitution de l'homme est plus solide; celle de la femme est plus molle.

La forme de l'homme est plus droite; celle de la femme plus souple.

L'homme marche d'un pas ferme; la femme pose ses pieds avec défiance.

L'homme contemple et observe, la femme regarde et sent.

L'homme est grave; la femme légère.

Le corps de l'homme est plus grand et plus large; le corps de la femme plus petit et plus effilé.

La chair de l'homme est rude et dure; celle de la femme douce et tendre.

Le

Le teint de l'homme est brun ; celui de la femme est blanc.

La peau de l'homme est ridée ; celle de la femme est plus unie.

La chevelure de l'homme est plus courte et plus forte ; celle de la femme plus longue et plus fine.

Les sourcils de l'homme sont serrés ; ceux de la femme plus clairs.

Les lignes physionomiques de l'homme sont proéminentes ; celles de la femme rentrent d'avantage.

Elles sont droites chez l'homme ; arquées chez la femme.

Les profils d'hommes sont moins souvent perpendiculaires que les profils de femme.

Les traits de l'homme sont plus angulaires ; ceux de la femme plus arrondis.

PAUPIÈRE. Une longue *paupière* annonce la *douceur*, comme aussi la *faiblesse*

lorsqu'elle est jointe à d'autres signes analogues.

PerneTY (l'abbé Jacques), historiographe de la ville de Lyon, et membre de l'académie de cette ville, né dans le Forez, mourut en 1777 à 81 ans. C'était un homme d'un caractère doux et un ecclésiastique de mœurs réglées. *Ses Lettres sur les physionomies* ont beaucoup servi à Lavater, et peuvent être regardées comme la base des Essais physiognomoniques. Elles ne forment qu'un volume, et ont été imprimées petit in-8°. et in-18. Leur réputation est faite depuis long-tems, et elles se lisent toujours avec un nouveau plaisir.

Pernety (Antoine-Joseph), né à Roanne en Forez, le 13 janvier 1716, se fit bénédictin et se livra aux recherches d'érudition. Ses œuvres physionomiques consistent en 2 vol. in-8°., ayant pour titre *la Connaissance de l'Homme moral par*

celle de l'Homme physique, 1776. Cet ouvrage, moins bien écrit que le précédent, est rempli d'excellentes observations, et peut également avoir été d'un grand secours à *Lavater*. Après avoir résidé longtems à Berlin, *Pernety* est revenu à Valence, département de la Drome, où il est mort au sein de sa famille.

PHYSIOLOGIE. (Science de la perfection du corps humain dans l'état de santé, nécessaire au physionomiste).

PHYSIONOMIE et PHYSIOGNOMONIE. Par la première expression, on entend la partie du corps de l'homme appelée autrement figure ou visage, et par la deuxième et aussi par la première, nous entendons la science des physionomies, que Lavater et d'autres appellent seulement physiognomonie.

PHYSIONOMIES NATIONALES. Si les nations sont différenciées par le carac-

tère moral, elles doivent l'être aussi par la physionomie. Mettez en parallèle le *Nègre* et l'*Anglais*, le *Lapon* et l'*Italien*, le *Français* et le *Tungouse*; comparez leurs formes, leurs traits, leurs facultés intellectuelles et leurs caractères. Rien n'est plus aisé que de reconnaître ces différences prodigieuses; rien n'est plus difficile que de les déterminer scientifiquement.

Le *Français* n'est pas facile à dépeindre. Ses traits sont moins hardis que ceux de l'Anglais, plus décidés et plus unis que ceux de l'Allemand; ses dents et sa manière de rire le caractérisent peut-être mieux que le reste de sa physionomie. Je reconnais l'Italien à la coupe de son *nez*, à la petitesse de ses yeux et à son menton saillant; l'*Anglais* au front et aux sourcils, à l'ovale ou à l'arrondissement du visage, à sa bouche ondulée; le *Hollandais* à la rondeur de la tête et à la mollesse des cheveux, l'*Allemand* aux plis qui entourent

ses yeux, et aux sillons qui entrecoupent ses joues ; le *Russe* à son nez retroussé et à ses cheveux noirs ou blancs, etc., etc.

PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain. On a de lui un traité de physionomie rempli de conjectures hasardées ; l'auteur, trop entêté de l'astrologie judiciaire, s'est abandonné à des idées bisarres et extravagantes. Cet ouvrage, imprimé à Leyde, en 1645, in-12, fut traduit en français par *Rault*, Rouen, 1655, in-8°. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8°., édition extrêmement rare.

PROBITÉ. Il n'est point de formes de visage qui ne soient susceptibles d'un certain fond de probité, mais elles ne l'admettent pas indistinctement. Les physio nomies les plus laides et les plus disgraciées sont quelquefois les plus honnêtes, tandis que souvent les plus belles et les mieux

proportionnées sont trompeuses. Cependant, à tout prendre, je me fierai plutôt à un visage régulier qu'à des traits grimacés. Lorsque les sourcils, les yeux et le nez sont en parallèle, l'expression de la probité n'en acquiert que plus de certitude. La *mollesse* et la *dureté*, tant qu'elles restent isolées, ne s'associent point à la *probité*. Celle-ci demande à-la-fois de la facilité et de la force : une force qui n'est pas oppressive, et une facilité dont on ne se joue pas. Parmi les signes généraux de la probité, on compte encore : un son de voix qui a de la douceur sans être traînant ; qui, rapide et ferme jusqu'à un certain point, se plie sans effort au sujet du discours : une démarche qui n'est ni gênée ni négligée. — La même précision et la même facilité dans l'écriture, dans les mouvemens, dans toutes les actions. — Dans le ton de l'amour, de l'amitié ; de la prévenance et de la politesse.

Je reconnais sur-tout le véritable honnête homme, aussi bien que le vrai sage, à la manière dont il sait écouter; c'est-là l'instant où l'énergie et la bonté, et leur rapport réciproque se montrent le plus distinctement. Je mets encore au rang des traits physionomiques de la probité une certaine clarté dans les yeux; un regard lumineux, qui semble réunir le calme à la mobilité, et qui tient le milieu entre le calme et le terne; une bouche sans grimace et sans contorsions; de l'harmonie entre le mouvement des lèvres et celui des yeux; un teint qui n'est ni trop plombé ni trop sanguin. Les signes dont je viens de faire l'enumération peuvent manquer à des physionomies honnêtes, mais vous ne les trouverez pas rassemblés dans un fourbe. Un homme qui, en riant de bon cœur, ne laisse pas échapper la moindre marque d'ironie; qui, après le premier épanchement de sa gaieté, continue à sourire

agréablement, et dont le visage prend un air de satisfaction, mérite à-coup-sûr notre confiance, et sa probité ne doit pas être révoquée en doute. En général les différentes expressions du rire et du sourire peuvent être envisagées comme autant de distinctions caractéristiques de l'honnêteté et de la fourberie.

PROSOPOLEPSIE. Mot grec qui signifie la manie de juger sur les apparences sans connaissance de causes, c'est-à-dire sans être physionomiste.

R.

RESSEMBLANCES DE FAMILLE. Tout le monde admet une ressemblance entre les parens et les enfans, et chacun en a vu cent exemples.

Les physionomies de familles sont aussi réelles que les physionomies nationales.

Nier le fait, ce serait nier ce qu'il y a de plus évident ; prétendre l'expliquer entièrement, ce serait vouloir pénétrer les mystères incompréhensibles de la nature. Mais quoique la conformité physionomique des parens avec leurs enfans ait été reconnue de tout tems, on a pourtant négligé jusqu'ici d'examiner les rapports qui se trouvent dans les familles entre les caractères et les traits du visage. Aucun auteur n'a traité, que je sache, cette matière à fond.

Quelque borné, quelque stupide que soit le père, pouvu que la mère soit une femme sensée, les enfans auront de l'intelligence.

Le père est-il foncièrement bon, il transmettra à ses enfans son caractère, ou du moins beaucoup d'aptitude à le contracter.

Les garçons paraissent hériter de préférence le caractère moral du père, et les facultés intellectuelles de la mère. Les

filles adoptent plus communément le caractère de la mère.

Pour bien démêler la ressemblance des enfans avec leurs parens, il faut commencer à l'étudier deux heures après la naissance. C'est alors qu'on peut apercevoir avec justesse si la conformité de l'organisation primitive se rapporte plus particulièrement au père ou à la mère. Cette ressemblance originaire s'éclipse fort vîte la plupart du tems, et ne reparaît souvent qu'au bout de plusieurs années, quelquefois même seulement après la mort.

Si dans un certain moment décisif l'imagination de la mère passe rapidement de la physionomie du père à la sienne propre, cette transition peut servir à indiquer comment il arrive qu'un enfant commence par avoir de l'affinité avec le père, et finit ensuite par ressembler davantage à la mère.

Lorsque la mère a des yeux vifs, on

peut compter à peu près que les enfans auront son regard ; car c'est le trait favori de la femme, celui dont elle s'occupe de préférence, celui dont elle aime à nourrir son imagination. Si nos femmes s'avisent un jour d'étudier avec autant d'attention les autres traits de la physionomie, ils se propageront davantage dans les familles.

C'est un fait egalement certain et inexplicable, que certaines physionomies frappantes ne se reproduisent presque pas ; il y en a d'autres qui ne s'éteignent jamais.

Remarquez encore comme une chose infiniment singulière que souvent les physionomies très-caractéristiques du père ou de la mère se perdent dans la première génération, et reparaissent ensuite complètement dans la seconde.

Une preuve évidente combien l'imagination de la mère est active dans la procréation, c'est que les enfans du second lit ressemblent quelquefois au premier mari,

du moins quant à l'air du visage. Mais il y a de l'extravagance à soutenir avec les Italiens que tout enfant qui ressemble parfaitement au mari est aldutérin, parce que, selon eux, la mère, dans le moment de sa faute, craint la possibilité d'une surprise et s'occupe par cette raison de l'image de son époux. Si l'inquiétude d'une mère coupable pouvait influer sur l'enfant dans l'instant de la conception, celui-ci ne recevrait pas seulement la figure du mari absent, mais aussi l'impression de ses mouvemens de colère et de vengeance. Car en supposant que le trouble de la femme infidèle soit réel, c'est le ressentiment de son époux qu'elle doit redouter, et se représenter plutôt que son image.

Les bâtards ressemblent ordinairement beaucoup plus à l'un des parens que les enfans légitimes.

Plus les parens s'aiment, plus leurs cœurs sont unis, leurs sentimens purs et intimes, leur

leur tendresse mutuelle et volontaire, et plus les physionomies des enfans forment un heureux melange de celles du père et de la mère. La reciprocité de l'amour et l'interêt qu'elle inspire, refluent naturellement sur l'imagination, et disposent la mère à communiquer la ressemblance de l'objet qui fait ses delices.

De tous les tempéramens, il n'en est aucun qui se propage plus aisément que le sanguin, et avec lui on hérite presque toujours la légèreté, sa compagne ordinaire. Lorsqu'une fois cette mauvaise qualité a pris racine dans une famille, il faut des efforts soutenus et pénibles avant de l'extirper.

Le tempérament mélancolique du père devient souvent héréditaire par la seule crainte de la mère. Elle risque sur-tout de transmettre cette disposition à l'enfant, lorsque ses appréhensions la saisissent dans un moment décisif; le danger diminue

quand la crainte est continuelle et réfléchie.

Quand par l'application de deux époux également colériques, cette espèce de tempérament s'est introduit dans une famille, il faut des siècles entiers pour le déloger.

Il est une vertu qu'on peut regarder comme inextinguible dans les familles qui la possèdent. C'est l'amour du travail, le besoin d'agir; besoin heureux qui est inhérent à certaines organisations. Elle dégénère difficilement cette vertu, quand elle part de la souche commune d'un couple bien assorti, qui aime l'occupation, non pour satisfaire simplement aux nécessités de la vie, mais par instinct et par principes. Enfin il serait d'autant plus surprenant de voir éteindre cette belle qualité dans tous les descendans, que les femmes *laborieuses sont aussi toujours les plus fécondes.*

Plus notre ame s'élève au-dessus de la terre, plus elle s'attache aux choses immortelles et à celui dont elles émanent, et

plus notre forme s'embellit, et plus nos traits s'ennoblissent. La foi qui vivifie nos cœurs et qui les nourrit des béatitudes célestes, éclaire aussi nos physionomies, comme l'aurore naissante dissipe les ténèbres de la nuit.

S.

SOCRATE. Fils d'un sculpteur nommé *Sophronisque* et d'une sage-femme appellée *Phénarète*, naquit à Athènes l'an 469 avant J. C. On ne s'etonnera pas de voir rangé parmi les physionomistes le sage qui disait à ses disciples : « Que celui d'entre vous qui en » consultant son miroir s'y trouvera beau, » prenne garde de corrompre les traits de » sa beauté par la difformite de ses mœurs; » mais que celui qui s'y trouvera laid s'ap- » plique à effacer la laideur de son visage » par l'éclat de sa vertu ». Socrate reconnaissait encore la vérité de la science des physionomies lorsqu'il disait à ceux qui vou-

laient maltraiter un physionomiste, parce qu'il l'avait jugé ivrogne, impudique et brutal. « Ne lui faites aucun mal, il a dit » vrai, car ce n'est qu'à force de me vaincre » que je suis parvenu à déraciner de mon » cœur ces vices auxquels j'étais naturelle- » ment enclin ». Socrate mourut de la manière que tout le monde sait, vers le mois de juin de l'an 399 avant J. C., âgé de 70 ans.

SOURCILS. Le sourcil indique la *capacité*, lorsqu'il est bien fourni près de l'œil, le poil couché parallèlement, et qu'il forme un arc très-tendu qui ne se courbe que vers les extrémités.

Il marque la *douceur* lorsqu'il est moyennement fourni, doucement arrondi, et le poil couché bien également dans la même direction.

Les sourcils sont l'indice de la *colère*, ou au moins d'une grande inclination à

s'emporter lorsque les poils sont rares, plantes inégalement, et presque hérissés : ordinairement alors la peau est un peu gonflée à l'extrémité interne des sourcils ; ils jouent un grand role dans la pathognomique, où l'action des muscles leur donne un caractère très-marqué.

Un sourcil trop élevé indique peu de *capacité*, de *moyens intellectuels.*

T.

TACT PHYSIONOMIQUE. Le tact physionomique est la sensation et les conjectures que font naître certaines physionomies, d'après lesquelles nous jugeons du caractère moral qu'elles annoncent, de l'intérieur de l'homme dont nous voyons le visage ou le portrait.

V.

VOLONTÉ. La force de la *volonté* est

accompagnée du calme et de la concentration. Une transition bien marquée du front au nez, plus ou moins courbé vers le haut, et un front ouvert qui se rétrécit doucement par le bas, sont les signes d'un courage entreprenant qui est sûr de son énergie et de la suite de ses plans.

VOLUPTÉ. A l'opposite de la *chasteté* est la *volupté*, qui se manifeste par un regard langoureux et à demi-fermé, ou par des yeux à fleur de tête, et collés avidement sur l'objet qui les attire, et enfin par un nez ou courbé ou fort concave. Le voluptueux amoureux voile ses regards. Celui qui est purement sensuel vous fixe avec effronterie.

Z.

ZOPYRE, physionomiste contemporain de Socrate, est célèbre sur-tout par son jugement sur ce grand homme, jugement

dénué de fondement en apparence et bien vrai au fond, puisque Socrate convenait lui-même qu'il avait toutes les mauvaises inclinations que Zopyre lui attribuait, et que ce n'était que par de constans efforts qu'il parvenait à les dompter.

RAPPORT

Des parties de la face humaine avec celle des animaux.

LEBRUN, *Discours sur la physionomie.*

ON démontre par un triangle que les impressions des animaux se portent du nez à l'ouïe, delà au cœur dont la ligne d'en bas vient fermer son angle à celle qui est sur le nez, et quand cette ligne traverse tout l'œil, et que celle d'en bas passe au travers de la gueule, cela marque que l'animal est *cruel, féroce, carnassier;* il se fait encore un petit triangle dont la pointe est au coin de l'œil, d'où la ligne qui suit le trait de la paupière supérieure forme un angle avec celle qui vient du nez; quand la pointe de cet angle se rencontre vers le

front, c'est une marque d'esprit, comme on voit aux elephans, aux singes : mais si cet angle tombe sur le nez, cela marque la *stupidité*, *l'imbécillité*, comme aux ânes, aux moutons, ce qui est plus ou moins selon que l'angle se rencontre plus haut ou plus bas. *On démontre toutes ces choses par des exemples dessinés d'après nature.*

(Voyez les figures).

DE LA BEAUTÉ.

PERNETY, *Connaissance de l'homme moral par l'homme physique.*

Il faut tant de beaux traits combinés pour composer la beauté parfaite, qu'elle n'est qu'idéale, et ne s'est peut-être encore trouvée dans aucun individu humain. Elle ne consiste pas seulement dans la belle forme du visage, dans la régularité des traits ou des parties qui le composent, mais encore dans la conformation de toutes les parties du corps, modelées sur la perfection idéale que nous en avons, proportionnées les unes aux autres, et disposées de manière que leur ensemble remplisse parfaitement l'idée que nous avons de la beauté proprement dite. Cette idée est différente chez presque toutes les nations. D'ailleurs, ce

qui forme la beauté d'un homme n'est pas ce qui est requis pour celle d'une femme : il est donc difficile de rien conclure de certain sur le caractère, les vices ou les vertus des personnes que l'on appelle *belles*, puisque chacun a sa façon d'envisager les objets et d'en sentir les impressions. On voit tous les jours qu'un bel homme, aux yeux de quelques femmes, ne paraît pas tel aux yeux de beaucoup d'autres ; et que telle femme que bien des gens regardent comme belle, fait peu d'impression sur le plus grand nombre.

On convient cependant en général que la beauté consiste dans une forme, un arrangement, une disposition, une proportion et un rapport déterminé des traits du visage et des autres parties du corps. C'était un axiôme reçu chez les anciens physionomistes grecs comme chez les Latins, que la disposition des membres et des traits du visage, conforme à celle qui constitue la

beauté, était un indice comme assuré de la beauté de l'ame, conséquemment du penchant et de l'inclination qu'avait pour la vertu celui ou celle que la nature avait favorisé de cette disposition : qu'au contraire tous ceux ou celles qui péchaient plus ou moins contre la régularité de cette disposition, avaient plus ou moins de penchant aux vices, suivant le degré de leur difformité.

Si nous jugions de la vérité de ce principe par l'histoire ancienne, il nous paraîtrait fort incertain ; il est cependant à croire qu'ils ne l'avaient établi que sur les connaissances qu'ils avaient du physique de l'homme, ou sur les observations multipliées qu'ils en avaient faites. En nous en rapportant à l'histoire, combien de fois serions-nous dans le cas de dire avec Socrate, de la plupart des hommes et des femmes célèbres par leur beauté, que *ce sont des épées de plomb dans un fourreau d'or.*

d'or. Tout le monde sait combien la beauté d'Alcibiade fit de bruit de son tems. Plutarque assure qu'il surpassait en air de dignité, de majesté, de graces et d'elégance le plus bel homme d'Athènes, qu'il conserva tout cela jusqu'à sa mort. Il joignait à la beauté du corps une éloquence mâle et persuasive, une grande connaissance de la philosophie et de l'art militaire. Il était courageux, brave, même jusqu'à la férocité, ennemi de l'oisiveté et du repos, mais ambitieux de gloire et de domination, au point d'avoir dit plus d'une fois qu'on ne devait pas moins desirer que de s'asservir tous les hommes: et fit en conséquence des tentatives pour subjuguer la liberté de sa patrie même. Thucydide rapporte qu'il aimait extrêmement à disputer, qu'il était adonné au luxe, à l'incontinence, à tout ce qui pouvait flatter la volupté licentieuse.

Démétrius fut regardé comme le modèle de la beauté et des graces; son air et

son maintien alliaient une noble gravité qui inspirait le respect et la crainte, avec une douceur qui charmait, et forçait à l'aimer ceux qui le voyaient. Grand général à la guerre, et le plus aimable des rois pendant la paix; d'une bonté, d'une clémence, d'une libéralité sans égale, il sentait apparemment la nécessité de pardonner aux autres les défauts auxquels il était sujet lui-même, car il aimait la bonne chère, et se livrait sans décence, sans honte et sans réserve à tous les autres plaisirs. Néanmoins lorsqu'il avait quelqu'affaire sérieuse à traiter ou à suivre, il semblait oublier les plaisirs, personne n'était plus actif, plus entendu, plus éclairé que lui.

Tel fut Philippe d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV.

Alexandre, fils de Priam, au rapport de Darès, était grand, bien fait, blanc de peau, ayant les plus beaux yeux du monde, les cheveux blonds et mous, un air gra-

cieux, une voix douce et agréable : il avait de l'esprit et de l'ambition, mais il était timide, conséquemment peu fidèle ami, et n'aimait pas la guerre.

Lucien nous fait le portrait suivant de Pseudomant. Il etait d'une si belle figure, et avait un air et un maintien si majestueux et si noble, qu'il semblait être une divinité. Son teint etait blanc et éclatant comme un astre, son coup d'œil vif, ses yeux toujours en mouvement, sa voix très-douce et claire, tenant un peu de celle des femmes : on ne remarquait enfin aucun défaut dans sa figure. Il ne le cédait à personne pour l'esprit et la pénétration ; il avait une grande mémoire, beaucoup de disposition, d'aptitude et de facilité pour les sciences et les arts ; il étonnait tout le monde, et cependant Dieu nous garde, dit un ancien auteur, d'avoir jamais de liaison intime avec un homme comme lui, car il n'usait de tous ses talens que pour faire le mal.

Hélène, cette femme qui fut la cause de la ruine de Troye, avait les cheveux blonds et grands, de très-beaux yeux, une bouche mignone et riante, une peau fine, le teint admirable, la jambe belle, la forme svelte et dégagée, et tout le corps, comme on dit, fait au tour; mais elle avait le caractère faible, crédule, sensible et peu fait pour garder la fidélité à son époux. Laïs et l'impératrice Faustine avaient autant de beauté que de penchant au libertinage. On pourrait rapporter une infinité d'autres exemples, mais ceux-là sont plus que suffisans. Cependant on dit en général qu'un beau corps est la demeure d'une belle âme. Pour moi, je pense qu'on ne serait pas fondé suffisamment à vouloir nous prouver le contraire par les traits historiques que j'ai rapportés, ou par d'autres semblables. Je sais des personnes dont on a célébré la beauté, et qui ont eu même tems de grands vices, pouvaient

avoir en effet quelque partie du visage charmant, quelques traits frappans, mais qu'elles en avaient qui n'y répondaient pas. Il faudrait qu'un historien contemporain soit bon physionomiste, il découvrirait bientôt ce que tant d'autres ne voient pas.

Ovide a dit que la beauté était toujours en guerre avec la pudeur, *lis est cum formâ magna pudicitiæ.* Mais il a eu égard sans doute aux occasions que la beauté fournit de donner des atteintes à la chasteté plutôt qu'à la beauté considérée en elle-même : celle-ci ne porte pas avec elle un penchant décidé aux mœurs licencieuses et dépravées. D'ailleurs, pour que la figure soit censée belle, toutes les parties en doivent être proportionnées, et faites les unes pour les autres; car, chacune considérée en particulier peut être belle, sans que de l'ensemble il résulte une beauté. L'un aime les grands yeux bleus, comme

plus doux et plus nobles; l'autre préfère les petits yeux noirs comme les plus vifs ; celui-là veut un petit nez retroussé, celui-ci un nez aquilin. Un nez tiré droit, un nez aquilin peuvent être beaux, mais un beau nez aquilin convient mieux avec des joues pleines et belles, qu'avec des joues belles, mais moins nourries. Une joue de cette dernière espèce, ou qui n'est pas d'un embonpoint rebondi, convient mieux avec un nez tiré droit qu'avec un nez aquilin. On doit juger ainsi du rapport des autres parties ; au lieu que chaque personne recevant des impressions différentes des objets, suivant la différence de son organisation, de son tempérament, qui forment son goût, ce qui plait à l'un ne plait pas à l'autre au même degré ; d'où il arrive qu'une beaute ravissante aux yeux de quelqu'un, est une beauté très-ordinaire aux yeux de beaucoup d'autres. Quand Praxitele, Zeuxis, Appelle, entreprirent de faire des

Vénus aussi belles qu'il était possible, ils auraient très-mal reussi s'ils n'avaient pas connu toutes les belles proportions et tous les rapports des parties, lorsqu'ils en firent le choix parmi les plus belles femmes de leur tems, pour en former un ensemble qui répondit à l'idée qu'ils avaient d'une beauté parfaite.

Ce n'est donc pas simplement ce qu'on appelle *beauté* que l'on considère comme l'étiquette d'une belle âme ; c'est cette élégance de forme et de configuration de toutes les parties, tant du visage que du reste du corps, et leurs proportions relatives, d'où résultent ces appas, ces attraits, qui attirent, qui charment l'esprit et ravissent le cœur. Telle fut la beauté d'Achille, de Patrocle, de Priam, de Troïle ; telle fut celle d'Hécube, d'Andromaque et d'autres hommes et femmes qui furent autant celèbres par la beauté de leur figure que par leur talent et leurs

vertus. Diogène Laërce dit que Pythagore était si bel homme que ses disciples le prenaient pour Appollon venu des régions hyperborées. Cyrus fut un très bel homme, Xénophon ne tarit pas sur ses louanges. Plutarque nous représente Darius d'une si belle figure, d'une figure si noble, qu'Alexandre le distingua et le reconnut aisément au milieu de ses troupes et de ses généraux, dans le fort même de la bataille où il le vainquit. Evagoras et Démoclès passaient pour les plus beaux hommes et les plus vertueux de leur tems. Ptolémée charmé de la probité de ce dernier s'écria un jour à son sujet : *ô amicum caput ! ex te quidem nullum malum, sed bona multis, et multa consiliasti !* O ami de l'humanité! vous qui n'avez jamais fait de mal à personne, et qui avez fait tant de bien à un si grand nombre de vos semblables! Scipion l'affricain, Auguste étaient d'une très-belle figure; l'un et l'autre avaient de

grandes vertus. Célébin, empereur des Turcs, eut la réputation de bel homme, de grand homme et de brave homme. Jean Pic de la Mirandole fut le prodige de son tems par la beauté et les graces de sa figure, ainsi que par l'universalité de ses connaissances et la douceur de ses mœurs.

Un front étroit, un nez court, de petits yeux, de grosses lèvres, sont devenus des traits de beauté nationale. Un prince d'Annamabon, qui fut long-tems en Europe, quelques jours avant son départ, disait que milady C. serait la plus belle femme du monde si elle était négresse. C'est un bienfait de la nature, et nos erreurs en fait de goût sur les traits qui constituent la beauté, nous sont très-utiles. En effet, si tous les hommes voyaient avec les mêmes yeux, et avaient le même goût, ceux que l'amour aurait blessés de ses traits, brûleraient tous pour la même femme. Cette belle serait la divinité à laquelle tous les hommes

offriraient de l'encens. Les autres seraient sans culte et sans autels : il est facile d'appercevoir les suites fâcheuses d'une pareille uniformité de sentiment et de goût.

Plusieurs anciens pensaient que l'âme humaine s'infusait au moment de l'union des deux sexes, et travaillait elle-même à la conformation du corps qu'elle devait animer ; que par cette raison, une belle ame devant naturellement se fabriquer une belle demeure, un beau corps était l'indice d'une belle âme. Ils n'osaient se persuader qu'une belle âme pût se loger dans nn corps defectueux. Porphyre dit que les démons ont des corps très-vilains. Plotin, qui, comme tant d'autres, croyaient les génies des êtres matériels, assuraient que tout ce qui est beau à l'extérieur l'est intérieurement. Diogène ayant entendu les discours d'un beau jeune homme, capables d'allarmer la pudeur, lui dit : n'as-tu pas de honte de tirer une épée de plomb gros-

sier et vilain d'un beau fourreau d'ivoire? Suivant Maxime de Tyr (second discours) ce qui est beau ne saurait être dangereux et nuisible, et selon Saint-Augustin (de civ. dei. lib. 15 c. 23.) Nous voyons dans l'écriture sainte que ce qui est beau est estimé bon. Voyez le fils d'Isaï de Bethléem, fort, robuste, prudent dant ses actions et dans ses discours, d'une prestance admirable et d'une beauté ravissante (1 reg. c. 16.) Joseph, fils de Jacob, était un très-beau garçon, doué des plus excellentes qualités du corps et de l'esprit.

Homère nous a dépeint Hector et Achille comme deux très-beaux hommes, et Thersite comme un monstre de laideur. Il dit de celui-ci qu'il surpassait en méchanceté et en scélératesse tous les grecs venus au siége de Troie. Virgile fait un mérite à Eubé d'avoir été un bel homme ; il le compare à Hector et à Achille, pour sa beauté, sa grandeur d'âme et sa bravoure.

— *Ipse antè alios pulcherrimus omnes infert se Eneas.*

Lycurgue avait fait une loi barbare, par laquelle les Spartiates devaient élever les beaux enfans avec le plus grand soin, aux dépens de la république, et appeler dans le désert ceux dont les corps seraient défectueux, ou les reléguer dans les lieux les plus éloignés de la terre. Si nous en croyons Diodore de Sicile, les Sophis avaient ordonné de faire périr tous les enfans difformes. Quand il s'agissait d'unir des jeunes gens par les liens du mariage, on n'avait point d'égard à la dot, mais à la figure et à la belle proportion du corps, dans la persuasion que leur postérité aurait des mœurs douces et toutes les qualités des bons citoyens. Une fille vraiment belle, dit Apulée, fut-elle pauvre, est toujours fort riche, puisque sa beauté annonce qu'elle porte pour dot à son mari un bon caractère, la satisfaction de posséder une beauté,

beauté, et le gage d'une postérité qui lui ressemblera.

Dans le choix de leurs rois, les Gymnosophistes donnaient la préférence à ceux dont la beauté se faisait particulièrement remarquer, même dans la concurrence des riches et puissans qui n'avaient pas cette qualité. Cépola, dans son Traité du choix d'un chef pour commander les troupes, dit que dans l'égalité de voix et de mérite, ou dans le doute, on doit préférer celui dont la physionomie est plus gracieuse et dont le corps est le mieux proportionné.

Aristote conseillait de rejetter du ministère et de la magistrature tous ceux qui avaient quelque chose de difforme ou de défectueux, parce que, dit-il, (Ethic. 1, c. 2) les personnes difformes ne peuvent être heureuses ni faire le bonheur des autres.

C'est sans doute la raison pour laquelle nous sommes naturellement portés à vou-

loir du bien à une belle personne, et que nous avons de l'aversion et de l'eloignement, souvent du mépris, pour les personnes laides ou défectueuses dans quelque partie apparente du corps. Aussi, toutes choses égales en fait de mérite, estimons-nous et faisons-nous plus de cas de celui qui a la beauté en partage que de celui qui ne l'a pas. *Gratior est pulchro veniens in corpore virtus*, Eneid., l. 5.

Pythagore, sans doute par la même raison, n'admettait à son école que les jeunes gens de belle figure et d'une physionomie gracieuse, persuadé qu'elles étaient l'indice de la vertu et de bonnes dispositions à l'étude de la philosophie. Il conseillait aux autres jeunes gens de tourner leurs études vers d'autres objets.

Platon avait aussi les mêmes idées, puisqu'il fit afficher sur la porte de son école, que quiconque n'aurait pas une figure agréable et bien proportionnée dans toutes

ses parties, se donnât de garde de s'y présenter.

C'était donc une opinion reçue, même chez les plus grands philosophes, qu'il n'y avait point de defaut du corps qui ne fut l'annonce et le garant de quelque defaut de l'esprit.

C'est pourquoi Pallade, au liv. 2 de ses Epigram

Pes tibi quod claudus, quod clauda per omnia sit mens:

Iteriùs retegunt extra signa malum.

Sénèque (Déclam., l. 4) assure que les anciens Romains avaient une loi qui excluait du nombre des aspirans au sacerdoce, non seulement les infames declares, mais tous ceux qui auraient quelques membres mutilés ou defectueux ou difforme, comme indignes du sacerdoce. On poussait cette opinion de leur indignité jusqu'à les déshériter. Vulcain, nous dit la fable, était difforme; on le chassa du ciel par cette raison;

il ajouta à ce défaut celui de devenir boiteux dans sa chûte sur la terre. Un Augure était destitué de ses fonctions, au dire de Plutarque, dès qu'il était simplement affligé d'une plaie ulcérée, parce que son esprit pouvait en être troublé comme de la mutilation d'un membre.

On peut voir sur cette matière l'Histoire Naturelle de Pline, l. 17, et le livre du Lévitique, ch. 21, où nous lisons que Dieu défendit à Moïse d'admettre au sacerdoce aucun boiteux, ou ceux qui auraient le nez tors ou plus grand que de mesure, ou les jambes cagneuses, ou les yeux chassieux, ou borgnes, ou tachés de quelque marque blanche. Saint Augustin, cité à ce sujet dans les Décrétales, dit, comme les anciens, que le défaut de proportion dans les membres du corps indique du défaut dans l'esprit. (41 dist., § dernier).

Saint Grégoire de Nazianze, dans son second livre contre l'empereur Julien,

assure que long-tems avant que cet empereur se fut declaré contre les chrétiens, lui, Grégoire, avait déclaré bien des fois ce que Julien pensait et serait dans la suite, parce qu'il avait vu tout cela sur sa physionomie. « Il avait, dit ce prélat, la tête » droite, roide, ferme sur ses épaules, un » regard incertain, toujours vague et fé» roce ; une démarche peu assurée, les » pieds toujours en mouvement, un nez où » le mépris, l'effronterie et l'insulte étaient » peints, un ris bruyant, pétulant, effré» né, le oui et le non très-familiers; ques» tionneur, importun, et ne répondant » presque jamais directement ou à propos. »

Non seulement on regardait dans ces tems-là comme de très-mauvais sujets ceux qui avaient quelque difformité dans la figure ou dans la forme du corps; on pensait de plus que leur rencontre était de mauvais augure.

Thersite, suivant Homère, était borgne,

boiteux, avait les épaules voûtées, la poitrine enfoncée, le crâne élevé en pointe, était presque chauve et imberbe.

On trouve dans l'histoire une infinité de traits qui justifient l'opinion défavorable accréditée contre les hommes disgraciés par la nature ou difformes de quelque manière que ce soit.

Un même mot en grec embrasse le bel et le bon, et le Saint-Esprit appelle souvent bon ceux qu'il veut dire beau.

Il est vraisemblable que c'est la beauté qui a d'abord frappé les hommes et qui les aura déterminés à donner aux uns la préférence sur les autres.

. . . . Agros divisere atque dedere
Pro facie cujusque, et viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit, viresque vigebant.

L'entrée du palais de la Chine à Pékin, et même les approches de ce palais, sont

défendues aux bonzes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, aux mendians, à ceux qui ont le visage défiguré par quelque cicatrice naturelle ou accidentelle, qui ont le nez ou les oreilles coupées, en un mot, à tous ceux qui ont quelque difformité considérable. On a ces mêmes idées dans presque tout l'orient, et cela s'observe de tems immémorial. On y regarde les difformités naturelles comme des signes ou étiquettes de la difformité du caractère.

DES SENSATIONS.

Les sensations sont les impressions que le corps reçoit par les objets présens, ou par l'équivalent. Le sentiment est l'impression excitée dans l'ame par les sensations.

On doit considérer dans les sensations; 1°. l'objet qui affecte le corps, soit médiatement, soit immédiatement; 2°. le milieu qui communique le mouvement; 3°. l'espèce d'impression qui se passe en nous. Je laisse aux physiciens l'examen des deux premiers articles, et je me contenterai de considérer la nature de l'impression quelconque produite par l'objet présent, ou par l'équivalent à la présence de l'objet.

Pour mieux développer la nature des sensations, nous en distinguerons trois

espèces ; les *directes*, les *réfléchies*, les *mixtes*.

Les *directes* sont excitées par la présence des objets; ils excitent un certain mouvement à l'extrémité des nerfs distribués à la superficie des organes, et avertissent, pour ainsi dire l'ame de ce qui se passe au dehors; ce qui fait que toutes les sensations directes dépendent du tact.

Les objets qui peuvent nous toucher sont infinis, ainsi que leurs différences; la disposition organique des objets touchés ne l'est guère moins: le nombre des sensations directes est donc presqu'infini, mais il est d'usage de les réduire à cinq, à cause des différens organes qu'elles affectent plus sensiblement. Tels sont les sens de l'ouie, de la vue, du goût, de l'odorat et du tact. Il y a cependant encore des sensations particulières, lesquelles n'ont rien de commun entr'elles, et sont très-distinctes des autres : telles sont la

sensation de la soif, de la faim, de l'appétit vénérien. Au reste peu nous importe, pour le présent, de déterminer ou de discuter même l'exactitude de la division du nombre des sens, puisque nous n'en traiterons que par rapport aux impressions qu'en reçoit l'ame, et aux impressions que l'ame fait sur le corps.

La sensation directe se fait à l'endroit même touché par l'objet. La partie frappée supposée vivante, et douée de sensibilité est susceptible de toutes les impressions que les objets peuvent y faire. Si un objet est présent à notre vue, l'image s'en peint sur la rétine, et c'est-là où nous allons en chercher l'empreinte. Si nous nous piquons, si nous nous brûlons le doigt, ce n'est pas au cerveau que nous avons le sentiment de la piqure ou de la brûlure. La sensibilité et la vie sont répandues par tout le corps; l'ame est présente par-tout, et vivifiant toutes les parties, elle est sen-

sible jusques dans la plus petite parcelle douée de la force tonique.

Les corps des machines où toutes les parties se correspondent, et où le jeu dépend tellement des fonctions de quelques autres, qu'elles se détraquent, ou cessent leur mouvement, lorsqu'on ôte l'action de l'une d'entr'elles.

Otez le cœur, tout mouvement cesse: ôtez le cerveau l'action tonique disparaît; ôtez toute autre partie organique essentielle à la vie, l'ordre est aussitôt interverti. C'est une espèce de montre: si vous en otez une roue de communication, il n'y aura plus de mouvement.

Nous ne connaissons que deux modes dans le sentiment, la douleur et le plaisir. Ce sont des sensations directes, dont l'une tend à la conservation de notre être, le plaisir, l'autre à sa destruction, la douleur. La première chatouille simplement les

fibres et leur donne un mouvement proportionné à leur tension et à leur ressort: la seconde les frappe rudement, déchire les parties ou les distend trop. Tout ce qui peut tendre à rompre l'équilibre dans la machine, ne peut y exciter qu'un sentiment désagréable et fâcheux.

Chaque sens a son plaisir et sa douleur. Le plaisir de l'œil n'est pas celui de l'odorat, ni de l'ouïe. Ce plaisir et cette douleur ont aussi leur intensité à raison de la force qui les cause, et de la disposition de la partie affectée; ce qui varie nos plaisirs et nos tourmens en mille manières, et fait que ce qui plait à une personne déplait à une autre, parce que leurs dispositions ne sont pas les mêmes. Mais les sens peuvent être en même tems affectés d'une manière agréable; alors, l'ébranlement du sens passe jusqu'au cœur, ce viscère se dilate avec plus d'aisance,

le

le sang circule avec plus de liberté, le visage s'anime, le front porte l'empreinte de la satisfaction et de l'allegresse.

Le tact qui semble resider plus particulièrement au bout des doigts et sur les lèvres, parait être un sens plus general et aller plus directement à l'ame pour lui causer des émotions voluptueuses, mais il est d'autres parties sous le rideau tendu par la pudeur où le sentiment du tact est plus vif et plus exquis, puisque les hommes qui forgeaient les dieux à leur image, auraient cru qu'il aurait manque quelque chose au bonheur de Jupiter, s'ils ne l'avaient pas mis entre les bras de Danaé ou d'Io, Apollon pâmé sur le sein de Daphné et Vénus couchée avec Adonis.

La diversité dans l'organisation, ou dans la manière d'être actuelle des sens dans differens individus, les rend susceptibles de plaisir ou de douleur, par la même impression. La musique qui plait

aux uns, déplaît aux autres. Telle couleur est agréable à l'un, et détestée par l'autre; celui-ci recherche telle odeur avec empressement, tandis que celui-là la fuit avec horreur. Les mets flattent plus ou moins, ou déplaisent selon la diversité de l'organe du goût. L'âge même qui change les constitutions, change aussi les manières de sentir; de là vient que les goûts changent, ainsi que les affections. C'est pourquoi chaque être organisé a sa manière de sentir relative à sa manière d'être actuelle. Le goût d'une personne malade n'est pas le même que le goût de la même personne en santé.

Quant à la douleur, un rien la sépare du plaisir. Celui-ci trop vif ou trop prolongé devient douleur. Elle a comme le plaisir ses différences suivant les sujets: elle varie à raison de leurs dispositions qui constituent le dégré de leur sensibilité.

Les sensations *réfléchies* sont excitées

par un mouvement équivalent à celui que produit la présence des objets. Si le sentiment est vif et impétueux, il augmente l'action tonique, le cœur précipite ses mouvemens, et les organes du sens sont ébranlés de même que par la présence des objets.

Un malade agité par les redoublemens d'une fièvre violente en est une preuve; il voit mille monstres qu'il veut combattre. Il s'élève, s'élance sur eux. Aux yeux des assistans il ne fait que battre l'air: aux siens les monstres paraissent terrassés. Fier de sa victoire, il se couche les sens encore émus et le corps couvert de sueur.

Un rêve, un songe est produit par des mouvemens intérieurs; les sensations qu'il procure sont égales en force à celles qu'occasionne la présence des objets. Un jeune homme dont l'imagination riante pendant la veille l'a fait voltiger sur les plaisirs, dort ensuite entre les bras des songes vo-

luptueux ; pendant son sommeil ses membres éprouvent un doux trémoussement, ses entrailles tressaillent, il ressent toute la suite d'un plaisir qu'il aurait goûté dans la réalité.

Les passions tumultueuses troublent la circulation du sang, gênent la respiration et les sécrétions. Il en résulte mille symptomes que l'on ne peut attribuer qu'aux désordres dont elles sont la cause. Les personnes attaquées de vapeurs, du mal hypocondriaque, de l'affection hystérique, souffrent beaucoup en réalité, et la bizarrerie des maux dont elles se plaignent excite notre compassion. Les émotions trop vives de l'ame en sont presque toujours les causes primitives et les causes qui les entretiennent. L'amour, la haine, la jalousie, la colère, la crainte, les chagrins, les inquiétudes, et toute la nombreuse suite des passions effrénées enfantent ces symptomes si variés qui n'épargnent aucune partie du

corps. La tête souffre des douleurs cruelles, elle éprouve des vertiges et des tiraillemens; la poitrine est affectée d'une toux sans expectoration ; la respiration est si gênée que le malade craint d'être suffoqué, les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque instant; le bas-ventre est attaqué de coliques, de douleurs vagues, de constrictions, de battemens d'artères, les membres se réfroidissent ou s'échauffent subitement, éprouvent de légères convulsions; et ce qui revient plus particulièrement à notre sujet de physionomie, la peau est teinte tantôt d'une couleur pâle et livide, tantôt d'un jaune foncé ou d'un rouge fort vif. Le plus grand mal c'est que l'esprit est affecté, et cause au corps mille sensations aussi réelles que s'il était tourmenté par des causes évidentes. Les idées bizarres et soutenues qu'ont enfanté les vaporeux, les hypocondriaques, sont sans nombre, et ont toujours produit

chez eux de véritables sensations. Plusieurs se sont imaginé qu'ils étaient de vrais loups-garous ou coureurs de nuit, maladie à laquelle on a donné le nom de lycantropie *.

D'autres se sont persuadé qu'ils étaient de vrais sorciers, et qu'ils assistaient au sabbat. Quelques-uns pensaient avoir une tête de verre, et n'osaient faire le moindre mouvement de peur de la casser. Ceux-ci croyaient avoir toujours une mouche sur le nez, avoir des grenouilles dans l'estomac, enfin mille autres idées non moins singulières, qui n'étaient que l'effet de la dépravation de leur imagination.

Un jeune homme livré aux préjugés de son enfance, et d'une imagination remplie

---

* Vid. Plin., lib 8, c. 28. Martinum de cultû Mithrœ per adscititias ferarum et pecudum formas, lib. 2, c. 55; de Sacris Virginibus in insulâ senâ, lib. 4, c. 13; delema Lotharingica, lib. 4, c. 20.

de chimères dont sa nourrice l'a bercé, s'il se trouve seul le soir dans un endroit écarté, exposé aux sifflemens des vents et couvert de ténèbres, ne s'y représente que mille monstres; il voit, il touche, il sent tous les fantomes que son imagination derangée par la peur lui suggère, il tremble, il pâlit, ses cheveux se herissent; il ne peut ni crier ni s'enfuir; il réalise tous les maux futurs que la crainte lui fait regarder comme présens; et toutes ses sensations réelles relativement à lui ne partent cependant que de la reflexion.

. L'enthousiasme produit dans les poëtes et dans les peintres les mêmes effets que l'imagination échauffee chez un bon acteur qui joue bien son role.

Il y a donc une cause interne de sensation, laquelle doit être distinguée de celles qui sont excitées par les objets extérieurs, et ne sont pas moins réelles quoique moins certaines quant à leurs objets,

J'ai dit que les sensations réfléchies sont réelles; mais il peut en exister de fausses, quant à la vérité de l'existence actuelle de l'objet qui les a fait naître. Elles peuvent donc être trompeuses; et les plus célèbres philosophes ont pris quelquefois l'apparence pour la réalité. Dans une violente agitation de colère, même réfléchie, nous n'entendons ni ne voyons l'objet tel qu'il est: préocupé de l'amour, la passion nous présente l'objet que nous aimons sans défauts : dans l'ennui et l'affliction le plus beau jour devient presqu'une nuit pour nous ; mais ces sensations n'en sont pas moins dans les rapports qu'elles ont avec nous, quoiqu'elles nous trompent sur la nature des objets qu'elles nous présentent.

Les sensations *mixtes* sont excitées tant par les objets présens que par la réflexion. Souvent nous appercevons un objet et l'imagination nous le présente pour tel ou tel. Cette sensation est donc l'ouvrage des

sens et de l'imagination, ou le résultat d'une sensation *directe* et d'une sensation *réfléchie* Les sensations *mixtes* sont douteuses, les conséquences n'en sont donc pas certaines. Qu'une personne timide, par exemple, apperçoive à la brune un animal au coin d'un bois, il jugera que c'est un loup tandis que c'est un chien. Ainsi l'erreur n'est pas dans la sensation mais dans le jugement. Les sensations mixtes sont donc moins évidentes que les sensations directes, moins certaines que les sensations refléchies. Cependant elles ne laissent pas que d'être d'un usage fort étendu; c'est sur elles que l'on bâtit ordinairement les systêmes; ce sont elles qui ont peuplé les planètes; qui ont fait disserter sur les mœurs et les coutumes, sur la religion même de leurs habitans; qui ont fait voir des mers, des forêts et des montagnes dans la lune, etc., etc.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail

des anciens et des modernes sur le siège ou l'organe des sensations. Aristote le plaçait dans le cœur, Hypocrate dans le cerveau, et jusqu'à présent on ne s'est guère écarté du sentiment de ce dernier. Il ne s'agissait plus que de les y faire parvenir : les uns ont prétendu que c'était par la vibration des nerfs, d'autres par le reflux du suc nerveux ; quelques-uns par le secours de certains esprits animaux de la nature de la lumière *.

Toutes nos connaissances viennent des sens. Elles doivent donc être plus ou moins parfaites selon que les organes de nos sens sont plus ou moins bien disposés pour nous fournir des impressions exactes des objets, et des idées conformes à leur nature. Cette perfection consiste à avoir des organes délicats, suffisamment étendus et susceptibles

---

* Les Cartésiens, les Gassendistes, Borelli, Magores, Vicussem, Willis.

de la plus grande impression. Alors nous sommes à portée de juger des objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, et des relations qu'ils peuvent avoir entr'eux et avec nous. Aussi remarque-t-on que les ames sont plus ou moins affectées, selon que le sentiment est plus ou moins exquis : des personnes sont vivement touchées d'un spectacle qui ne fait presqu'aucune impression sur quelques autres. Un concert ravit celui-ci, tandis que celui-là y est d'une tranquillité révoltante.

L'action des sens qui sont le sujet des sensations, peut être détruite dans quelques-uns ou diminuée. L'ame alors sera privée en tout ou en partie du sentiment qui lui fournissait les idées archétypes des choses. Cinq personnes en société dont chacune n'aurait qu'un sens different des autres, ne pourraient se communiquer leurs idées, parce qu'elles ne s'entendraient pas plus entr'elles qu'un sourd qui s'effor-

cerait de faire entendre à un aveugle ce que c'est que les couleurs. Elles auraient cependant deux sentimens qui leur seraient communs, le plaisir et la douleur ; mais elles raisonneraient différemment sur la nature de ces modes généraux et universels, parce qu'elles ignoreraient la nature de leurs causes.

Le toucher est, à proprement parler, le sens universel ; et de tous le plus mathématicien, le plus philosophe et le plus voluptueux. C'est sur l'organe du toucher que se fait le plus grand chatouillement, et c'est par lui que l'on éprouve cette singulière démangeaison qui entraine vers la volupté. Mais cet organe du plaisir est en même-tems le siège de la douleur. Malheureusement la plupart des hommes émoussent la finesse et la delicatesse de ce sens par des travaux manuels pénibles. Après avoir considéré les mains et la peau d'une personne, si cette peau est endurcie, ou

par

par l'ardeur du soleil, ou par la rigueur du froid, ou par le frottement d'autres corps, on peut aisément en conclure que l'impre sion des objets est beaucoup moins sensible dans ces personnes que dans celles dont la peau fine et délicate est susceptible de la moindre impression. Les idées de ces dernières seront donc plus vives et plus animées ; par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, l'imagination sera plus vive, la conception plus prompte, et leur jugement étant formé sur la connaissance d'un plus grand nombre de parties de l'objet sera aussi plus certain.

On peut faire aux autres sens l'application de ce que nous venons de dire sur les conditions requises pour la perfection du toucher. Les enfans n'ont guère d'autres plaisir que celui de manger ; ils sont presque tous gourmands et sensuels. Il ne faut pas en être surpris ; le gout est le premier sens dont ils aient fait et continué l'usage,

l'instinct leur apprend la nécessité de satisfaire leurs desirs à cet égard. Les jeunes gens detournés par d'autres passions se soucient peu des bons morceaux; mais les vieillards dont les autres sens sont emoussés aiment le plaisir de la table, comme la seule ressource qui leur reste pour se dédommager des autres plaisirs dont ils sont privés.

Plus ou moins de sensualité pour les plaisirs de la table annonce presque toujours plus ou moins de delicatesse, et un discernement plus ou moins exquis des mets et des liqueurs montre souvent la qualité du jugement. Le pape Adrien VI, suivant la remarque de *Paul Jove*, avait le goût dépravé en ce qui concerne la bonne chère, et ne l'avait pas meilleur pour le gouvernement. Les gourmands sont communément froids et de peu de génie.

Cardan (de Subtilit., lib. 13), pense qu'un odorat excellent est une marque

d'esprit : parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus fin, et que ces mêmes qualités dans un degré proportionné rendent l'imagination plus vive, plus féconde, et la conception plus prompte. C'est pourquoi les Latins appellaient un homme d'esprit *vir emunctæ naris*, et que Martial donne aux Romains la finesse de l'odorat du rhinocéros. (Lib. 1, Epigr. 3).

Une vue perçante et nette est très-propre à favoriser les opérations de l'entendement.

Ceux qui ont l'ouïe fine ont communément les opérations de l'entendement faciles. Les enfans qui ont cet avantage montrent ordinairement plus d'intelligence et de raison qu'on n'en devrait espérer à leur âge.

Platon et Aristote pensaient qu'il n'y a pas de grands génies qui ne soient atteints d'un certain grain de folie. (Plato in ione; Seneca de tranquillit. animi, cap. 15).

Delà sans doute est venu le proverbe qui dit : *Tous les poëtes sont fous : mais tous les fous ne sont pas poëtes. Maranus*, *Lucrèce*, *le Tasse*, *Gaspard Barlem*, *Jacques Cassagne*, *Garice Sanchez de Badajoz* ont composé la plus grande partie de leurs ouvrages dans des accès d'une véritable folie. *Camille-Faërne*, *Santeuil*, ne travaillaient jamais mieux que lorsque Bacchus avait échauffé leur cerveau. *Arouet de Voltaire* a, ce semble, exténué son corps par l'étude, le bon vin, le café, bu en quantité pour exalter son esprit et subtiliser son génie.

DES INCLINATIONS ET DES MOEURS PROPRES A CHAQUE CLIMAT ET A CHAQUE NATION.

VOYONS ce que les anciens pensaient sur les caractères des nations qui leur étaient connues : nous verrons ensuite quels changemens ils ont éprouvés.

Isidore (*in Etimologi*) dit que les Africains sont fins, rusés et trompeurs, les Grecs légers, les Romains graves, les Italiens cruels et de bon conseil. Les nations du nord sont, suivant Vitruve, braves, craignant peu les blessures et le danger, mais beaucoup la fièvre, et d'un esprit lourd : les nations du midi au contraire. Les Italiens en particulier, selon le même

auteur, excellent en force d'esprit et de conseil, qu'ils opposent à la force du corps naturelle aux nations du nord, force qui manque aux Italiens, et à laquelle ils suppléent par l'adresse. Aristote est à peu près du même sentiment, puisqu'il dit que les Européens du nord sont très-courageux, mais peu ingénieux et peu spirituels; les Asiatiques brillans par le génie et par leurs dispositions pour les arts, mais peu braves. Les Grecs participent des bonnes qualités des uns et des autres, dignes par là de l'empire du monde, s'il ne formait qu'une république. Ptolomée en juge suivant les principes de l'astrologie dans lesquels nous ne nous proposons pas d'entrer.

Maternus disait les Scythes cruels, les Indiens magnifiques, les Gaulois inconsidérés, étourdis dans la jeunesse, les Grecs légers et inconstans, les Asiatiques voluptueux et livrés au libertinage, les Siciliens rusés, les Espagnols vains, orgueilleux,

fanfarons : les Egyptiens sages ; les Babyloniens prudens. Si nous en croyons Hipocrate, ceux qui habitent la partie méridionale de l'Asie sont plus doux, plus bienfaisans, plus laborieux que les Européens, mais moins hommes, moins braves et moins capables de soutenir la fatigue, et plus disposés à succomber aux chagrins.

. Malgré tout ce que les auteurs ont pu dire à cet égard, je crois qu'en doit faire moins de fond sur ce qu'ils en ont dit que sur des observations bien multipliées et bien réfléchies. Depuis que le czar de Russie, Pierre-le-Grand, a introduit les sciences et les arts dans ses états, où ils étaient presque ignorés, les mœurs des Russes qui habitent les villes sont presque diamétralement changées, et combien ne changeront-elles pas encore par les lois insérées dans le nouveau code de ce pays-là par Catherine II, Alexiewna, la première qui ait pris le titre d'impératrice de toutes les Rus-

sies. Lorsque les Romains et les autres Italiens furent devenus, pour ainsi dire, les maîtres du monde, ils en devinrent d'un orgueil si outré, qu'ils osèrent borner le territoire d'Antiochus par un cercle, ce qui fit que ce roi reprocha à un de ces conquérans sa vanité, et lui dit : *Romanum esse tibi animos facit.*

Voici ce qu'un Italien (Scipio Claramontius) et un Anglais (Barclai), celui-ci dans son *Icon animorum*, et celui-là dans son Traité *de conjectandis cujusque moribus, et latitantibus animi affectibus*, dans le siècle dernier, ont pensé du caractère de chaque nation.

DES ESPAGNOLS.

Les Espagnols, vains, fanfarons, orgueilleux, se montrent tels par leur gravité, qui semblerait être un effet de leur mépris pour les autres nations, s'il n'avaient

pour elles tous les égards que la décence et l'honnêteté exigent. Ce n'est pas la bravoure qui les porte à mépriser le péril dans les actions militaires, mais l'ambition de l'honneur et de la gloire: c'est pourquoi les jeunes soldats ne font pas d'excellentes troupes; mais quand ils ont pris l'esprit du corps, et qu'ils sont exercés dans la discipline, ils ne le cèdent à aucune autre nation. Les arts et les sciences ne fleurissent pas chez eux, si l'on en excepte la théologie. Ils s'aiment beaucoup eux-mêmes, et ont tous les défauts qui en sont une suite : aussi préfèrent-ils leurs commodités à tout, et l'ostentation influe sur toutes leurs actions, je croirais presque sur leur constance même.

DES FRANÇAIS.

Ils sònt vifs et inconsidérés entr'eux et chez les autres, jusqu'à ce que l'âge les ait

un peu mûris; mais polis, honnêtes et généreux chez eux envers les étrangers. Ils s'adonnent aux arts et aux sciences, et y réussissent parfaitement. Leur esprit est fin et subtil, et leur caractère peu constant. Ils sont belliqueux et braves, mais plus, ce semble, par impétuosité d'esprit que par réflexion; car si cette impétuosité rencontre une résistance opiniâtre, le découragement s'empare d'eux, mais à la première occasion ils savent retrouver leur ancien courage. Au commencement de l'action ce sont plus que des hommes, mais s'ils ne peuvent vaincre la résistance, ils sont pires que des femmes. Ils donnent aisément dans le plaisir et dans la débauche, mais ils les abandonnent avec la même facilité; les Espagnols y sont plus vifs et plus constans.

DES ALLEMANDS.

On attribue aux Allemands de l'orgueil

et de la dureté dans le caractère, ce qui en fait de bons soldats. Cette rigidité de caractère est peut-être le principe de leur amour pour l'étude du droit des gens et de la justice: mais s'ils ne désirent guère le bien des autres, ils sont très-attentifs à conserver le leur par tous les moyens possibles. Les arts sont chez eux en recommandation, et ils les cultivent avec plus de succès que les sciences.

Vénus ne fut jamais leur déesse favorite: et cela est étonnant si le proverbe, *sine cerere et baccho*, *friget Venus* est vrai, car ils sont de gros mangeurs et de grands biberons. Cet excès est sans doute nuisible à l'amour: ce petit dieu n'aime pas à s'appésantir par l'excès des viandes, ni à se noyer dans le vin.

Ce que nous venons de dire de ces trois nations, est à peu près leur caractère en général: mais on aurait tort de n'y point mettre d'exception. On y en trouve un

grand nombre doué des vertus, ou entiché des vices et des défauts contraires à ceux dont nous avons parlé Le Nord a produit des savans, et de grands princes, et la France des génies dont la prudence et la constance ont été l'apanage.

DES ITALIENS.

Le souvenir de s'être vus les maîtres du monde, les réflexions sur leur état actuel, gouvernés par la thiare, a beaucoup diminué la vanité et l'orgueil des Italiens. Dans le tems de leur plus grande gloire ils eurent l'hospitalité en recommandation, et traitent encore aujourd'hui très-civilement les étrangers. Ptolomée leur attribue cette vertu.

Quand les Italiens ont été exercé dans l'art militaire, ils deviennent de bonnes troupes. La partie septentrionale participe de la bravoure et du caractère des fran-

çais,

çais, et la partie méridionale approche davantage du caractère des Espagnols ; mais ils paraissent avoir plus de vivacité et de pénétration, avec moins de constance.

Ils ont excellé dans quelques arts d'agrément, tels que la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique : ils en sont beaucoup déchus.

Les Siciliens diffèrent un peu des Italiens, quoique la Sicile ne soit éloignée que de trois mille (15 à 16000 pieds.) ou environ de l'Italie. Ils sont extrêmement prévenans envers les étrangers ; ils sont plus vifs et plus pénétrans que les Napolitains, on en trouve plusieurs qui s'adonnent aux sciences, ils tâchent de mettre du goût dans l'ameublement de leurs maisons. Les femmes Siciliennes sont très-enjouées ; leur teint est assez beau pour un climat méridional : et la quantité de familles nombreuses atteste la fécondité des femmes de cette

île. Le Sicilien est très-chicaneur et processif. Il ne parait pas avoir un genie créateur, mais il est très-habile dans l'imitation. Il y a aussi peu d'industrie parmi eux. Ils ont beaucoup degenéré de leurs ancètres à tous ces égards. Le peu de sureté qu'il y a à voyager en Sicile ne donne guère une bonne opinion des Siciliens. Les brigands y sont en très-grand nombre, et proteges ouvertement par quelques barons du royaume.

Le baron de Riedesel dépeint les Siciliens de la manière suivante. Cette nation ainsi que tous les peuples meridionaux de l'Europe, possède beaucoup de finesse, de pénetration et de talens; mais elle est en meme tems fort adonnée à cette mollesse, à ce penchant à la volupté, à cet esprit de ruse et d'artifice, qui semble generalement s'augmenter à mesure qu'on avance vers le midi. Ce feu si etonnant qui les anime n'est pas accompagné chez

eux de la moindre apparence de ce flegme si nécessaire aux artistes dans l'exécution. On le voit chez leurs peintres, leurs sculpteurs, leurs poëtes même, dont tout le royaume fourmille, même parmi le peuple... Un sel âcre agit sans cesse sur leurs nerfs.... Cette âcreté d'humeur les rend inquiets, impatiens, turbulens? et cette disposition jointe au feu qui les brûle en dedans, se manifeste au dehors par les forfaits les plus atroces. Voilà pourquoi les effets de la Jalousie et de la vengeance sont si terribles chez eux, et pourquoi ils surpassent à cet égard toutes les autres nations. Ce même melange qui compose leur caractère, produit aussi quelque fois des actes d'héroïsme et de stoïcisme, dont on a beaucoup d'exemples.

Il se trouve encore quelques traits de ressemblance entre les anciens Siciliens et ceux d'aujourd'hui, quoique les nombreuses mutations d'habitans, de souve-

rains, et de formes de gouvernement ayent rendu ces traits un peu rares. Les physionomies grecques y sont assez fréquentes, et l'on y voit un assez grand nombre de beautés en hommes et en femmes, mais plus de ces dernières, ce qui est tout le contraire du climat de Naples qui produit de très-belles figures en hommes, tandis qu'il n'est pas si favorable au beau sexe. Les maris commencent à rougir de cette jalousie attachée au terroir, et l'on y passe son tems agréablement.

DES POLONAIS.

Quoi qu'environnés de l'Allemagne, de la Russie et de la Tartarie, les Polonais ne ressemblent guère aux peuples de ces trois nations: Leurs mœurs étaient anciennement plus civilisées que celles de leurs voisins. Ils affectent et aiment plus l'éclat et la splendeur, quoi qu'ils s'adon-

nent peu aux arts et aux sciences. D'ailleurs, ils tiennent beaucoup des Italiens. Depuis le partage de la Pologne, il est probable que ses habitans prennent et prendront de plus en plus l'esprit et les mœurs des peuples qui sont devenus leurs maitres.

DES HONGROIS, ILLYRIENS, DALMATES, ET GRECS.

Le climat de la Hongrie est à peu près celui du milieu de la France; les mœurs des uns et des autres se ressemblent beaucoup. Courageux, vifs, impétueux et bons guerriers; mais comme les Hongrois cultivent moins les sciences et les arts que les français, et que leur éducation n'est pas si soignée, ils ont conservé plus de rudesse dans le naturel et dans la manière d'agir.

L'Illirie et la Dalmatie sont sur la même latitude que l'Italie; mais le pays est plus rude et les habitans moins policés. S'ils

cultivaient leur esprit, l'aptitude qu'ils ont pour les sciences et leur humeur guerrière en feraient des hommes.

Jadis la Grèce se rendit célèbre par ses talens pour les arts, et pour les sciences qui y florissaient, d'où elles s'étendirent dans tout l'Occident. Mais toutes leurs belles dispositions ont disparu à l'approche de la tyrannie des Turcs qui ne les cultivent pas. Ils ont cependant encore quelques restes de cette ancienne bravoure et du courage des Spartiates, ce qui en fait le nerf de la milice Ottomane, puisque les janissaires en sont presque tous tirés.

Les Affricains de la côte de la mer Méditerrannée, vis-à-vis de la Grèce, ont beaucoup de finesse, d'esprit, et sont extrêmement adonnés à la luxure et à la débauche. Titelive l'a dit dans son 29e. liv. *Sunt ante omnes barbaros naturæ humidæ et effusæ in venerem.* Ils sont sobres dans l'usage des viandes, et moins industrieux

comme moins bons guerriers que les Européens. Les Egyptiens avoient un esprit plus cultivé et plus d'aptitude pour les sciences et les arts, mais leur caractère était à-peu-près le même.

DES ANGLAIS.

On ne trouve guère de différence entre les Anglais du tems passé et ceux d'aujourd'hui. Pleins de talens pour les sciences et les arts, ils les cultivaient avec succès. L'humeur pensive et mélancolique qui les domine y contribue beaucoup. Une bile échauffée les rend très-sensibles aux injures, comme le sang qu'elle agite leur donne de la disposition à l'amour, mais aussi à l'inquiétude, à la tristesse, quand la mélancolie les gagne, ce qui n'arrive que trop souvent, et enfin à l'ennui de la vie. Fiers dans la prospérité, furieux dans l'adversité, ils ne paraissent plus les mêmes hommes. La beauté des hommes et

des femmes frappa tellement Saint-Augustin leur apotre, qu'en écrivant à Saint-Grégoire pape, qui l'y avait envoyé, il substitua le terme *angeli* à *angli*.

Causes physiques du caractère de ces peuples.

Nous avons parlé du caractère et des mœurs des nations qui sont le plus à portée d'être connues, mais sans avoir égard à l'influence des causes physiques et naturelles qui y entrent pour beaucoup.

L'*Espagne* s'etend depuis le 44me. degré jusqu'au 35me. de latitude septentrionale; elle est donc beaucoup plus méridionale que la France, et en quelques parties un peu plus que l'Italie. La nation devrait être conséquemment moins guerrière; mais comme le pays est montueux, et le terrain aride et assez sec, la fraîcheur du sol modère l'activité des rayons du soleil.

Cependant les vapeurs et les exhalaisons qui s'en élèvent ont quelque chose d'aduste, et les eaux un goût saumâtre ou salé, d'où leur vient, ainsi que du climat, ce penchant pour Vénus, auquel ils se livrent avec tant d'ardeur. Cette sécheresse de sol et de climat se communique à l'habitude du corps, le rend plus compacte, et semble être le principe de leur obstination et de leur constance.

Située dans un climat plus tempéré, et ayant un sol varié de montagnes et de plaines arrosées d'eaux claires et de bonne qualité, la France nourrit des habitans dont le corps est plus souple, plus humide, qui respirent un air imprégné de vapeurs douces et pures, qui réjouissent le cœur et la tête, aiguisent l'esprit, et lui donnent cette disposition aux talens et aux sciences; mais elles infusent, pour ainsi dire, la vivacité, l'audace et l'inconstance du goût qui influe sur celle des modes.

La partie de l'Italie qui avoisine l'Apennin tient des qualités du sol de la France, ainsi que des mœurs de ses habitans méridionaux. Le reste de l'Italie est plus humide et plus aqueuse : mais le climat la rapproche de celui d'Espagne : le grand nombre des lieux secs et arides fournit des vapeurs sèches, qui modèrent l'humidité de celles qui s'élèvent sur les eaux, et comme celles-là sont plus abondantes, elles contribuent à la sécheresse du corps, et à la sagesse, à la prudence, ou pour mieux dire, à la finesse et à la ruse, comme le dit Héraclite : *splendor sicus, animus sapientissimus.*

Ce que nous venons de dire des Italiens leur convient en général : mais il y a des différences relatives à la situation des provinces. La Calabre, qui est la plus méridionale, brille par les dispositions aux sciences, et les plus au Nord pour leur vivacité impétueuse, guerrière et française.

Les Romains qui se trouvent placés entre les deux participent aussi de leurs bonnes et de leurs mauvaises qualités.

La fraicheur du climat donne de la hardiesse aux Allemands, mais moins de vivacité; les vapeurs du terrein et la nourriture dont ils usent leur fait un sang plus épais, ou plus rempli d'humeurs, qui en rendent la circulation plus lente. C'est pourquoi, moins susceptibles d'une prompte impression des objets, leur pénétration plus tardive, mais tenace, leur donne de la constance dans leurs operations relatives aux arts.

Un terrain assez maigre, tel que celui d'Athènes, a produit les savans et les hommes à talent de toute espèce qui l'ont rendu celèbre. Leur constitution etant moins forte que celle des Espagnols, des Français, des Italiens, ils etaient moins robustes de corps; car ceux des Pyrenees, des Asturies, de la Navarre et de la Castille

vieille, habitent un sol bien plus froid que n'était celui d'Athènes.

Celui d'Angleterre passe pour être très-sulphureux, exhalant beaucoup de vapeurs âcres et noires qui rendent les hommes pensifs, mornes, et plus disposés à la contemplation et au calcul.

Mais après tout, celui qui voudra juger sainement des mœurs des hommes par les qualités du sol et du climat qu'ils habitent, doit s'instruire de tout par lui-même, observer toutes les différences, fréquenter les hommes, se mettre au fait des loix par lesquelles ils se gouvernent, et des usages qui les font différer de leurs voisins et des autres nations; car toutes ces choses sont relatives à leur caractère et à leurs mœurs.

Dans quelque pays policé qu'on se trouve, il y a des usages admis et reçus que l'éducation apprend et auxquels on ne peut se soustraire sans indisposer la société et se rendre ridicule. Les anciens philosophes

philosophes de la Grèce et des autres nations se sont toujours conformés aux manières introduites par les conventions. La vertu se ferait tort si elle refusait des ornemens propres à la rendre plus attrayante.

Faute de faire ces réflexions, on blame quelquefois les usages et les manières des autres pays que le sien, on s'en moque, sans faire attention que le sol, le climat, le gouvernement les y ont introduits. C'est là sans doute la cause qui rend bien des gens de merite ridicules et déplaces dans le monde. Un homme né dans un pays où il semble que l'aspérité du sol rende ses habitans d'un caractère rustre et grossier, porte le sien par-tout où il va; il sait que là les autres méprisent chez lui la science, souvent même la vertu, parce qu'on les y trouve dépouillés des agrémens auxquels ils attachent communément une très-haute idée. En effet, l'ignorance des bonnes manières, des manières gracieuses, devient

rebutante; elle annonce une absence de réflexions, une incurie blâmable. Un extérieur délabré semble indiquer un défaut d'ordre dans l'esprit. De même qu'une heureuse physionomie prévient favorablement dès le premier abord, des manières décentes, faciles, naturelles, engageantes découvrent des dispositions louables, telles que le desir d'être aimé, la crainte de blesser, l'habitude de traiter avec les hommes, la connaissance des égards que l'on doit à la société.

Quoique rien, dans ce genre, ne soit plus sujet à tromper que les signes extérieurs, il n'en est pas moins vrai qu'un extérieur prévenant, simple, décent sans affectation, annonce communément un intérieur bien réglé. Les bonnes manières sont l'expression d'une belle ame. La vertu même et la science rebutent lorsqu'elles se présentent sous une forme agreste, maussade et sauvage.

DE L'HOMME.

Un ancien philosophe fut mis au nombre des sages pour avoir prononcé ces judicieuses paroles, *connaissez-vous vous-même* *. Le précepte est de difficile exécution, et personne n'a reçu le même honneur pour l'avoir pratiqué. Pour parvenir à cette connaissance, il faut pénétrer dans les plus tortueux et les plus secrets détours du labyrinthe de notre constitution; saisir, s'il se peut, le méchanisme de nos corps, déchirer le voile qui couvre nos ames, dé-

* *Thaletis illud est*, noscete ipsum. *Quod Antisthenes in successionibus ait fuisse Phemonoës, idque sibi usurpasse* Chilonem; Diogen. Laërt. *de vita et moribus phil., lib.* 1, *in vitâ* Thaletis.

velopper les lois de l'union de ces deux substances. Se connaître soi-même, c'est savoir au juste l'histoire des différentes operations de la plus noble partie de son être : connaître tous les ressorts qui font mouvoir et sentir cette machine que l'on appelle à juste titre le petit monde. Ce n'est pas assez, il faut de plus, par des recherches, découvrir ce que peut produire l'action réciproque de ces deux substances, dont l'une palpable, visible, sujette à des alterations, nous parait peu propre au raisonnement, tandis que l'autre, invisible, nous semble capable de sentir, de raisonner, de juger, et est le jouet cependant des passions, le champs où germent, croissent et fructifient le vices et les vertus.

La metaphysique et la physique se trouvent ici tellement unies et dépendantes l'une de l'autre, qu'il n'appartient qu'à la science qui a pour objet la connaissance des esprits et des corps, de traiter des com-

binaisons abstraites de leur union dans le même individu. On ne saurait contester à la médecine son pouvoir sur les corps. Ceux qui jetteront les yeux sur tant de personnes livrées à la folie, à l'humeur noire et à la melancolie, rendues à la raison la plus saine et la plus libre par le secours de cette science, auraient tort de lui contester son pouvoir sur l'esprit. C'est le sentiment du celèbre Descartes, qui assure * que l'esprit dépend tellement du tempérament et de la disposition des organnes, que s'il y a quelques moyens de rendre les hommes plus sages et plus ingénieux, ce moyen est du ressort de la médecine.

Par l'étude particulière que les médecins font de l'homme et de toute la nature, ils

---

* Animus adeò à temperamento et organorum dispositione pendet, ut si ratione aliquâ inveniri possit, quæ homines sapientiores et ingeniores reddat, credam illam in medicinâ quœri debere. (Dissert. de Med. 6, § 2.)

sont en état d'indiquer les moyens qui remédient a mille défauts des organes qui empèchent les fonctions de l'ame, obscurcissent l'entendement, et dépravent la volonté; car remedier aux vices du corps, c'est remedier à ceux de l'ame.

Si, comme beaucoup de personnes célèbres l'ont pensé, toutes les ames sont de la même trempe, et toutes uniformes en elles mêmes, elles ne peuvent être différemment modifiées que par la diversité des organes du corps, et par leur union avec eux. Ainsi les vices de notre entendement et les défauts de notre volonté doivent être rejettés sur les vices de notre organisation *. L'ame d'un Newton, d'un Pla-

---

* *Omnes hominum animæ dignitate, naturâ omninò uniformes sunt,... quod si interdum videamus hominem alterum alteri ingenii acumine, et intelligendi vi excellere; hanc varietatem.... ex organi dispositione et aptitudine*

ton, d'un Homère, endormie ou en délire, ne diffère pas de l'ame d'un imbecille ou d'un fou. Donnez aux organes la perfection dont ils sont susceptibles, l'ame rentrera dans tous ses droits, elle exécutera ses fonctions avec autant de liberté, de justesse et d'activité que le fera le genie le plus sublime et le mieux refléchi. L'entendement est la faculté generale de connaître; elle a pour base le sens, la réflexion et un troisième principe composé de ces deux. L'une reçoit des sens des idées si claires, si simples, qu'il lui serait impossible de les acquerir par une autre voie. Telles sont les idées des couleurs et celles des sons. On les appelle *appréhension*, *perception*. La reflexion est proprement une suite, un effet des idées primitives;

---

diversâ proficisci certum est. Ant. Zara, Anat. ingenior. Il cite Aristote, Durandus, Zanara, Sotus, Soussinatus, Argentinatus, etc.

c'est une espèce d'idée secondaire, ou cette facilité que nous avons d'appliquer notre attention sur les différens objets qui ont fourni nos idées. Elle semble faite pour nous faire appercevoir notre existence actuelle. Elle dépend donc tellement des sens, qu'on ne saurait l'en séparer. On peut aisément s'en convaincre en examinant le développement successif des idées des enfans. De la réflexion et des sensations naissent dans l'ame ces impressions ou ces situations combinées de l'ame et du corps, d'où résultent les sentimens de joie ou de tristesse, de douleur ou de plaisir; de sorte qu il est très-difficile de distinguer lequel de l'ame ou du corps influe le plus dans ces occasions.

On ne connaît point sans avoir senti; pour connaître il faut donc être sensible, et la sensibilité est l'aptitude à recevoir les impressions des objets.

Tous les individus sont organisés sui-

vant leur manière d'être; mais les uns sont organisés d'une manière sensible, et jouissent de ce que nous appelons vie; tels sont les animaux et les végetaux. Les autres semblent n'être qu'une masse informe composée de particules adhérentes les unes aux autres, sans ordre organique, sans autre combinaison que celle qui les différencie entr'eux, sans mouvement vital: ils constituent le règne minéral. On les a déclaré sans vie, parce qu'on n'a pas remarqué en eux ce mouvement qui semble la constituer: mais pour être inapperçu, en est-il moins reel? Ne decidons pas si hardiment sur un objet dont la connaissance n'est pas à la portee de nos faibles sens. Cette inertie que nous appelons repos, n'est peut-être qu'un mouvement insensible pour nous.

Les fibres qui composent les substances sensiblement organisees sont élastiques dans leur simplicité primordiale, ou, ce

qui est la même chose, ces fibres ont une tendance à rentrer dans leur premier état, lorsqu'elles ont été comprimées ou courbées. L'union de plusieurs de ces fibres forme différens tissus, les uns solides et roides, les autres doués d'une espèce de molesse qui leur donne de la souplesse et de la flexibilité, particulièrement dans les os, dans les ongles et dans les autres tissus solides. Cette propriété qui ne leur donne pas le sentiment, leur étant commune avec les individus de la nature que nous regardons comme non organisés, elles ne les en distinguent pas. Cependant, les os, les ongles, etc. jouissent d'une vie qu'ils tiennent de celle qui anime les individus organisés dont ils font partie. Il y a en elles de petits tuyaux à travers lesquels passe un fluide plus ou moins tenu; l'on doit en conclure l'action et la réaction réciproque qui constitue le premier point de la vie. On découvre aussi dans les pe-

tits vaisseaux des êtres organisés, une force tonique, ou une tendance au raccourcissement, le premier principe de la sensibilité.

Dans les animaux, les nerfs, les ligamens, les tendons sont les parties qui sont le plus susceptibles de rétraction, comme elles ont le sentiment le plus vif et le plus exquis; mais doit-on en conclure que les autres parties en sont privées? que les végétaux n'ont point de fibres pourvues de cette force tonique, et qu'ils sont en conséquence dénués de tout sentiment? Ils ont une vie, et le sentiment, à mon avis, est inséparable de la vie. Cette force tonique est dans les végétaux bien inferieure à celle des animaux : peut être s'en trouve-t-il une dans les êtres du règne minéral, mais si differente et si inférieure même à celle des végétaux, qu'elle est absolument inappercevable à la faiblesse de nos sens.

Cette force extrêmement vive dans les

animaux, et les causes qui la mettent en action font une impression extérieure ou une impression interieure. Si celle-là est légère, elle ne produit qu'un doux chatouillement; les fibres n'éprouvent qu'une palpitation, un trémoussement qui occasionne un sentiment agréable, celui du plaisir, et le plaisir accompagne toujours le mouvement proportionné à la force vitale, et tendant à la conservation de l'individu. Cette impression extérieure est-elle trop forte, elle excite une irritation, un mouvement convulsif et destructeur dans les fibres, qui les force à se roidir, pour opposer tous leurs efforts à l'action de la cause qui tend à leur destruction. Le sentiment qui en résulte est celui de la douleur.

Les impressions intérieures qui n'ont pas les passions pour cause, ont des causes physiques, aux effets desquels on a donné des noms différens, suivant la partie où elles

elles agissent, ou la manière d'agir; tels ont le rhumatisme, la colique, la podagre, la chiragre, etc.

Excepté le plaisir occasionné par le boire le manger, il est peu d'impressions inrieures qui ne soient le principe de ielque douleur.

Quand à celles qui ont les passions pour use, dans les affections douces et modées, il se répand dans tout le corps de nimal une sensation agréable, une vopté qui lui fait chérir son existence actelle, et qui lui fait desirer de la pronger dans cet état. Au contraire, dans s passions vives et tumultueuses, telles e la crainte et la colère, toutes les fibres missent, se roidissent, pressent les vaisaux de façon que la respiration est gênée; mouvement du cœur s'embarrasse, les âchoires par leur constriction et collision nt grincer les dents, les yeux étincllent et menacent, etc., tout annonce

le raccourcissement et la roideur des fibres.

La force musculaire est la plus considérable, et propre à l'animal seulement. C'est une contraction des fibres charnues, et il y en a de trois espèces, 1°. la mécanique, indépendante de la volonté, tel que le mouvement du cœur; 2°. l'action musculaire volontaire, tel que le mouvement des bras, de la paupière, de la langue, etc.; 3°. l'action musculaire mixte, qui s'exécute par les lois du mécanisme mais qui peut être augmentée par la volonté, tel que le mouvement de la respiration, celui des paupières, du doigt, etc

La force élastique qui contribue beaucoup à l'entretien de la vie des animaux subsiste même après leur mort. La force tonique se perd avec la vie, ainsi que la sensibilité, parce qu'elle en est le principe. La force musculaire mixte, comme dépendante de la volonté, ne convient qu'aux animaux.

Il résulte de cette doctrine que les individus du règne minéral n'ont point de connaissance puisqu'ils sont censés n'avoir point de sentiment; que les végetaux peuvent avoir une espèce de sentiment, que les seuls animaux connaissent parfaitement, parce qu'ils ont ce sentiment exquis, lequel leur donne la confiance de l'existence, et leur fait appercevoir les relations qu'ils ont avec les autres objets.

On doit encore en conclure que le sentiment est dans la partie même où se fait l'impression, puisque cette partie est sensible par elle-même, qu'il est inutile d'inventer un *sensorium commune*, et de lui fixer une place stable dans le cerveau, ou comme Descartes, dans la glande pinéale, ou avec Villis, dans les corps cannelés, ou ailleurs avec tant d'autres. L'ame, ou le sens commun réside en même tems dans toutes les parties sensibles. La difficulté de déterminer une place particulière à cet

être imaginaire, à ce prétendu *sens commun* physique, vu ses opérations dans toute la machine, a été la cause de l'obscurité et du diffus du raisonnement de Locke, de Malebranche et de tant d'autres sur la nature de nos idées.

Le cerveau n'est qu'une masse pulpeuse, ou l'on ne voit pas plus d'organisation que dans du lait caillé, ou dans de la bouillie, ce qui rend cette masse insensible Comment donnerait-elle donc le sentiment en étant depourvue? A sa base naissent à la vérite differens faisceaux médulaires, qui font l'origine des nerfs en sortant par les trous du crâne et par ceux des vertebres, sont accompagnés des allongemens de la dure mere et de la pie mere. Ceux de la dure mere leur servent de gaine dans leur passage par les ouvertures osseuses. Ceux de la pie mere enveloppent tout au long chaque cordon de nerf, et forment de plus des cloisons internes entre tous les filets

lont chaque cordon est composé. Ces filets
e distribuent à toutes les parties, s'y épa-
ıouissent, et sont peut-être les premiers
udimens des parties organiques et sen-
ibles ; car c'est dans les filets nerveux
ue l'on remarque la plus grande force
lastique, et la plus grande force tonique.

Le cerveau est une espèce de filtre à tra-
ers lequel passe une sève que les nerfs pa-
ıissent sucer, à-peu-près de la manière
ıe les racines des plantes pompent la sève
ıi leur est analogue. Cette sève est un
ıc gelatineux, principe de la nutrition,
 l'accroissement, de la conservation et
 la reproduction de l'animal. Coupez un
rf, ou que par des engorgemens, des
structions il devienne paralysé, la partie
aquelle il distribuait ce suc, cette sève,
ıguit, maigrit, perd sa force, son mou-
ment et sa sensibilité. A peine lui reste-
l cette vie végetative que toutes les autres
rties reçoivent également par le torrent

de la circulation. Le sang chassé avec force par le cœur, muscle creux qui tend sans cesse au raccourcissement par ses contractions multipliées, tant que l'animal existe, indépendantes de la volonté de l'animal; le sang ainsi pressé, brisé, atténué par la force et le frottement des artères parvient jusqu'aux extrémités les plus reculées du corps des animaux. La substance nutritive portée avec le sang jusqu'au cerveau, s'y prépare, et forme *ce suc nerveux*, *esprits animaux*, qui, pris par les racines des nerfs, est ensuite distribué dans toute l'étendue des filets nerveux, pour conférer à tous les organes la force et la sensibilité C'est donc le cœur qui porte la vie au cerveau, et le cerveau qui la donne au cœur Sans doute c'est ce qui a fait dire au gran Hippocrate, *conspiratio una, consentientia omnia.* Cet accord, cette réciprocité d action, ce rapport mutuel des parties du corps humain devrait bien fair

l'objet de l'étude du médecin, plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. Ils découvriraient beaucoup de moyens de guérison qui leurs sont inconnus.

FRAGMENS
DU PROMENEUR PHYSIONOMISTE
OU
LAVATER INDISCRET.

Heu ! quam difficile est crimen non prodere vultu.

Ovid., Métam. II. -- 447.

Oh ! qu'il est difficile que les traits du visage ne trahissent pas le secret du cœur.

Je passai dernièrement la soirée dans une société où l'on ne parla que de *physionomie :* sans décider ni même agiter la question de savoir si la science qui en traite est vraie ou illusoire, je vais seulement rapporter ce qui se dit à ce sujet. Ce fut une mère qui entama la conversation,

en nous demandant si nous pensions comme elle, que son fils, âgé de trois ans, eut la physionomie heureuse ; là-dessus un vieillard se mit à moraliser ; il rapporta tous les lieux communs contre les horoscopes que l'on peut tirer d'un visage, concluant que c'est par leurs actions et non par leurs figures que l'on doit juger les hommes. Une jeune demoiselle fort jolie se récria contre cet arrêt, et quoiqu'elle convint qu'avec de vilains traits on pût faire de belles actions, elle soutint avec chaleur que la beauté du visage était cependant un préjugé favorable pour le caractère : un jeune homme prit son parti de manière à la faire rougir, et à ruiner en même tems l'opinion qu'il soutenait, car quoiqu'il fut beau garçon, il était sot et fat ; aussi la demoiselle lui marqua par un regard plein de mépris combien elle lui savait peu de gré de s'être mis en frais pour défendre sa cause.

La conversation allait tomber; un homme de moyen âge, aimable et spirituel, imagina, pour la relever, d'intéresser à la discussion l'amour-propre de tous les assistans. Il se déclara partisan de Lavater, et dit avoir reconnu par le moyen des règles que ce grand physionomiste nous donne dans ses Essais, les signes de toutes les vertus, vices, qualités et défauts. Toutes les bouches s'ouvrent à la fois pour faire mille questions; il les prévient, et parcourant d'un coup d'œil toutes les physionomies des dames : j'ai reconnu, par exemple, dit-il, et cela, presque sans exception, que le nez aquilin chez les dames est le signe d'un naturel qui souffre difficilement l'empire de qui que ce soit....., et sur tout d'un mari, interrompit une veuve de 40 à 45 ans pourvue d'un pareil nez, il est vrai que mon cher époux n'avait pas un esprit.... Quoi, ce que dit monsieur est-il vrai, interrompt une autre? A la lettre, reprend

l'impérieuse veuve, et chàque femme de se tâter le nez. On eut volontiers claqué des mains. — Monsieur, que pensez-vous de ma figure? et de la mienne? et de la mienne? Au ton dont chacun faisait cette question, le physionomiste le moins exercé eut déjà tiré quelqu'induction certaine sur le caractère des curieux: le présomptueux parla d'une voix haute et braillarde; le jeune homme crédule, et qui se sentait coupable de grandes faiblesses, dit, *et de la mienne*, d'une voix basse et presqu'inarticulée; il en fut de même de la jeune fille modeste et belle. L'homme raisonnable sourit, mais toutes les femmes crurent et babillèrent d'un si bon accord que je ne pus distinguer le ton de chacune d'elles. Notre homme se leva, pria que l'on voulût bien s'asseoir en cercle autour de lui, et sur-tout qu'on gardât le plus profond silence; il eut quelque peine a se faire obéir sur ce dernier point; il y parvint ce-

pendant, et parlant à chacun selon ce qu'il savait déjà de son caractère, ou ce qu'il jugeait à propos d'ajouter, sans choquer personne et, au contraire, mêlant à ses discours une flatterie adroite, il renvoya toutes les dames persuadées de son habileté, et se fit même parmi nous plusieurs partisans. Il n'y eut que le vieillard chagrin, le présomptueux et ce joli fat, si mauvais défenseur de la physionomie, qui se retirèrent mécontens, parce que le premier ne voulut pas qu'on dit rien de sa figure, le second trouva qu'on n'en disait pas assez de bien, et le troisième fut outré de cette sentence, quoiqu'elle ne lui fut pas appliquée directement. « Il en est des » jeunes gens beaux et vicieux comme de » ces fruits de belle apparence dont l'inté- » rieur est gâté ».

LE BAL MASQUÉ.

Ex vultibus hominum mores colligo.
(PÉTRONE.)

Je connais les mœurs des hommes à leurs visages.

QUOIQUE ma gravité d'observateur ne me permette pas de danser, je vais quelquefois au bal, parce que là, autant qu'ailleurs, je trouve ample matière à critiquer les physionomies.

La danse est de tous les exerciees du corps celui qui nous fait le mieux paraître tels que nous sommes; le plaisir qu'elle nous procure bannit toute contrainte; l'amour-propre ouvre le bal, mais bientôt l'abandon le plus entier préside aux contredanses; et lorsque chacun, uniquement occupé de son plaisir, oublie le rôle qu'il

joue dans le monde, je commence le mien.

Voyez Chrisippe; il est habituellement réservé, arrangeant et mesurant ses discours selon le rang et l'âge de la personne qu'il entretient : il danse, et ne s'apperçoit pas que par ses airs libres, ses regards naguères si timides, et si hardis en ce moment, il indispose contre lui la prude Zémire dont il sollicite la faveur auprès d'un vieux ministre oncle de la donzelle : Momus s'applaudit tout bas de la conquête qu'il vient d'enlever à Plutus, et en félicite Therpsicore.

« O précieux bienfait de la danse, solide » avantage d'un art que l'on traite inju- » rieusement de futile »! Ces exclamations sortaient de dessous un masque placé derrière moi, et que je ne pus m'empêcher d'interroger sur le sujet qui les faisait naître. « Vous m'avez entendu », me repondit une voix de jeune homme, « je croyais ce- » pendant parler assez bas pour n'être ouï

» de personne, mais puisque vous desirez
» savoir pourquoi je m'exprime ainsi; sui-
» vez-moi, je vais vous satisfaire. »

Lorsque nous fumes sortis de la salle, mon jeune homme se démasqua. Il me parut âgé de vingt à vingt-quatre ans : sa physionomie était fort agréable, et sur-tout très-ouverte.

« Vous me paraissez, dit-il, faire une
» étude particulière des physionomies, car
» la simple curiosité n'a pas l'application
» que je vous ai vu mettre à considérer
» plusieurs visages de ma connaissance : je
» vous prie de me dire ce que vous pensez
» de celui de la dame à robe rose; vous
» l'avez examinée long-tems ». La question me surprit. Il me semble, lui dis-je, que ce n'est pas pour vous répondre que nous sommes sortis, mais au contraire; il interrompit vivement : Vous ne savez pas, monsieur, à quel point il est important pour moi de bien connaître cette femme : Dites-

moi alors vous-même ce que vous en pensez, répliquai-je, et je vous ferai part ensuite de mes observations.

Puisque vous vous obstinez à ne point parler le premier, reprit mon impétueux questionneur, sachez que depuis le commencement de l'hiver je rends des soins à cette dame; qu'elle a accueilli ma recherche; mais ayant déjà été trompé, et voulant ne plus l'être, j'ai éprouvé sa constance de plus d'une manière: tout m'a réussi jusqu'à ce jour, ou plutôt jusqu'à cette nuit: ayant ouï dire que la danse était de tous les plaisirs celui auquel les femmes sont le plus sensibles, j'ai prétexté une absence; je l'ai fait inviter à ce bal par une personne avec qui elle ignore ma liaison, et j'y suis venu pour être témoin de sa perfidie, du peu d'ennui que lui cause mon absence, et au contraire de la joie qu'elle a peut-être de se voir délivrée un moment de mes importunités, et de pouvoir s'aban-

donner sans contrainte à son plaisir, car j'ai lu tout cela sur sa physionomie et mille autres choses encore, et voilà pourquoi je rends grace à la danse à qui je dois d'être dupe une fois de moins.

J'examinai pendant quelques instans la physionomie animée du jeune homme, et je lui dis. La règle d'un observateur est l'impartialité, une de ses premières qualités le sang froid: vous me permettrez de croire que vous n'avez pas en ce moment une très-forte dose ni de l'une ni de l'autre : je ne ferai point le moraliste avec vous, mais remettez votre masque, retournons auprès de votre pretendue infidèle; et puisque, selon votre avis et le mien, la danse est un moyen assez sur d'oter, surtout aux femmes, le masque de l'imposture, voyons si la suite confirmera vos soupçons. Nous rentrames, on ne dansait plus; la dame rose paraissait rêveuse, et s'entretenait à voix basse avec une amie, probable-

ment la même qui l'avait invitée : quel changement, me dit le jeune homme en me serrant la main à me faire crier; ah! quelle obligation ne vous ai-je pas? vous avez dessillé mes yeux: c'est maintenant à la science des physionomies que je dois rendre grace; j'allais l'interrompre: « en » effet, continua-t-il, je l'avais mal jugée, » le plaisir de la danse a pu la distraire un » instant, mais voyez cet air rêveur, c'est » à moi qu'elle pense, c'est de moi qu'elle » s'entretient »; et sans vouloir entendre que son second jugement n'était pas plus raisonnable que le premier, mon jeune fou m'entraîne auprès de sa dulcinée, se démasque; celle-ci pousse un cri..... il est à ses genoux, me tenant toujours d'une main, gesticulant de l'autre, et sans prendre garde qu'il est au milieu de quatre-vingt personnes, il prodigue à sa maîtresse les éloges les plus outrés, et à moi les témoignages de reconnaissance les plus extravagans.

Quelle figure je faisais-là, moi qui aime tant à voir tout le monde sans être vu, ou du moins remarqué de personne ; bref, comme il faut que tout finisse, il cessa de parler, de me broyer les doigts, et sans s'inquiéter des huées qui s'elevèrent autour de lui, et qu'il prit peut-être pour des applaudissemens, il sortit avec sa dame qui de son coté n'etait guère moins honteuse que moi. Je parvins aussi à m'esquiver et je rentrai chez moi, maudissant les amoureux, et toute espèce de gens qui jugent de tout sans connaissance de cause, ont l'air de vous consulter, et se décident toujours avant que vous ayez donné votre avis, afin de paraitre à la fois modestes et judicieux.

LONGCHAMPS.

Solvitur acris hiems.
HOR., od. IV, v. 1.

Le rude hiver a disparu.

LES promenades publiques sont pour le physionomiste un vaste champs d'observations. Je fus au dernier Longchamps, et je m'applaudis de ce qui faisait le chagrin de beaucoup de personnes qui cheminaient avec moi, c'est qu'il n'y avait pas un grand concours de monde et d'équipages : j'en observai plus à mon aise : ma première remarque fut que rien n'est plus favorable que cette promenade aux femmes qui veulent se montrer et qui n'y viennent que pour cela. Elles n'ont rien negligé pour mettre tous leurs avantages dans le plus

grand jour et cacher soigneusement les défauts de leurs personnes; en général elles m'ont paru telles qu'elles avaient dessein de paraître, c'est-à-dire charmantes; la marche des voitures empêche qu'on n'ait le tems d'assurer le premier coup d'œil par un second, de façon que ces belles personnes nous laissent dans une illusion fort agréable, et qu'un examen plus prolongé aurait le plus souvent détruit. Malheureusement donc, au moral comme au physique, il arrive presque toujours que nous perdons au lieu de gagner à être vus de près, et j'ai été à même de constater cette triste vérité en voyant descendre de voiture quelques-unes de mes belles promeneuses. Dans le carrosse, rien ne dérange, on peut prendre l'attitude qui donne le plus de grace, se montrer du coté le plus favorable : la couleur même de l'interieur et du store que l'on baisse à droite ou à gauche n'est pas indifférente, puisque c'est le fond

du tableau où nous voyons, pauvres piétons, ces dames en perspective; en parlant peinture je pourrais pousser plus loin mes observations sur cet art, par rapport à l'usage que les dames en font, mais tout est dit sur ce sujet, et ce n'est pas ici le cas du *bis repetita placent.*

J'entendis près de moi une femme qui prenait fortement à cœur l'incohérence du cortège de voitures qui passait auprès de nous; elle traitait d'incongru un malheureux fiacre qui précédait au petit pas un élégant wiski attelé de deux coursiers bondissans : elle sauta à la vue du velocifère attelé de six mazettes efflanquées, et qui n'était pas venu sans doute pour montrer sa vélocité, mais probablement pour faire ressouvenir qu'il existait, et s'attirer quelques pratiques.

Tous ces objets étaient peu faits pour rappeler le but antique et religieux de la procession de Longchamps; ce fut

pourtant le sein d'une fort jolie personne qui m'en offrit le memento; elle portait une croix dite à la jeannette; il y aurait encore ici des rapprochemens heureux à faire, mais pour excuser ma paresse ou mon incapacité, je dirai qu'ils sortent de mon sujet: a propos vous me demanderez peut-etre en quoi tout ce que j'ai dit jusqu'ici a rapport à la physionomie: une pareille question ne serait qu'un manque de reflexion, car en parlant des promeneuses de Longchamps, des carrosses, des fiacres, etc. Je n'ai pu en rien dire que sur leur physionomie, et je défie qu'on puisse parler d'un objet quelconque d'une autre maniere, je ne suis donc pas sorti de ma sphère et je vais m'y renfermer plus étroitement encore.

La profession que j'ai embrassée, je veux dire celle d'observateur des physionomies, n'est pas sans agremens ni sans inconveniens: pour ne parler que de ces

derniers, il vient de m'arriver une petite aventure assez désagréable, et qui peut servir de pendant à celle du bal de la mi-carême. J'étais arrêté au bois de boulogne dans un groupe de personnes qui comme moi regardaient passer les voitures: une physionomie me frappa, je l'examinai soigneusement, sans songer que le porteur de cette physionomie m'observait de son côté, et paraissait fort surpris et même choqué de ma ténacité à ne pas détourner les yeux de dessus lui: mais ce fut bien pis lorsqu'il me vit prendre mon carnet et y écrire quelque chose; il n'y tint plus, et s'approchant brusquement de moi, dans le moment ou j'écrivais, il me prit rudement par le bras et me pria de le suivre; étourdi de son action, je ne pus résister à sa prière, et nous voilà tous les deux marchant à grands pas vers le premier corps de garde, comme je m'en apperçus bientôt, moi fort effrayé des regards lu-

gubres

gubres de mon compagnon, et lui paraissant jouir de ma frayeur et aussi content qu'un vautour qui a saisi sa proie; notez que j'avais toujours à la main mon carnet et mon crayon que mon conducteur n'avait pas voulu que je remisse dans ma poche: nous arrivons, mon homme me présente à l'officier du poste et m'accuse de l'avoir effrontément regardé pendant plus d'une demi-heure, et d'avoir ensuite écrit... et alors il m'arrache le carnet et le remet entre les mains de l'officier qui ne sachant pas lire suffisamment, ou plutôt ne voulant pas rabaisser sa dignité jusqu'à la fonction d'examinateur, le passe au caporal: lorsque je vis de quoi il s'agissait, mon effroi se dissipa, et je commençai à sourire ce qui mit fort en colère mon accusateur et mon juge: la lecture de mon carnet fut ordonnée, et on m'enjoignit de reprendre mon air sérieux: je voulus m'expliquer, on m'obligea

au silence, et on lut ce qui suit. — Négociant. — Bouche de travers. — Plaisirs de l'observation physionomique. — Vanité de l'observateur. — Lorsque je dirai d'un tel : voilà un petit bon homme qui ne peut manquer d'être un grand fat, ils m'accuseront d'une plate calomnie, de faire de mauvais jeux de mots, et si je leur conseille de se méfier de telle physionomie, ils diront à tout le monde que c'est de moi seul qu'on doit se méfier ; il me faudra donc prendre mon parti là-dessus. (Il se fit un moment de silence,) mes auditeurs interprétèrent ces notes dans un sens d'autant plus malin qu'ils n'y comprenaient rien. *Ce qui est au-dessus de la portée du vulgaire lui parait sublime ou abominable.* Cet homme a été autrefois militaire, (ah voilà mon article, s'écria l'homme en question,) je crois qu'il a quitté le service de Mars pour celui de Vulcain. (Il dit que vous avez déserté, interrompit le capitaine

— Il ment, mon officier; après dix ans de service, j'ai obtenu mon congé, et je suis maintenant un honnête forgeron de la rue du sépulchre.) Je demandai la parole à mon tour, et après quelques difficultés je l'obtins. J'observai à monsieur le capitaine que comme son métier était de défendre l'état, celui de cet honnête homme de forger, le mien était d'observer les physionomies et de chercher à deviner le caractère par les traits: la figure de monsieur, ajoutai-je, m'a frappé en ce qu'elle conserve un air guerrier que le teint brun que donne la forge fortifie encore, et j'ai jugé qu'il avait quitté l'état militaire pour prendre celui de forgeron à ses mains noircies par le fer, à ses yeux plombés, et enfin à sa taille courbée par l'habitude de souffler le fer ou de le battre sur l'enclume: le ton ferme dont je parlai en imposa au point qu'on me prit pour un oracle, et les plus simples pour un sorcier; en effet le

banc sur lequel j'étais monté pouvait passer pour un trépied et la fumée de tabac dont j'étais environné pour le nuage dont s'entourait quelquefois la sybille : on battit des mains en signe d'approbation, peu s'en fallut qu'on ne huât mon ex-militaire ; mais on ne voulait plus me laisser sortir que je n'eusse dit à chacun ce qu'il avait été, ce qu'il était, et ce qu'il deviendrait ; je dis à monsieur le commandant du poste que j'avais besoin de rentrer chez moi ; il écarta la soldatesque et m'offrit une garde d'honneur pour m'escorter et dissiper l'attroupement qu'avait causé mon espèce d'arrestation ; je le remerciai de sa politesse, et je me glissai dans la foule, non pas si adroitement que mon forgeron ne me rejoignît : mais cette fois il me prit poliment la main, me demanda pardon, et me dit adieu par ce compliment : Vous êtes un fier homme.

. . . . Usus,
Quem penes arbitrium est, et jus et norma.

HOR., de art. poet., v. 71.

La MODE est la maîtresse absolue qui gouverne le monde.

ENTRE les physionomies qui s'offrent chaque jour à mes regards, j'ai distingué celle d'une femme, la plus bizarre et la plus capricieuse qui se puisse voir : vieille, décrépite, elle trouve encore les moyens de se rajeunir, de s'entourer d'adorateurs qu'elle gouverne avec un despotisme affreux, se faisant un plaisir de les tourmenter de mille manières : tantôt elle leur ôte une partie de la taille, et tantôt elle leur en donne une démesurée. Hier elle ordonna à tous ceux qui voudraient lui plaire de se broyer les pieds dans la plus étroite chaussure, aujourd'hui les souliers les plus

larges sont seuls de son goût. Qu'une vieille femme soit coquette, exigeante et capricieuse, cela se voit tous les jours, mais que des milliers d'individus s'empressent autour de cet être impérieux et si peu attrayant; qu'ils sacrifient au desir de lui plaire, au prétendu bonheur de vivre sous ses lois, repos, fortune, honneur même, et qu'ils souffrent, martyrs de leur fol amour, des tourmens inouis, voilà ce que toute la frivolité de l'esprit humain peut à peine autoriser, et ce qui ne s'explique que par l'axiome; l'on s'attache plus par la peine que par le plaisir.

La mode est cette femme si vieille et toujours jeune, qui parait aujourd'hui sous un masque et demain sous un autre, aussi n'entreprendrai je pas, moi physiononiste, de la caractériser, quoi qu'à la rigueur il ne s'agirait que de déterminer le nombre de ses masques, et c'est une entreprise qui pourrait s'exécuter de la manière que

nous indique un auteur savant dans l'art de l'observation.

« Il s'agirait de bâtir un édifice exprès » pour y conserver les modes, de même » qu'il y a des cabinets de médailles et » d'autres curiosités. On pourrait donner » à ce bâtiment la forme d'un buste de » femme, comme est celui que l'on voit » tout auprès d'une des pyramides d'E- » gypte, et l'élever sur des colonnes dont » les ornemens auraient un juste rapport » avec le dessin de tout l'ouvrage. Par » exemple, le sculpteur représenterait de » la frange sur la base, de la dentelle sur » la frise, et des boucles de cheveux, avec » des nœuds de rubans par dessus, autour » de la corniche. Cet édifice serait divisé » en deux appartemens, un pour chaque » sexe, garnis l'un et l'autre de planches, » sur lesquelles on mettrait des boëtes qui » contiendrait le detail avec tous les termes » propres des modes, rangées dans le même

» ordre que les livres d'une bibliothèque, » et qu'on fermerait avec des portes à deux » battans. D'ailleurs on y verrait des pou- » pées sur des piédestaux habillées selon » les différentes modes qui ont été en vo- » gue, et sur chaque piédestal on marque- » rait le tems auquel chaque mode a fleuri.

» D'un autre côté, toute personne qui » inventerait une mode apporterait dans » ce magasin public sa boëte enrichie au » frontispice, soit en relief ou en peinture, » d'une devise amoureuse ou badine, afin » d'attirer plutôt les yeux des spectateurs, » comme les livres dorés sur tranche et sur » le dos. Mais pour avoir soin de toutes ces » choses, il faudrait établir un garde-ma- » gasin qui fut un jeune homme *à la mode*, » expert dans l'art de se bien mettre; et » cet emploi donnerait une subsistance ho- » norable à quelque damoiseau qui aurait » dépensé tout son bien à suivre les modes. »

Les raisons qui font espérer l'approba-

tion du public pour l'érection d'un pareil monument, sont :

1°. Que toute personne d'un rang assez distingué pour introduire une mode, et qui a quelque défaut, soit naturel ou accidentel, que les habits ou les ornemens peuvent cacher, trouvera dans ce magasin de quoi y remédier de la manière la plus agréable ; et que tous ceux qui ont quelque trait de beauté dans le visage, ou le corps d'une belle tournure, pourront y être fournis de tout ce qui est capable de leur donner du relief.

2°. Que comme la plupart de nos jeunes gens ne vont dans les pays étrangers que pour se former le goût aux belles manières, et à l'art de se bien mettre, l'établissement de notre magasin les retiendrait, et nous épargnerait de bonnes sommes d'argent qui sortent du pays.

3°. Et comme plusieurs savans, qui auraient pu rendre de grands services au pu-

blic, ont employé de longues et pénibles recherches, avec une profonde littérature, à nous expliquer et à décrire les habillemens des anciens sur quelques passages obscurs, ils seront délivrés à l'avenir de cet embarras, et le monde ne gémira plus sous le poids de leurs gros et inutiles volumes. En effet notre magasin sera une collection d'archives, qu'on pourra consulter pour l'intelligence de ces endroits obscurs, et l'on ne s'en fiera plus à ces étymologies savantes, qui pourraient insinuer à ceux qui viendront après nous que le vertugadin n'était en usage que parmi les dames vertueuses, et que le falbala ne servait qu'à la danse et au bal.

4°. Puisque les personnes fort âgées critiquent d'ordinaire l'extravagance des modes qui règnent de nos jours, et qu'elles grondent leurs enfans de ce qu'ils les suivent, on peut se flatter qu'elles reviendront de cette humeur chagrine, lorsqu'on

pourra tirer de notre magasin les modes qui étaient en vogue dans leur jeunesse, les produire pour notre justification, et leur faire voir qu'il n'en coûtait pas moins sous Louis XIII et Louis XIV pour l'entretien des paniers, des falbalas et des bonnets montés, qu'il n'en coûte aujourd'hui pour les robes à la Grecque et les têtes à la Titus ou à la Caracalla.

« Résolu d'avoir toutes sortes d'égards » pour les étrangers, et de les animer à venir se perfectionner chez nous dans une » science qui fait le talent propre des beaux » messieurs, nous avertirons ici le public » que l'inscription de notre magasin sera » conçue en termes d'une langue savante. » Il y aura d'ailleurs un tableau sur la » porte au milieu duquel on verra un miroir de toilette et un fauteuil. A l'un des » côtés du miroir, on représentera des » boëtes à mouches, des pelottes et de petites bouteilles; à l'autre, des sachets à

» poudre, des houpes, des peignes et des
» brosses : au-delà de ces objets, on découvrira des épées dont les poignées seront
» ornées de beaux nœuds de ruban d'or;
» aux deux côtés du tableau il y aura des
» éventails à demi ouverts, l'un à la suite
» de l'autre, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent
» au sommet, et qu'ils forment une espèce
» d'arcade au-dessus de tout le reste : enfin
» on mettra cette jolie inscription. »

Adeste, ò quoquot sunt, veneres gratiæ,
Cupidines,
En vobis adsunt in promptu
Faces, vincula, spicula :
Hinc eligite, sumite, regite.

C'est-à-dire :

Venez beautés, graces, amours,
Pour conquérir les cœurs venez prendre des armes,
Ici toujours vous trouverez des charmes
Qui vous feront régner toujours.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

LETTRES. *Pages.*

TOME II.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Tome Ier., lettre XXIVe, page 200, sub juga *athenea*, lisez *Ahenea*.

Tome Ier., page 279, Rem magnam *prœstam*, lisez *prœstas*.

Quelques Livres de la Librairie de BERTRAND-POTTIER et FÉLIX BERTRAND, *rue Galande, n°. 51, à l'Abeille.*

Abrégé portatif du Dictionnaire géographique de la Martinière, 2 vol in-12, 5 fr.

Abrégé de l'Histoire Sainte, in-12, 1 fr. 20 c.

Abrégé de l'Histoire des Empereurs romains, grecs et Allemands, in-12, 2 fr.

Adèle et Théodore, par Me. de Genlis, 4 vol. in-12, 9 fr.

Aventures de Télémaque, 2 vol. in-8°., ornés de 25 fig., 10 fr.

Anecdotes de la Cour de France, pendant la faveur de Me. la marquise de Pompadour, in-8°., fig. 6 fr.

Atlas Historique et Géographique de Le Sage, adopté pour les bibliothèques et

l'usage des Lycées, par la commission d'Instruction publique, composée de 32 cartes, pap. ordinaire 84 fr., et pap. fin — 127 fr.

Anna Granville, 3 vol. in-12, 6 fr.

Bains de Diane, in-8°., fig., 2 fr. 50 c.

Ballon d'essai, par Armand-Gouffé, in-18, 1 fr. 25 c.

Boileau jugé par ses amis et par ses ennemis, in-12, 1 f. 80 c.

Cours abrégé de Géographie Historique, ancienne et moderne, 2 vol. in-18, 3 fr.

Correspondance secrette de Ninon de Lenclos, 2 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

Choix de causes célebres, 15 vol. in-12, 15 fr.

Choix de petits romans de différens genres, 2 vol. in-18, 15 fr.

Collection maçonnique, 6 vol. in-18, 6 fr.

Compère Mathieu, 4 vol. in-8°., 8 fr.

Contes dérobés à leur auteur, in-12, 1 fr. 20 cent.

Caractères de Labruyère, 2 vol. in-12, 3 fr. 50 cent.

Code Civil des français, in-8°., édition de l'imprimerie Impériale, 2 fr. 50 c.

Le même, 5 vol. in-8°., édition de Garnery, 15 fr.

Contes de La Fontaine, 2 vol. in-8°. fig., 21 fr.

Les mêmes, 2 vol. in-18, fig. 6 fr.

Discours sur l'Histoire universelle, par Gin, 2 vol. in-12, 6 fr.

Dictionnaire de Restaut, 2 vol. in-8°., 6 fr.

Dictionnaire de Peinture, des arts et de Sculpture, 5 vol. in-8°., 36 fr.

Dictionnaire (nouveau) historique de tous les grands hommes, 13 vol. in-8°., 78 fr.

Essai sur la Mégalantropogénésie, 2 vol. in-8°., 9 fr.

Grammaire Portugaise, par P. Siret, in-8°., 1 fr. 80 c.

Grammaire Italienne de Port-Royal, 5e. édition, in-8o. 2 fr. 50 c.

Histoire de Don Quichotte, 4 vol. in-8o., fig. 20 fr.

Histoire de la décadence de la monarchie française, par Soulavie, 3 vol. in-8o. et 1 vol. in-4o. de planches, 16 fr.

Histoire naturelle de Buffon, édit. de Déterville, 80 vol. in-18, figures en noir, cartonné et étiqueté, 217 fr.

Histoire philosophique de la révolution de France, par Fantin Desodoars, 9 vol. in-8o., 45 fr.

Itinéraire parisien, ou Petit Tableau de Paris, contenant, dans la premiere partie, une notice sur l'ère républicain; la description géographique du département de la Seine; la division de Paris; l'état alphabétique de toutes les rues, enclos, culs de-sacs, places, ponts, ports, quais, barrières; les limites extérieures

et intérieures de chaque arrondissement. Dans la seconde partie, l'Empire français, les grandes dignités et autorités de l'Empire ; les administrations ; les établissemens publics et particuliers ; les musées nationaux et particuliers ; les monumens, les curiosites, lycees, écoles, paroisses, spectacles, promenades, etc., avec un plan de Paris ; par M. Alletz, commissaire de police de la division de la Place-Vendome, 2e. edit., formant deux parties en un volume in-12, et considerablement augmentee. 2 fr. 50 c.

Lettres à Emilie sur la mythologie, 6 vol. in-18, fig. 6 fr.

Les mêmes, 6 tom. en 3 vol. in-12, pap. vel., belles fig., reliés en maroquin rouge, filets, dentelles, doré sur tranches, doublé de tabis, 44 fr.

Lettres et épitres amoureuses d'Héloïse et d'Abeilard, in-8°. fig., pap. ord., 4 f. 50 c.

Les mêmes, papier velin, fig. avant la let.,

cartonné à la Bradel, 10 fr.

Lettres sur l'Egypte, par Savary, 3 vol. in-8°., 9 fr.

Lettres sur la Grèce, par Savary, in-8°., 3 fr.

Manière d'étudier les belles-lettres, 4 vol. in 12, 9 fr.

Manuel d'Epictete, in-4°., 2 fr.

Précis sur l'Histoire universelle, par Anquetille, 12 vol. in-12, 36 fr.

Recueil complet des Ordonnances de police, rendues depuis l'établissement de la Préfecture de police, 8e., 9e., 10e., 11e. et 12e. années, 4 vol. in-12, 8 fr.

Révolutions de Portugal, par Vertot, in-12, 2 fr.

Spectateur (le), ou le Socrate moderne, 8 vol. in-12, fig. 20 fr.

Tableau analytique, chronologique et his-

torique des histoires de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, in-4°. mince oblong, avec une très-jolie carte enluminée, 3 fr.

Traité de l'imprimerie, in-4°., planches, papier vélin, 20 fr.

Le même, papier fin, 9 fr.

Le même, papier ordinaire, 6 fr.

Vie des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, 12 vol. in-8°., 36 fr.

FIN.

PHYSIONOMIE PORTATIVE.

TOME Ier.

